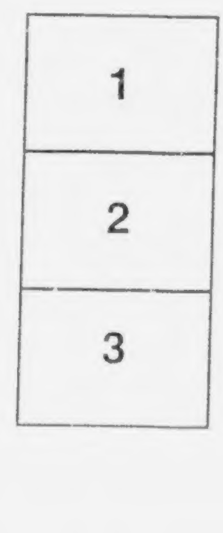



| | |
|---|---|
| 2 | 3 |
| 5 | 6 |

P. Ange-Marie Hiral, o.f.m.

# MON PÉLERINAGE

A

## Assise, Cortone, l'Alverne

---



REVUE FRANCISCAINE
964, Dorchester Ouest, 964
MONTRÉAL



*MON PÈLERINAGE*

*A*

*ASSISE, CORTONE*
*L'ALVERNE*

P. Ange-Marie Hiral, o.f.m.

# MON PÈLERINAGE

A

ASSISE, CORTONE, L'ALVERNE

REVUE FRANCISCAINE
964, DORCHESTER OUEST, 964
MONTRÉAL

Nihil obstat,
8a Decembris 1918.
Fr. BRUNO MARIA, o.f.m.,
Cens. deleg.

---

Nihil obstat,
12a Decembris 1918, in festo inventionis Corporis Seraphici Patris nostri Sti Francisci.
Fr. MARIA RAYMUNDUS, o.f.m.,
Cens. deleg.

---

Imprimi potest,
Die 1 Januarii 1919. In festo Circumcisionis D. N. J. C.
Fr. JOANNES-JOSEPH, o.f.m.,
Min. Prov.

---

Nihil obstat,
Marianopoli, 23 Aprilis 1919.
E. HEBERT,
Censor librorum.

---

Permis d'imprimer,
15 septembre 1919.
† PAUL, Arch. de Montréal.

# PREFACE

## AUX AMES FRANCISCAINES

Tout ainsi que les fleurs, Dieu a groupé les âmes.

Les caractères distinctifs de chacune ont fait classifier les plantes aux variations infinies. Ces familles diverses ont leurs procédés et leurs moeurs. On les distingue au découpage de leurs feuilles, à leur agencement sur leurs tiges; elles ont leurs saisons de semaille, de floraison et de récolte, leurs fruits se ressemblent, elles ont une identité de vie et de mort.

Tout ainsi que les fleurs, Dieu a groupé les âmes.

Dieu a groupé les âmes sur la terre, tout comme il a formé les choeurs angéliques dans le ciel. Chacune de ces hiérarchies célestes a son caractère, ses fonctions et ses privilèges: aux Séraphins qui se tiennent près du trône de

Dieu, l'amour; aux Chérubins, la science; aux Archanges, les solennelles missions; aux Anges, l'exécution des volontés divines.

Comme les Anges au ciel, Dieu ici-bas a groupé les âmes.

Un idéal les forme, un but les dirige, une même vie les unit.

Les grands Saints, les Fondateurs d'Ordres religieux, ont été les centres de ces groupements, et parmi eux n'a pas exercé une moindre influence, François d'Assise.

Il a formé, il forme encore les âmes franciscaines.

S'il faut les définir, ce sera tout dire en affirmant que, pour elles, François d'Assise est l'idéal qui les illumine. Ce qu'elles poursuivent, c'est l'imitation de sa vie. François, c'est le père qui les a engendrés à la vie mystique, et elles l'aiment; c'est le maître qui les instruit, et elles l'écoutent; c'est le chef qui les entraîne, et elles le suivent; c'est le poète et le chantre qui les enthousiasme, et avec lui elles vibrent, elles chantent; c'est le législateur qui les régit, et elles lui obéissent; enfin, c'est le Saint qui les ravit, et elles aspirent à sa sainteté.

Tout ce qui touche à saint François d'Assise les intéresse, les passionne: les détails de son histoire, les lieux où il a vécu, les régions qu'il a parcourues, les oeuvres qu'il a opérées, les paroles qu'il a prononcées, les écrits qu'il nous a laissés, ses grandes créations surtout, les Ordres religieux qu'il a fondés sous l'inspiration divine, les règles qu'il leur a données, les fruits de sainteté produits, la propagation mondiale de son oeuvre, les influences qu'il exerce encore sur tous les esprits. Tout ce qu'il a effleuré, tout ce qu'il a touché, tout ce qu'il a pénétré s'irradie aux yeux de l'âme franciscaine, et semble participer au culte qu'elle a voué à son Séraphique Père. Elle voit tout à travers cette douce et forte lumière. Sa dévotion elle-même s'inspire de la dévotion de François. Elle aime le mystère de la crèche avec son ingénuité, le mystère de la croix avec sa passion, le mystère de l'Eucharistie avec son respect et son amour, la Vierge Marie avec sa filiale tendresse.

Contempler François fait le bonheur de l'âme franciscaine. Le voir naissant comme le Sauveur dans une crèche, porté au saint Baptême par un ange, qui se fait son parrain; le

voir même jeune homme frivole, mais généreux et pur; converti, et luttant victorieusement contre les fureurs de son père, mendiant son pain aux portes des maisons d'Assise; le suivre pas à pas à Rivotorto, à Notre-Dame des Anges, dans ses missions lointaines ou dans ses prédications aux villes et villages d'Italie; le voir en de sublimes extases dans la profondeur des grottes ou sur les hauteurs de l'Alverne; le voir stigmatisé, mourant d'amour en bénissant ses enfants, le soupçonner dormant au fond de son tombeau de pierre; le voir, le contempler, l'aimer fait le bonheur de l'âme franciscaine.

L'âme franciscaine contemple encore François dans sa progéniture spirituelle. Les saints franciscains sont comme un radieux reflet du Père Séraphique.

Sainte Marguerite de Cortone, par exemple, n'est-elle pas une éclatante manifestation de ce que peut sur les âmes l'esprit franciscain? Esprit d'humilité, de pénitence et d'amour, de la pécheresse il fera la pénitente, de la "pauvrette" la "Fille" de Dieu, de la scandaleuse la Sainte. Le Seigneur Jésus ne lui a-t-il pas dit que, comme François est le Père du Pre-

mier Ordre, Claire, la Mère du Second, elle, la pénitente Marguerite, sera l'étoile du Tiers-Ordre.

Ames franciscaines, nous aimons à voir les saints de notre famille comme un rayonnement de la gloire de François.

C'est à ces âmes franciscaines, éprises du Séraphique Patriarche, que je dédie ces humbles pages.

Plusieurs, ici, se nommeront elles-mêmes, qui savent que c'est à leur intention que j'ai fixé mes souvenirs qui deviennent les leurs: celles qui m'ont précédé dans ce saint pèleririnage, qui ont prié pour moi dans la chapelle de la Portioncule, pour qu'à mon tour j'aille prier pour elles; celles qui m'ont reçu si fraternellement et qui en retour de leur bienveillance m'ont demandé d'écrire quelque chose des gloires infinies de l'Alverne; celles qui me suivaient par la pensée et par le coeur dans chacun de ces bénis Sanctuaires; celles qui depuis ont écouté ces pieux récits avec l'avidité et l'attention que leur inspirait le sujet, puisqu'il s'agissait d'un pèlerinage franciscain, et qui, insatiables, ont voulu encore les lire afin

d'y revenir à leur gré et faire renaître à volonté ces fugitives visions.

Qu'elles se nomment sans hésiter toutes les âmes franciscaines qui aiment saint François, son esprit et ses oeuvres, car c'est à elles, si nombreuses, que je dédie ces pages.

Pour leur plaire et me donner à moi-même une franciscaine satisfaction, j'aurais voulu largement illustrer ce livre. C'est qu'il n'est pas un coin qui nous soit indifférent, s'il a été sanctifié par la présence de notre Père, et s'il retient encore pour le transmettre son précieux souvenir. Il a fallu sacrifier ce désir aux dures exigences des temps mauvais que nous traversons.

Puissions-nous, en refaisant par la lecture de ce livre notre pèlerinage, nous perfectionner davantage dans la connaissance de tant de ravissantes choses qui forment une auréole autour de la vie de notre Père. Puissions-nous nous faire une âme plus franciscaine encore, toujours plus franciscaine !

# I

# *Mon pèlerinage*

# *À*

# *Assise*

I

## UN ARRET A FOLIGNO

Il fallait quitter Rome, Rome si remplie des merveilles du Ciel, des souvenirs et des traces des martyrs, Rome tout embaumée du parfum des saints nombreux dont on vénère les restes en tant de sanctuaires. Il n'existe pas d'autre Rome que la Rome sainte, et ni les pompeux monuments, ni la royale cour usurpatrice, ni les efforts des sectes n'ont pu diminuer ni ternir la splendeur de Rome. Malgré tout, elle reste la Rome chrétienne.

S'il y avait un dédommagement à ce départ, c'était d'aller à Assise.

De très bon matin, je dis la Sainte Messe à l'autel de Notre-Dame de la Vallée, que l'on vénère dans notre église de St-Antoine. Quelle église, dans la Ville éternelle, qui n'ait quelque Vierge miraculeuse? Ici, c'est une statue de marbre, là, une statue de bois, ailleurs, un ta-

bleau que l'on a surchargé d'une couronne d'or et de pierreries.

Pendant la durée du Chapitre Général, pour le bon ordre nécessaire parmi un si grand nombre de prêtres qui célébraient tous les matins, chacun avait son heure, son autel, et son servant bien déterminés; on ne pouvait choisir à sa dévotion. Ce matin-là l'heure matinale donnait plus de liberté—et d'ailleurs bon nombre de capitulaires étaient déjà partis. Je pus donc à mon gré dire cette dernière messe à Rome à l'autel privilégié de Marie, devant son image vénérée.

Dès la veille, j'avais fait ma visite d'adieux au Rme Père Général en l'invitant à venir nous voir bientôt au Canada, lui demandant pour tous nos Pères et Frères, pour les Clarisses et les Tertiaires du Canada, une bénédiction séraphique.

Je n'avais plus qu'à saluer encore le T. R. Père Colomban, le bon frère Noël; le R. P. Emmanuel, Custode, délégué de la Province de St-Bernardin, m'accompagna jusqu'à la gare. Elle était encombrée plus qu'à l'ordinaire au lendemain de la déclaration de la guerre. On finit tout de même par partir. Je m'éloignais

plutôt triste de la grande Rome. Je n'avais certes pas, il me semble, de reproches à me faire, j'avais de mon mieux employé les moments de loisir que m'avaient laissés les travaux du Chapitre Général, à visiter en pèlerin les pieux sanctuaires, mais il y en a tant, que les moments libres de quinze jours de labeur ne m'avaient pas été suffisants pour tout voir à mon aise et j'étais insatiable. A côté des joies intimes, des consolations et des impérissables souvenirs, j'emportais donc aussi des regrets.

A Foligno nous devions avoir une heure d'arrêt. Il était entendu que j'en profiterais pour aller jusqu'au monastère de Sainte-Anne des Soeurs Franciscaines, pour voir la fameuse main de feu imprimée sur une porte du monastère, par une religieuse sortant du purgatoire.

Ne connaissant pas l'italien et n'ayant personne pour me guider, j'eus quelques difficultés pour arriver au monastère.

La petite soeur portière, accoutumée sans doute aux pèlerins curieux qui viennent voir ce témoignage de la Justice Divine envers les âmes qui expient dans le feu du purgatoire

[illegible] bien vite le but de ma visite. Elle me conduisit devant une porte de bois blanc que l'on a retirée de l'endroit qu'elle fermait, pour l'exposer, derrière un grillage de fil de fer, aux regards des visiteurs. Je vis alors cette impression carbonisée d'une petite main qui s'est appliquée sur la porte, y laissant des traces comme en laisse le fer rougi.

Et voici, bien abrégée, l'histoire de cette lugubre et instructive marque de feu.

Thérèse Marguerite Gesta, née à Bastia en Corse, était entrée au couvent de Sainte-Anne de Foligno, après une promesse faite à la Très Sainte Vierge qui l'avait guérie d'une maladie mortelle. Elle y avait pris le saint habit en 1826. Durant les trente-trois ans qu'elle vécut dans ce monastère, y remplissant toutes les charges, y compris celle d'Abbesse, elle donna l'exemple de toutes les vertus, mais s'appliqua avec prédilection à la sainte pauvreté. Une apoplexie foudroyante l'enleva de ce monde, le 4 novembre 1859. Elle laissa après elle une réputation de grande sainteté.

Trois jours après, on commença à entendre de lugubres plaintes, qui semblaient venir de

la cellule où elle avait rendu le dernier soupir. Le 16 novembre, la sœur Anne Félicie Menghini, allant à la lingerie dont elle avait la charge, entendit de nouveau cette plainte et reconnut la voix de la Mère Gesta, qui avait été jadis sa compagne dans l'emploi de lingère. Pleine de courage, la sœur finit par crier: "Jésus et Marie, qu'est-ce donc?" Et la voix répondit avec un profond soupir: "Oh, Dieu, que je souffre!"

Remplie d'effroi, Sœur Anne Félicie n'en pousse pas moins l'interrogatoire, car, une fois de plus, elle est convaincue que c'est bien la voix de la Mère Abbesse défunte:

—Et pourquoi souffrez-vous?

—A cause de la pauvreté.

—Comment, répliqua la sœur, vous qui étiez si pauvre?

—Ce n'est pas à cause de moi, reprend la défunte, mais à cause des religieuses pour lesquelles j'ai été trop condescendante. Si une seule chose suffit, pourquoi en avoir deux? pourquoi en avoir trois? Et toi, veille sur toi-même.

Dans une épaisse fumée l'ombre de la défunte se dirigea vers l'escalier; arrivée à la

porte elle dit: "Ceci est un miséricordieux avertissement; pour moi je ne reviendrais plus, et comme preuve de ce que je dis......" Mère Gesta appliqua sa main sur la porte et l'empreinte y resta marquée comme d'un fer rougi au feu.

En vain on essaya d'effacer cette marque de feu.

Que ne puis-je donner ici tous les précieux détails de cette vision terrifiante, mais si instructive! Pour les moins crédules, j'ajouterai cependant que Mgr Nicola Belletti, évêque de Foligno, ne se contentant pas d'une minutieuse enquête, fit ouvrir le tombeau de Mère Gesta et confronter la main de la morte avec l'empreinte, qui fut trouvée en tous points conforme aux dimensions de la main.

J'avoue que je ne m'attardai pas à cette visite. Quand on est en pays étranger et qu'il s'agit de ne pas manquer un train, le temps prend des proportions étranges. Je retournai donc précipitamment à la gare. Mais au lieu d'une heure d'attente, nous devions en passer plus de deux, les trains venant quand ils pouvaient.

En attendant je fis les cent pas sur le quai,

jetant surtout, chaque fois que je passais, un œil scrutateur sur ce qui m'intéressait le plus dans cette gare, parce que nouveau : le poste d'ambulance.

Il faut croire que ces regards curieux firent planer sur moi des soupçons. Un soldat vint me donner l'ordre de ne pas rester sur le quai, mais de vouloir bien entrer dans la salle d'attente. Je m'étais fait un devoir d'éviter cette salle d'attente où s'entassaient les voyageurs et leurs bagages. Mais il faut obéir à l'autorité constituée, surtout en pays étranger et plus particulièrement en temps de guerre.

Je ne tardai pas à être abordé par un petit officier chargé, je ne le comprenais pas pour le moment, de faire auprès de moi une perquisition. Il me parla en bon français et tout naturellement me demanda ce que je pensais de la guerre. Rien d'étonnant, on ne parlait que de cela. Je n'avais rien à lui cacher, d'autant plus que j'étais loin de lui supposer le rôle qu'il remplissait près de ma personne. De fil en aiguille nous parlâmes des pays envahis : de la Belgique, du nord de la France, que je connaissais pour les avoir habités. Le train

tardait toujours à venir, mais le petit officier ne tarda pas à partir, quand il crut avoir assez de mes naïves confidences.

Pour le coup j'étais soupçonné d'être un espion sans doute, puisque aux regards investigateurs sur le poste d'ambulance, s'ajoutait encore la connaissance des pays occupés par l'ennemi. Bientôt après la disparition de l'officier, un autre venait me dire: "Monsieur, le Commissaire militaire vous demande à son bureau." On a beau être innocent, on n'aime pas ces invitations, les autorités policières et militaires inspirent une crainte instinctive incontestable. Avec la même simplicité d'obéissance qui m'avait fait gagner la salle d'attente de la gare, je me rendis au poste de police militaire.

—Monsieur, voulez-vous nous montrer vos papiers, s'il vous plaît?

—Volontiers, oui, Monsieur!

Mais je dois l'avouer,—est-ce à ma confusion, est-ce à ma louange? Je ne sais—pendant que je sortais la clé de ma petite valise, que dans la serrure elle avait de la peine à fonctionner, et puis que je fouillais pour chercher ces papiers que je n'étais pas encore accou-

tumé à porter sur moi, mon cœur malade faisait toc-toc.

Enfin, j'exhibe mon passe-port en bonne et due forme: République Française. Consulat dans la Puissance du Canada, etc., etc., mon portrait étampé du sceau du Consulat Général, ma signature, plus mon livret militaire, enfin même mon certificat de déclaration de séjour à Rome.

L'autorité était pleinement satisfaite. On me fit des excuses. Je répondis par des félicitations; je donnai même des conseils: "Soyez toujours aussi vigilants pour ne pas laisser passer les espions!"

Quelques soldats italiens m'entouraient, je faillis avoir une ovation. L'un d'entr'eux, gros et grand garçon qui parlait français, me fit les plus flatteurs compliments sur la vaillance de nos soldats et clamait son admiration pour la France, à laquelle venait de s'allier l'Italie.

J'étais Français, il le disait à tous les autres. Il s'empara de ma valise qu'il voulut porter jusqu'au train qui justement venait d'arriver. Lui-même me chercha une place, m'installa et me recommanda à mes voisins. "Le Père est français, il va à Assise pour la pre-

mière fois, vous l'avertirez quand il arrivera, et signalez-lui en route ce qui pourrait l'intéresser." Il ne me laissa que lorsque le train fut sur le point de partir. Après m'avoir donné une dernière poignée de main, il ferma lui-même la portière du compartiment.

Voilà comment je fis un arrêt à Foligno.

## II

## LA VISION

Le train partit péniblement. Mes voisins, à qui j'avais été confié comme un pupille, ou mieux comme un paquet précieux, me regardaient, qu'auraient-ils pu faire de plus? Il n'était pas facile d'entamer une conversation. Je regardais passer tout ce qui, en courant, me rapprochait d'Assise.

Assise avait été le rêve de ma vie. Dès la plus tendre jeunesse, j'entendais parler d'elle: dans la vie de saint François, trente fois relue, dans la vie de nos Saints, à travers l'*Auréole Séraphique*, ce nom d'Assise s'était tout à la fois martelé et buriné dans mon âme. Dès les premières années de mon Collège Séraphique, puis au Noviciat, et puis toujours dans la suite, je pouvais m'attarder sans fin à contempler cette image d'Assise, gravure ou description, pourvu qu'elle me montrât le Séraphique Père. Les merveilles de sa naissance, les promesses

de sa jeunesse, sa conversion si radicale, son ascension rapide dans la sainteté. Notre-Dame des Anges, les Chapitres des Frères, la mort du Stigmatisé, son tombeau glorieux, tout cela semblait se résumer dans un mot lumineux et vivant: Assise! Et je voulais voir Assise. Avez-vous été charmé, ô mon Dieu, de ce désir d'enfant? avez-vous été fatigué de ces instances inlassables? Toujours est-il que vous m'avez donné de voir Assise!

Le train s'arrête à Notre-Dame des Anges. Je suis à Assise. Devant moi, tout près, se dresse la Basilique de la Portioncule voudrais la regarder longtemps. Les lignes de la coupole céleste de Vignole me paraissent déjà familières, mais en même temps je veux voir Assise. Je voudrais l'impossible, je ne puis voir les deux à la fois.

D'ailleurs les soucis de la montée à la ville m'absorbent un instant, mais sitôt installé dans l'omnibus, je fixe mes yeux et mon coeur vers cette vision qui va venir toujours se rapprochant.

Il est environ deux heures, en une belle journée de fin de mai, toute la lumière donne sur la ville qui s'étend comme un éventail sur

le fond plus sombre des montagnes. Attirant mon regard et s'imposant à mon attention, la cyclopéenne construction du Sacro Convento se dresse sur le flanc de la colline, d'enfer autrefois, du Paradis maintenant que François y repose dans la vie de son tombeau. A part ce monument sur lequel je ne puis errer, il ne m'est pas encore donné d'appeler par leur nom aucun de ces clochers carrés qui se ressemblent tous un peu, aucun de ces dômes, mais..... c'est Assise!

Assise où s'éleva un soleil qui éclipse celui qui sort du Gange, Assise la Séraphique.

Son origine? ses gloires? son histoire? Pour moi, Assise commence à être, à être grande, belle, ravissante et sainte, lorsque François y naît, lorsque François y vit.

J'ai devant moi cette Assise.

C'est la Patrie du fils de Bernadone Moriconi et de Pica de Bourlemont, de cet enfant de bénédiction que les siècles appelleront François, et qui créera dans le monde un mouvement religieux si profond et si durable.

C'est aussi la Patrie de Claire Scefi, la fille spirituelle et l'émule de François dans les voies du renoncement, de l'héroïsme et de la sainteté.

C'est la Patrie d'Agnès, soeur de Claire, qu'elle suit pas à pas, marchant à sa lumière, comme on marche à la lumière du jour.

Autour de cet homme, autour de cette femme, toute une constellation d'âmes s'est groupée—plus héroïque, plus simples les unes que les autres, toutes éprises de la pauvreté évangélique, toutes emportées dans un élan d'enthousiasme qui fait leur vie si poétique, si belle, et si forte. Assise, c'est le théâtre de ce grand drame qui dure les quarante-six ans de la vie de François, qui se continue encore après lui. Lorsque l'astre du jour a disparu, soit derrière les monts, soit derrière la ligne d'horizon de l'océan, sa lumière se joue encore, aux longs crépuscules d'été, dans les nuages qu'elle dore ou qu'elle empourpre.

Assise a gardé ces reflets de lumière. On y vient encore chercher celui qui l'a faite grande en unissant sa renommée à la sienne. Le pèlerin pieux vient y vénérer les traces de ce Saint prodigieux, il les cherche avec amour, passant partout où il est lui-même passé, s'arrêtant où il s'est arrêté, pour s'agenouiller enfin près du tombeau où il demeure.

Que vient y voir le touriste curieux? La

patrie d'un homme célèbre? Le serait-il célèbre, s'il n'avait été un saint? Vient-il pour admirer la vraiment admirable basilique? Peut-être. Mais il pourrait, sans se détourner de sa route, voir bien l'autres monuments qui lui feraient oublier celui-ci. Il vient à Assise, et sans vouloir l'avouer, il vient y trouver le Saint!

J'y viens, avec toute ma piété d'enfant, relire, plus que cela si possible, revivre, sur les lieux, la vie de mon Séraphique Père.

Cette vision d'Assise est le frontispice de ce beau livre, la scène grandiose où se joue cette vie toute de miracles.

Je te salue, Assise, je t'aime, et comme mon Père, je te bénis. Tu es tout à la fois le Bethléem et la Jérusalem Séraphique. Sise sur ta montagne entre Pérouse et Spolette, dominant la vaste vallée de l'Ombrie, abritée par la masse du Soubasio, tu es belle comme une vision de paix!

Après avoir suivi la route droite, la voiture prend le lacet qui gravit la pente plus abrupte. Nous entrons enfin dans la cité par la porte St-Pierre. La voiture nous laisse là. Un portefaix se charge du bagage des voyageurs.

Au moyen de courroies qui lui encerclent même la tête, il prend tous les paquets qu'il portera à destination. Il n'aura pas à les porter loin pour moi. La rue Borgo San Pietro, qui aboutit à la porte de ce nom, est justement celle où se trouve le monastère des Clarisses Colettines, auxquelles je vais prêcher la retraite.

Ce petit couvent est tout neuf. C'est une fondation française issue de Paray-le-Monial. Son histoire, toute récente, est agrémentée, comme celle de la plupart des fondations, de péripéties nombreuses et variées. Mais quand Dieu veut une oeuvre, elle passe par l'eau et par le feu et ne s'établit bien solidement que lorsque la croix y règne en souveraine.

C'est un petit coin de France à Assise, et c'est légitime, la France a des droits nationaux sur François. C'est aussi un petit coin du Canada puisque plusieurs Canadiennes sont venues du lointain pays demander l'habit de sainte Claire dans ce monastère français. Le Canada a contribué, pour sa part, à son érection, il y a son contingent. Pour moi, je suis dans ma Patrie trois fois: me trouvant à Assise, chez des religieuses françaises et canadiennes.

## III

## TANTA BELLISSIMA

On m'avait pourtant bien dit: "Vous marcherez tout droit jusqu'à ce que vous passiez sous les grandes portes, alors, déclinant un peu à droite, vous ne sauriez vous tromper, vous arriverez à Saint-Damien." Mais, comment marcher tout droit, dans des rues aussi tortueuses que celles des vieilles cités comme Assise?

C'était ma première sortie. L'omnibus que j'avais pris à la gare de Sainte-Marie des Anges m'avait mené jusqu'à la porte Saint-Pierre, de là un messager m'avait conduit chez les Clarisses Colettines. La bonne soeur tourière m'avait donné de son mieux ses explications sur l'itinéraire que j'avais à suivre pour me rendre à Saint-Damien. Et cependant, je n'étais pas bien loin, que déjà j'étais

dans l'embarras; j'avais devant moi deux chemins, pas plus droits l'un que l'autre. A ma droite, je voyais la forte arcature d'une porte de rempart, sous laquelle la rue passait. Et je me redisais tout bas les recommandations de la sœur: "A droite sous de grandes arches". — C'est cela. Je m'engageai donc dans cette rue en escalier, je passai sous la porte, et me trouvai dans un chemin creux, descendant dans la vallée. Devant moi, au loin, je ne voyais pas trace du couvent de Saint-Damien.

Sur le bord du chemin solitaire, une chapelle en ruines attira mon attention. Je m'approchai, et par la petite fenêtre à barreaux de fer, qui avait autrefois connu les vitres, je regardai à l'intérieur. Hélas! le toit était effondré, les décombres jonchaient le sol. Mais au fond, sur le pan de mur, rayonnait de beauté une sainte Vierge, peinte à fresque. Longtemps, les deux mains aux barreaux, je regardai, je priai cette Vierge délaissée dans ces ruines. Je me disais: Elles étaient peut-être dans cet état, l'église de Saint-Damien et celle de Notre-Dame des Anges, quand le grand Christ dit à François, mon Séra-

phique Père: — "Va, François, et répare ma maison qui tombe en ruines." Ces ruines me rapportaient, elles aussi, au temps du saint Fondateur, qui semble ici vivre encore partout. Sans me détacher de cette pensée, je me détachais cependant des barreaux rougis par la rouille, et de la sainte image bien compromise par le temps, faute d'abri, et je marchai encore à l'aventure.

Enfin, je rencontre un bon vieux à qui je me hasarde à demander si je suis bien sur le chemin de Saint-Damien.

--Ah, cher Père, vous vous en éloignez de plus en plus, et en suivant ce chemin, vous n'arriverez bien jamais. Vous n'êtes pas le premier à vous égarer à la recherche de Saint-Damien. Il vous faut retourner sur vos pas.

Nous fîmes route ensemble. Déjà, nous étions des amis, et sans tarder la conversation tomba sur le sujet habituel, universel, plus plein d'actualité que jamais, au lendemain du jour où l'Italie venait d'entrer dans l'épouvantable guerre. Il me parla de son fils parti au front, d'un autre qui se préparait à partir aussi. Tout en devisant, chacun dans notre langue, nous devinant plus que nous compre-

nant, je refaisais à l'inverse le chemin, un peu moins vite cependant, puisque j'avais un compagnon et aussi parce que ce même chemin qui descendait tout à l'heure montait maintenant, et nous étions deux vieux appesantis lui par l'âge, moi par mon état de santé. Nous repassions devant la "chapellinette" en ruine.

—Père, avez-vous vu cette chapelle? me dit-il.

Sans répondre, car mes réponses étaient rares et brèves, — j'aimais mieux le laisser parler —, sans me faire prier je m'approchai de nouveau de la fenêtre.

—Quel dommage, ajouta-t-il, qu'on laisse cette chapelle se détériorer ainsi, qu'on ne relève pas ces ruines; admirez cette Madone, quel malheur de la laisser se perdre, elle est "tanta bellissima".

Comment rendre ce superlatif italien? Sans le traduire, je l'adoptai dans tout le brillant du génie de la langue italienne. Elle raisonne encore à mon oreille, elle vibre dans mon coeur, l'intonation véhémente et endolorie de ce "tanta bellissima". Elle est si belle, si belle, tellement belle!...

Nous arrivâmes de nouveau à la porte Moiano que j'avais passée dans mon erreur. Je ne savais pas alors que c'était par cette porte Moiano que le cortège funèbre qui portait le corps de saint François, après s'être arrêté à Saint-Damien pour la consolation de Claire et de ses sœurs, passa pour entrer à Assise et se rendre à Saint-Georges. C'était à cette époque le plus proche accès entre Saint-Damien et la ville. Je remercie maintenant mon bon ange de mon erreur qui m'a permis de me rendre ainsi un compte plus exact du parcours suivi par les triomphales funérailles et de passer sous la vieille porte par laquelle François entra, pour la dernière fois, dans sa chère ville d'Assise.

Arrivés donc à la porte Moiano, mon guide me dit: "Vous avez ici deux chemins pour vous rendre à Saint-Damien. Vous pouvez retourner en ville, ou suivre ce sentier en dehors des remparts; il vous conduira à Saint-Damien."

Après l'avoir remercié et salué, je m'engageai dans le petit sentier. Comme je l'ai trouvé long, tout aussi tortueux que les rues de la ville, et plus encore. Plusieurs fois je

fus arrêté par une clôture, par un champ en labour, qu'il fallait longer. Le sentier montait et descendait, serpentait en tous sens; je me demandais si je n'étais pas perdu tout autant que la première fois. Je rencontrai un homme dans son champ et je lui demandai le chemin de "San Damiano". Plus loin un homme à la fontaine, et je demandai encore le chemin de "San Damiano". Puis deux enfants à qui je demandai toujours le chemin de "San Damiano". Un peu effarouchés, ils me montrèrent du doigt un point dans la feuillée; j'eus beau regarder, je ne vis rien. San Damiano n'apparaissait pas; il était cependant assez près. On ne le découvre que lorsqu'on est arrivé devant lui, tapi comme il est dans une sinuosité de la montagne, d'où cependant il a une splendide échappée sur la vallée de l'Ombrie.

Mais pendant que je suivais le sentier tortueux, tout en cherchant et demandant ma route, me revenait comme un doux refrain de chanson le "Tanta Bellissima" de ma vénérable rencontre et j'en faisais une louange et une prière à Marie: — "Tanta Bellissima". Tout en marchant, je répétais avec ferveur:

"Tanta Bellissima", je savourais cette oraison jaculatoire comme un doux miel: "Tanta Bellissima". O Marie, vous êtes si belle ! Et depuis, que de fois n'ai-je pas redit: "Tanta Bellissima"!

## IV

## LE SAINT-DAMIEN DE SAINT FRANÇOIS

Il était déjà un peu tard quand j'arrivai à Saint-Damien. Mon erreur, en me menant dans une mauvaise direction, ne m'avait pas avancé non plus que mes hésitations continuelles, les informations demandées et les mille méandres que faisait ce sentier hors les murs.

Je me trouvais enfin devant Saint-Damien.

On n'entre pas ici comme dans une vulgaire maison.

Je m'arrête contemplatif.

J'ai devant moi une des plus vénérables reliques franciscaines.

La petite place a été dégagée en 1909 du mur qui la masquait et qui ne donnait accès que par une large porte. Sur cette petite place, en cette même année du VIIme centenaire de la fondation du Second Ordre, on a élevé une statue de notre Mère sainte Claire.

Prenant tout le fond, se dresse l'humble fa-

çade qu'une ligne visible de jou[illegible] divise en deux parties, celle de la chapelle proprement dite, et celle qui formait autrefois la demeure du Chapelain, aujourd'hui transformée en oratoire.

Un petit péristyle roman précède l'église. Au-dessus, une humble rosace qui donne le jour à l'intérieur de l'édifice, à gauche, en haut, une porte fenêtre, fermée par un panneau plein, par laquelle, disait-on, sainte Claire avait présenté l'ostensoir aux Sarrasins. Une peinture entourait cette fenêtre; elle représentait le fait historique. La critique moderne, s'appuyant sur les documents de l'époque, nous racontant autrement le prodige, a fait disparaitre, à l'occasion des restaurations de l'année jubilaire, cette peinture. Le mur gratté ne montre plus que les pierres comme sur tout le reste. Au sommet du pignon, dans un ovale de fer blanc, on voit les armes de Lord Ripon, noble et riche Anglais qui a sauvé de l'outrage et de l'ignominie cette sainte maison dont la rapacité du gouvernement maçonnique d'Italie s'était emparée pour la livrer sans vergogne à qui eût voulu lui donner une poignée d'or, sans s'occuper de ce qu'elle serait devenue.

Que lui importait à lui le passé béni de cette demeure sacrée! Le riche catholique anglais a acheté ce bijou de pauvreté, et loin d'en faire un curieux hôtel de touriste, comme l'eût voulu et l'espérait l'infernale rage, il l'a pieusement confié à ses gardiens naturels, les enfants de saint François. Le blason du Lord est posé là-haut comme une protection. Au-dessus de lui, invisibles, François et Claire veillent, protègent et bénissent le généreux bienfaiteur et sa famille. Tout humble est l'aspect de cette maison. Mais combien riche est-elle de souvenirs, combien glorieuse dans son passé! François et Claire la remplissent d'une douce lumière, d'un pénétrant parfum.

Au temps de saint François, la chapelle était délabrée sans être abandonnée, toutefois, puisqu'elle avait un Chapelain. Converti, le jeune homme y venait prier. Il y trouvait la solitude qu'il cherchait pour donner plus libre cours à ses larmes et à ses cris d'amour.

Hors les murs, sur un chemin peu fréquenté, ce petit sanctuaire blotti ainsi qu'un nid solitaire, semblait lui donner la garantie de la discrétion. Il y fut cependant quelquefois trahi. Un passant entendant crier et

pleurer, entra dans le sanctuaire de Saint-Damien, et y trouva François pleurant au pied du crucifix antique qui se vénérait au-dessus du maître-autel. C'est là encore qu'Ange, son frère, qui épiait probablement sa conduite, le trouvant, un jour d'hiver, tout grelottant de froid, envoya un de ses compagnons demander à François s'il voudrait bien lui vendre une once de sa sueur. François de répondre: "Je l'ai déjà toute vendue à meilleur acheteur que toi."

C'est devant ce même crucifix que François, priant, entendit distinctement la voix du Maître lui dire par trois fois: "Va, François, et répare ma maison qui, comme tu le vois, tombe en ruines." Et François, sans comprendre encore toute la portée, ni de la céleste demande, ni de son humble réponse, dit en tremblant: "Volontiers, Seigneur, volontiers."

Il se mit à l'oeuvre et quêtant par la ville les pierres et le mortier nécessaires, il promettait en retour les récompenses à la charité: "Qui me donnera une pierre aura une récompense, qui m'en donnera deux en aura deux."

Du haut de ces murs qu'il répare, il invite les passants à l'aider, prophétisant la des-

tinée future de cette maison: "Aidez-moi, car bientôt vivront ici de saintes âmes qui illustreront notre cité et la terre entière de leur sainteté."

Il voudrait faire plus vite et mieux. Aussi, non content, pour obéir à Dieu, d'employer ses forces et son temps, il y emploie les biens de son père. Dans sa juvénile ardeur, il va à la boutique du marchand drapier son père, prend quelques pièces de drap, monte à cheval, et s'en va vendre à Foligno marchandise et monture. Il revient offrir le prix de sa vente au prêtre qui garde Saint-Damien. Mais celui-ci, qui a accepté son travail de manoeuvre, refuse son argent. François le jette dans l'embrasure d'une petite fenêtre où Bernardone, furieux de la conduite extravagante de son fils, pourra le retrouver.

Plus tard, quand la prédiction sera réalisée, quand Saint-Damien sera devenu la première maison des Pauvres Dames, que Claire et ses filles le rempliront de leurs douces vertus, François y viendra de temps à autre avec une circonspection admirable, porter à ses filles spirituelles le pain de la parole divine et la flamme de son amour brûlant pour Jésus. Il

[illegible] et de simples mais ferventes exhortations, apprendre à ces âmes d'élite les voies sublimes du sacrifice, la puissance de la prière et de la mortification, les initier enfin à la vie séraphique et les y fortifier. Il est leur pasteur et leur pere.

Une derniere fois il y viendra encore, quand la mort l'aura marqué de son sceau. Pour la consolation de Claire et de ses filles, on déposera sa dépouille mortelle jusqu'au dedans de la grille du monastère, afin que ces enfants de prédilection puissent contempler et vénérer les Sacrés Stigmates dont le Ciel l'a favorisé dans un sublime ravissement d'amour.

C'est toute une vision qui se déroule. Chère et sainte demeure! Que béni soit le Ciel qui vous a conservée dans toute votre primitive pauvreté. Entrons, il nous semble que nous aurons une chance d'y rencontrer encore le Séraphique Patriarche. Sera-ce sur les murs qui ont besoin d'être réparés? sera-ce au pied du crucifix, pleurant encore et priant? Entrons, son esprit y est encore partout. Il y vit.

V

## LE SAINT-DAMIEN DE SAINTE CLAIRE

Je fais ici d'abord une petite visite au Très Saint Sacrement dans cette humble petite chapelle de Saint-Damien, où saint François est venu si souvent visiter le divin Prisonnier du Tabernacle. Comme elle me paraît plus douce et plus belle ici la prière adoratrice de notre Père ! Je me demande si ce n'est pas ici qu'il l'aurait composée, devant le Tabernacle et devant le grand crucifix qui le surmontait : "Nous vous adorons, ô Très Saint Seigneur Jésus-Christ, ici et dans toutes les églises qui sont dans le monde entier, et nous vous bénissons d'avoir racheté le monde par votre sainte Croix."

L'église de Saint-Damien est toute petite, elle ne mesure que 4 mètres de large sur 25 et 64 centimètres, sans compter l'abside. Sa voûte romane a peu d'élévation. La seule ouverture qui l'éclaire est la rosace du fond. Ses

murs sont noircis par le temps; elle est si noire que l'on pourrait croire qu'elle n'a point connu de chaux depuis le temps où saint François la restaura.

C'est le T. R. P. Bonaventure Marrani, ex-Procureur Général de l'Ordre et Provincial actuel de la Province Séraphique de Sainte-Claire, qui me reçoit. Nous nous étions rencontrés à Rome au Cnapitre Général. Le Très Révérend Père parle parfaitement le français, ce qui sera un bienfait pour moi.

Quel rêve que cette réalité! Me trouver là, dans ce couvent de Saint-Damien si rempli des pieux souvenirs des origines franciscaines, témoin de tant de prodiges, sanctuaire de tant de sainteté. Sans pouvoir dire tout ce qui se presse dans mon coeur, je vais et viens sous ces humbles petits cloîtres, en attendant l'heure de la réfection du soir.

La cloche en donne le signal et la communauté se rend dans l'antique réfectoire, le même qu'occupaient sainte Claire et ses filles, le même dans toute sa simplicité et dans sa pauvreté.

Il est voûté d'un arc surbaissé légèrement. Tout autour règnent les tables, les mêmes

qui servaient à la glorieuse Mère et à sa communauté; elles sont bien un peu vermoulues, ainsi que les bancs, mais précisément ces morsures du temps témoignent de leur antiquité. Les bords de quelques-unes ont été consolidés, elles n'en sont pas moins les mêmes. Leur disposition tout autour du réfectoire nous prouve que l'on a conservé dans nos couvents cette manière de se placer, tout à la fois si simple, si religieuse et si commode. Qu'il est édifiant de trouver ainsi partout à peu près les mêmes usages. On ne se sent point dépaysé, mais au contraire on a conscience vraiment d'être de la famille en quelque point de l'univers où l'on rencontre des enfants de saint François, des Pères du même Ordre. Pour le bénédicité et les grâces, les religieux se rangent devant les tables; les mêmes prières, sur le même rythme, me feraient croire un instant que je n'ai fait que de changer de couvent dans notre Province. Je prends place près du T. R. Père Provincial, et mon esprit plus encore que mon corps prennent leur nourriture dans cet humble réfectoire si plein de souvenirs historiques. Que de miracles se sont ici opérés! Ici, entre les mains de la sœur

réfectoriere, le pain se multiplia à la prière et par la vertu de Claire. Sur l'ordre de la charitable Mère, on avait tout donné aux pauvres; il ne restait qu'un peu de pain que l'on était décidé à fractionner, pour qu'il y en eût un tout petit morceau pour chacune; mais le fragment devint abondance, tout comme entre les mains apostoliques, dans la profondeur du désert, où la foule avait suivi Jésus.

Ici, par l'ordre du Pape et en sa présence, Claire bénit la table. Elle s'était d'abord re fusée à bénir devant celui qui remplit l'univers de sa bénédiction. Mais le Pape avait insisté, il avait ordonné, et l'humble Claire avait dû obéir. Récompense tout à la fois et de l'humilité et de l'obéissance, sous la main bénissante de Claire, on entend les pains qui se brisent, en un signe de croix qui les fractionne. D'une partie de ces pains on fit le repas, mais on a eu soin d'en garder quelques-uns comme témoins irrécusables du miracle.

À ma gauche se voit encore le petit guichet communiquant entre la chapelle et le réfectoire des religieuses. C'est par là que les fidèles charitables faisaient passer leurs au-

mônes, qui allaient ainsi tout droit au réfectoire. Claire avait sa place juste sous ce guichet au bout de la table latérale. C'est dans cette embrasure qu'eut lieu le miracle de la multiplication de l'huile. On avait mis là l'huilière vide, que le frère quêteur devait prendre pour la faire remplir par la charité; mais quand il vint pour l'emporter, il la trouva miraculeusement remplie.

Ce guichet est providentiellement placé pour donner satisfaction à la pieuse curiosité des dames.

Comme le monastère est actuellement occupé, non plus par les Clarisses, mais par les Frères Mineurs, les femmes n'ont aucun accès dans le monastère, et si ce n'était le bienheureux guichet, elles ne sauraient voir le réfectoire de sainte Claire. De la chapelle, ce guichet s'ouvre et par lui les pieuses pèlerines ont la perspective du célèbre réfectoire, elles ont sous les yeux la place qu'occupait la sainte Fondatrice.

Ici, sans doute, saints étaient les repas pris par ces pauvres volontaires qui, après avoir tout quitté, ne vivaient plus que de la charité publique, et qu'il fallait encore leur apporter,

tout comme on nourrit les petits oiseaux en cage. Mais, saints surtout, les jeûnes pratiqués par ces admirables filles. Jeûnes tout puissants, à qui rien ne résistait, ni la fureur de la vengeance, ni la force des armes.

Vital d'Aversa assiégeait Assise, bien résolu à la faire tomber en son pouvoir. Depuis de longs mois déjà, il en faisait le siège. A Saint-Damien les sœurs prièrent et jeûnèrent, et la panique s'emparant des assiégeants, Assise fut encore une fois délivrée.

Ce réfectoire et les scènes qui s'y passèrent ont tenté bien souvent poètes et peintres. Ces voûtes noircies, ces pavés usés, ces tables vermoulues ont un charme. Quand, par les fenêtres, entre le clair rayon de soleil, son éclat fait un si vif contraste avec le noir des murs, que l'on a un Rembrandt vivant sous les yeux.

Si l'on se sert encore des tables et des bancs, on a ménagé la vieille porte. Elle est là, portant, mais elle n'y est que comme une relique, appendue à ses gonds. Une autre plus jeune fait la véritable fonction, emplit son cadre, va et vient selon les besoins. Les jeunes qui viennent en aide aux vieux sont un ravissant spectacle.

Pendant les huit jours de mon pèlerinage, je prendrai mes repas en ce réfectoire où Claire prit les siens pendant quarante-deux ans.

## VI

## LE CHOEUR DE SAINTE CLAIRE

Après la mort de sainte Claire, sa dépouille mortelle fut transportée en dedans des murs, dans cette église de Saint-Georges qui avait été aussi le premier sépulcre de saint François. Les mêmes craintes avaient inspiré les mêmes précautions. Saint-Damien, quoique plus près de la ville que Notre-Dame des Anges, n'en était pas moins hors les murs. Or en ces temps de guerres perpétuelles entre villes, rivales et voisines, on pouvait toujours craindre un coup de main hardi, qui aurait ravi à Assise ce qu'elle avait de plus précieux : les reliques de ses saints enfants. Le corps de sainte Claire devait donc être transporté à l'abri des hautes murailles et des portes crénelées et y rester.

C'était, pour soustraire le trésor aux ennemis, le ravir aux filles.

Il fut donc résolu que les Pauvres Dames

suivraient leur mère. N'étaient-elles pas, d'ailleurs, elles aussi, exposées aux incursions des ennemis? Du vivant même de Claire, n'avaient-elles pas été exposées aux outrages des Sarrasins à la solde allemande et, sans la puissante intervention de Dieu qui les gardait et de leur mère qui veillait sur elles, que seraient-elles devenues? Quand la Basilique préparée aux dépouilles mortelles de l'immortelle vierge fut achevée, qu'un monastère fut préparé à ses filles, avec regret elles quittèrent Saint-Damien. Une seule chose pouvait les consoler, c'était de retrouver le corps de leur mère et de vivre près de lui, montant autour du tombeau une garde d'honneur et recevant à leur tour une garde de maternelle protection.

Elles emportèrent de Saint-Damien leurs plus précieux trésors, en particulier le corps d'Hortulana, mère de Claire, et d'Agnès, sa soeur, et avec elles le précieux crucifix qui avait parlé à saint François.

C'est à la Maison Mère, "Casa Madre", qu'il nous faudra aller vénérer ces reliques.

Il ne pouvait cependant être question d'abandonner Saint-Damien. Une onction de

sainteté en avait consacré les murs, il devait rester aux enfants de saint François. Comme on avait jugé imprudent d'y laisser de faibles femmes, le pauvre monastère changea d'habitants sans changer de destination: les Frères Mineurs y remplacèrent les Pauvres Dames. Depuis, malgré les révolutions, malgré la rapace avidité des gouvernements usurpateurs, encore après sept siècles on les y retrouve, comme s'ils y étaient entrés d'hier.

Après une courte récréation prise dans une petite pièce, où sont à l'honneur deux dessins de maîtres qui, en passant, ont voulu graver de leur burin les choses si simples vues à Saint-Damien, la chapelle et le réfectoire, on me conduit à notre cellule.

Je traverse ces dortoirs jadis occupés par des saintes. L'aspect des cellules aux petites portes évoque leur pieux souvenir. Tout en passant, le Père me dit: Ici est morte sainte Agnès, là habitaient les Soeurs; mais nous verrons tout cela demain.

Enfin, me voilà, moi aussi, seul dans une de ces cellules antiques. Les bruits du monde n'arrivent pas jusqu'ici. Le soir donne ses dernières lueurs, la nuit me donne tout son

repos. Qu'elle en soit bénie ! J'en avais besoin. Lever de grand matin pour dire ma messe avant mon départ de Rome, fatigues d'un voyage un peu mouvementé, émotions de mon arrêt à Foligno, ouverture de la retraite, marche égarée à la recherche de Saint-Damien, tout était réparé dans la paix et le repos de cette première nuit à Saint-Damien.

Il était entendu que le lendemain je devais dire la sainte messe dans le chœur de sainte Claire.

Le R. P. Dom Fragipani, curé de San Pietro, et chargé de la communauté des Clarisses Colettines, avait eu l'amabilité de me mettre bien à l'aise et de me donner toute liberté pour que je puisse dire la sainte messe dans les nombreux sanctuaires franciscains. Il s'était offert à dire la sainte messe tous les matins à mes retraitantes. J'en profitai.

On a accès au choeur où sainte Claire et ses premières religieuses disaient le Saint Office par le sanctuaire de l'église et en passant par une petite sacristie qui la dessert.

Il est assez vaste. Au fond un autel bien simple, en face de l'autel les pauvres stalles qu'occupaient la Princesse des pauvres et ses

filles. Comme on a conservé les tables du réfectoire on a conservé ici les humbles stalles des religieuses, ainsi que le pupitre qui soutenait le livre d'heures. Ne recherchez ici ni œuvres d'art, ni élégance. Ce sont des planches brutes, auxquelles le temps a donné une surface indécise. Le pupitre lui aussi est d'une simplicité extrême. Mais qu'elles sont vénérables ces vieilles planches! J'ai admiré ailleurs les fines ou nerveuses sculptures où l'art a mis une vie dans le chêne, ici j'ai baisé ces planches rugueuses et mal jointes. Tout leur prix, et quel prix ! c'est d'avoir porté le poids des genoux priants de Claire, d'avoir entendu ses saintes oraisons, d'en avoir gardé quelque chose. La place qu'occupait la sainte Abbesse est marquée d'un trou béant, ravage que l'indiscrétion des pèlerins aggrave de temps en temps, malgré la surveillance jalouse des gardiens du sanctuaire. Ils se plaignent de cette dilapidation, mais sont impuissants à y remédier, leurs plus saints amis les trompent !

Je ne fus pas tenté de faire comme tant d'autres et d'emporter un morceau de la stalle de sainte Claire, mais s'il faut dire ici toute

la vérité pour expliquer ma sagesse, c'est que j'en possédais déjà un morceau enclos dans un reliquaire. Un de ces pieux voleurs, qui raviront aussi le ciel sans nul doute, avait partagé avec moi le fruit de son séraphique larcin. Je me contente d'être recéleur !

Dans le mur, du côté de l'évangile, à fleur de terre, on voit un enfoncement rectangulaire, comme une niche, au fond de laquelle est peinte une représentation de saint François.

Cet enfoncement et cette peinture soulèvent des problèmes historiques. La tradition nous dit que là se cacha saint François pour se dérober à la colère de son père, qui le poursuivait à la suite de la vente des étoffes et du cheval à Foligno.

La peinture aurait été exécutée par les ordres de sainte Claire, après la mort de son séraphique Père. Et, pour ce faire, elle avait soigneusement pris les mesures du corps, lorsqu'il fut apporté à Saint-Damien, au cours des funérailles. Elle ne dut pas se conformer à ses mesures prises. Mais ayant choisi cet enfoncement, pour le signaler à la postérité elle fit faire la peinture dans l'espace que lui

offrait ce lieu. Ce qui donne un saint François de toute petite taille, comme un enfant. Sous le seuil du choeur, dans la petite sacristie, sont enterrées, paraît-il, plusieurs des premières compagnes de notre Sainte qui ne furent pas transportées à la "Casa Madre".

Deux fois j'ai célébré la sainte Messe dans le choeur de sainte Claire.

## VII

## LES TROIS COULEURS AUX PIEDS DE MARIE

Je m'étais laissé saisir par cette poésie naïve que chante toute la nature en cette terre de l'Ombrie.

Seul, je suivais le chemin qui conduit d'Assise à Saint-Damien, ce chemin blanc et rose marbré de ces deux tendres couleurs par les pierres qui le forment.

Après avoir longé la basilique de Sainte-Claire, on doit passer sous deux portes assez rapprochées l'une de l'autre. Pèlerin, je ne prétends pas savoir le pourquoi de toutes choses, mais je devine sans peine, à défaut de documents historiques à ma disposition, qu'on dut ouvrir les remparts à cet endroit pour donner une plus grande facilité d'accès entre Saint-Damien, la basilique de Sainte-Claire et la ville elle-même. On appelle encore aujourd'hui cette entrée la "porte neuve" ou encore la

"porte de la bénédiction". Ce dernier nom lui vient de ce qu'au-dessus de la porte on a retracé la bénédiction que saint François donna à la ville d'Assise alors que, transporté à Notre-Dame des Anges, il se fit tourner vers la cité pour la bénir encore. Ce n'est pas que ce soit là l'endroit où François se fit arrêter — nous aurons plus tard l'occasion d'y passer —, mais on a voulu mettre à l'honneur cette bénédiction en l'inscrivant au-dessus de la grande porte neuve.

Après avoir dépassé les portes, je descendis la pente qui conduit à ce cher sanctuaire, caché dans la verdure tout comme un nid. Sur ce chemin si souvent suivi par François, et avec lui par ses premiers compagnons, par Claire, la Princesse des Pauvres, et par ses filles, et depuis par combien de frères et de pèlerins, il me semblait sentir au cœur quelque chose de ce que devaient éprouver toutes ces âmes, se rendant à cette humble petite église restaurée des mains du Père, asile de la Vierge Claire, et berceau de son Ordre.

En marchant, j'écoutais la voix des oiseaux, je respirais le parfum des fleurs; ma poitrine se dilatait à l'air tiède du soir; mon âme s'é-

levait sur ces ailes de la nature. Et, tout en marchant, je priais, égrenant cette couronne d'"Ave" que tout franciscain porte sans cesse, appendue à sa corde. Je la récitais comme si je tressais une guirlande de fleurs pour la déposer au front de la Reine des Mineurs.

Plus beaux sont les "Ave" que les fleurs du chemin, plus beaux que les fleurs du buisson. Et, cependant, qu'elles sont jolies ces humbles fleurs entremêlées sans art, mariant leurs couleurs relevées par la verdure si fraîche; qu'elles sont gracieuses ces blanches aubépines qui vous regardent à travers leur buisson épineux; qu'elles sont tentantes ces grappes de chèvrefeuille qui pendent langoureusement. Et alors, je pensai à la Vierge aimée qui avait son autel à l'angle du mur d'enceinte du couvent. Derrière un grillage, Marie a là une petite chapelle rustique, comme on en voit tant dans ces campagnes de l'Ombrie.

Pour Marie, je me fis enfant, et pour elle, je cueillis des fleurs. En ce moment, je me sentais devenu Assisien. Il me semblait qu'adopter la piété naïve, simple, expansive de ce peuple, c'était me faire plus franciscain encore.

J'avais vu, en disant un "Ave" à cette

Vierge si douce dans sa niche, qu'aux mailles du treillis les passants inséraient leurs gracieux bouquets. Je voulus faire comme eux; je n'avais d'ailleurs qu'à tendre la main vers les branches qui, elles, me tendaient leurs fleurs. Je fis un bouquet de chèvrefeuille. Toujours seul, j'avançais, face à cette vallée enchanteresse, d'où le jour commençait à s'enfuir.

Arrivé devant la peinture qui orne le fond de la niche, je déposai mon bouquet blanc aux pieds de la chère Madone. Mais je n'étais plus seul; par l'autre chemin qui forme l'angle, une jeune fille et un petit garçon arrivaient, telle une vision.

Je m'étais agenouillé, et le front appuyé sur le rebord de brique, je priais encore. Je voulais voir mes "Ave Maria" se mêler à mes fleurs. A leur tour la jeune fille et l'enfant vinrent s'agenouiller devant la Vierge bénie. Leur prière fut courte. Quand je relevai la tête, ils étaient déjà partis. Je ne me retournai pas pour chercher leur trace, mais devant moi j'avais les fleurs qu'eux aussi avaient déposées, près des miennes. Et quel ne fut pas mon étonnement en voyant, encadrant mes blanches fleurs de chèvrefeuille, les bluets fi-

nement découpés et les rouges coquelicots. C'était bien les trois couleurs aux pieds de Marie.

En ce temps de guerre le blanc incertain du chèvrefeuille paraissait à mon imagination comme jauni par la fumée des batailles, le rouge vif du coquelicot me rappelait le sang vermeil de nos soldats, le bleu tendre du gentil bluet m'inspirait une plus grande confiance en la future victoire.

Hasard peut-être qu'un fils de la France fût là, uni aux enfants d'Italie? Hasard peut-être que ces fleurs éphémères vinssent étaler aux yeux de la Reine du monde, dans sa chapelle solitaire l'étendard des armées? Hasard sans doute! Et cependant, le Dieu qui fait épanouir les fleurs et leur donne de tendres ou fortes nuances, s'il se joue dans ces merveilles de la nature, pourquoi ne se jouerait-il pas aussi à former aux pieds de sa douce Mère, avec des fleurs, le glorieux drapeau de la France?

## VIII

## PORTES DU CIEL

Tous les soirs, je revenais ainsi à Saint-Damien, et tous les soirs ce chemin me semblait avoir des charmes nouveaux.

Un matin, je dis la sainte messe dans le dortoir où mourut sainte Claire, un autre, dans la cellule où sa sœur sainte Agnès s'envola vers le Ciel.

Le dortoir est assez grand. Il est coupé en deux par une cloison à claire-voie. On y a dressé un autel pour la dévotion des prêtres pèlerins, peut-être y était-il déjà du temps de sainte Claire. On y a réuni dans un humble placard différentes pièces qui regardent l'histoire de ces temps primitifs du second Ordre.

La porte-fenêtre, que nous avons remarquée s'ouvrant sur la façade, donne dans cette pièce; de là la croyance que sainte Claire, malade quand les Sarrasins tentèrent d'envahir le monastère, aurait fait ouvrir cette porte, et chan-

celante, soutenue par ses filles épeurées, se serait présentée là, tenant en ces mains l'ostensoir contenant le corps du Sauveur, qu'elle venait de prier et qui, d'une voix enfantine, lui avait donné l'assurance de sa puissante protection: "Ego vos semper custodiam — Moi, je vous garderai toujours". Dans le pan du mur opposé à cette porte, on voit en effet un enfoncement dans lequel se trouvait un tabernacle de bois où se conservait, pour la plus douce consolation de la malade, le Très Saint Sacrement.

Dans le placard aux reliques, on vénère la boite d'argent qui contenait la divine et sainte Hostie. On y voit aussi l'ostensoir d'albâtre, à la forme originale et gracieuse, que la tradition mettait entre les mains de la Sainte, toute confiante au Divin Sacrement, et s'en servant comme d'une arme défensive pour protéger ses filles contre les envahisseurs. La critique moderne conteste à cet ostensoir l'honneur d'avoir porté l'Hostie du miracle et d'un mot le relègue à l'arrière plan: "postérieur à l'époque de sainte Claire". A-t-elle raison? Elle ne saurait du moins nier le fait lui-même, que les plus anciens historiens nous rapportent.

C'est donc dans ce dortoir, où Claire gisait sur son lit de malade, que les pauvres sœurs effrayées se rassemblent autour de leur Mère. L'Abbesse, confiante, s'adresse à son divin Epoux et lui dit: "Ne livrez pas aux bêtes féroces, Seigneur, les âmes qui ont confiance en vous et que vous avez rachetées par votre précieux Sang!" La réponse ne tarde pas à une conjuration si pressante. Jésus assure à Claire sa protection, et les ennemis, qui déjà escaladaient les murs, s'enfuient, saisis d'épouvante.

C'est dans ce dortoir que le Pape vint visiter la sainte malade et que Claire leva les yeux toujours si modestes sur la face du Vicaire de Jésus-Christ. C'est là que se passa cette petite scène ravissante de simplicité: Claire dans son humilité aurait voulu, comme le font les pieux fidèles admis en audience auprès du Souverain Pontife, baiser son pied. Mais, alitée, elle ne savait comment s'y prendre. Alors, avec une condescendance qui fait bienheureusement sourire, le Pape fit porter un escabeau sur lequel il monta pour donner à sa fille spirituelle cette satisfaction d'humilité et de piété.

Ce fut ici pour Claire la porte du Ciel. Un

imposant cortège de célestes Vierges entra dans cet humble dortoir; il précédait la Reine des Vierges dans toute la splendeur de sa gloire. Sur ce pauvre lit de la fille des Scefi, qui avait vieilli dans les austérités et la pénitence, les Vierges, bientôt ses compagnes, étendirent un manteau d'une éclatante beauté, et l'Epoux divin, accompagné de sa Mère, cueillit cette Clarté de la terre pour en éclairer le Ciel!

C'est là que Claire est morte ici-bas. Elle était entourée de ses filles et de quelques-uns des premiers disciples du Père Séraphique qui lui survivaient, conservant son esprit, au besoin venant ranimer leur propre ferveur près de leur Mère, à leur tour inondant son âme de consolation, en lui redisant les faits et gestes de celui qu'ils avaient suivi, quittant tout.

C'est là que Claire est morte.

Approchons-nous du reliquaire.

Voici le bréviaire de sainte Claire annoté de sa main, et que pour elle avait transcrit la petite brebis du bon Dieu le frère Léon. Qu'elles sont précieuses ces pages qui dictèrent les sentiments de piété et d'amour au cœur brûlant de la fille spirituelle de François!

qu'elles sont harmonieuses ces notes de plain-chant que modulèrent devant Dieu cette voix de colombe. Double relique, et de qui l'a écrit et de qui s'en est servi.

Voici le calice dans lequel on apportait à sainte Claire malade, selon l'usage du temps, les ablutions de la sainte messe. A ces bords, Claire, maintes fois, posa ses lèvres qui venaient recevoir le Pain des anges.

Voici la clochette dont on se servait à Saint-Damien pour appeler de l'intérieur les sœurs aux offices divins. Son mouton de bois est tout vermoulu, ses lèvres portent tout autour des griffes qui lui donnent un aspect tout particulier, rendent par leurs vibrations un son d'une grande douceur. On a eu soin de laisser pendre hors du reliquaire une petite corde par laquelle on peut mettre en branle la clochette dentée. On est heureux de faire tinter cette voix, la même qui retentit aux oreilles de Claire et de ses filles pour les appeler à la prière. Il est d'autres objets, croix et reliquaires, qui ne manquent certes pas d'intérêt, mais qu'il serait long de décrire.

Porte du Ciel aussi que cette petite cellule où mourut sainte Agnès. La douce enfant

n'avait pas tardé à suivre sa sœur dans la voie du renoncement et du sacrifice. Sa vocation est une éclatante victoire sur le monde. Longtemps elle avait vécu sous la sage direction de son aînée, mais un jour, l'obéissance l'avait envoyée à Florence fonder une nouvelle communauté. Il faut lire dans leur texte les touchantes lettres d'Agnès à sa sœur Claire: on y verra que la sainteté ne dessèche point le cœur et n'étouffe pas la légitime et sainte affection. Agnès put cependant revenir au primitif Saint-Damien, vers la fin de la vie de sa sœur, elle put assister à ses derniers moments; quelques mois après, elle la suivait au Ciel comme elle l'avait suivie au cloître.

On a transformé la cellule où est morte sainte Agnès en un pieux et tout petit oratoire.

Je tenais à y dire la sainte messe.

Au jour assigné, je m'y étais rendu de bon matin pour y faire ma préparation. Elle me revenait dans son rythme cadencé l'antienne de l'office de sainte Claire:

Agnes ad Agni nuptias,
Et æternas delicias,
Post Claram evocatur:
Ubi per Sion filias,
Post transitas miserias,
Aeterne jubilatur

Après Claire, Agnès est appelée aux noces de l'Agneau, aux éternelles délices; là, après les misères passées, elle est éternellement fêtée par les filles de Sion.

Pendant que je me préparais et attendais mon servant, survient un bon vieux Père qui, à cause de ses infirmités, disait là tous les jours la sainte messe, comme dans un oratoire d'infirmerie. Un instant, il est dérouté en face de deux ornements préparés pour la messe. Il a vite pris son parti et se revêt des vêtements sacerdotaux. Puis se tournant vers moi qu'il ne connaissait pas, il me dit: "C'est vous qui me servez la messe? —Certainement," lui dis-je. Je l'aide à se revêtir des vêtements sacrés. La messe commence. Mais qu'elle n'est pas la surprise du jeune frère qui vient servir la messe du "Molto Reverendo Padre" et qui voit la place prise par le bon vieux habitué. Pauvre petit frère, il ne savait plus où se mettre! Je l'eus bien vite rassuré. La première messe finie je célébrai la mienne dans ce petit sanctuaire qui fut la porte du Ciel de la douce sainte Agnès d'Assise. Je fis mon action de grâces sur une petite terrasse d'où s'étendait devant

moi la célèbre vallée de l'Ombrie; je compris que, devant une telle nature, les âmes poétiques comme celles de François, de Claire et d'Agnès, pouvaient d'un vol rapide s'élever jusqu'aux portes du Ciel.

IX

## LE SAINT CRUCIFIX

En emportant avec elles l'antique crucifix byzantin qui avait parlé à saint François, les Clarisses avaient enlevé à Saint-Damien un précieux trésor. Il semblait que la vieille église ne pouvait rester sans une image miraculeuse de Jésus Crucifié.

En 1637, le frère Innocent de Palerme, moine artiste sans doute, taillait en un bloc de bois un crucifix qu'il aurait voulu faire aussi expressif que possible. Il aurait bien fait tout le reste du corps, mais il était arrêté devant le problème de la douloureuse expression à donner à la figure de la divine Victime du Calvaire.

En vain il s'en faisait dans son imagination et dans son coeur une représentation idéale, quand il en venait à vouloir la traduire dans le bois, son ciseau se refusait, revêche, à réaliser sa pensée. Comme d'au-

trouvé dans le même embarras, il pleurait et priait. Un jour, il trouva son oeuvre parachevée de main d'ange. L'exécution avait dépassé tout ce qu'il avait pu imaginer. Elle est là pour témoigner de son origine surhumaine.

On fit place, en effet, dans l'église de Saint-Damien, au Crucifix du frère Innocent. On lui a donné toute la petite chapelle latérale du côté de l'épitre, dont il garnit le fond. On ne l'appelle que le Saint Crucifix.

J'ai pu le contempler de près. Pour moi, on a levé le voile qui le couvre habituellement et j'ai pu le regarder à mon aise. Il a vraiment trois expressions diverses; selon qu'on le regarde de gauche, de face ou de droite, on voit le Christ souffrant, le Christ mourant, le Christ mort. La photographie elle-même, selon qu'elle est prise de face ou de côté, révèle cette différence bien marquée, à tel point que l'on peut se demander si c'est vraiment le même crucifix. Et certes, ces expressions sont loin d'être vulgaires; il y a dans ce bois une divine douleur que rarement on rencontre même dans les oeuvres des meilleurs maîtres. Une autre particularité remar-

quable confirme la croyance à son origine miraculeuse. Le bois dont est sculpté le corps du Christ n'a pas été épargné par les vers: on en voit les ravages: des vermiculatures nombreuses labourent les flancs, la poitrine, les épaules, mais il est à remarquer que pas une piqûre ne se voit sur cette vénérable tête de Christ.

Le Saint Crucifix est en grande vénération à Saint-Damien. Dans les temps calamiteux surtout, on vient demander à ce Jésus si souffrant, aide, protection et cessation des maux. En plusieurs circonstances on l'a même transporté solennellement dans la Cathédrale d'Assise, pour que les fidèles, trop à l'étroit dans la vieille petite église, pussent le vénérer, le prier plus facilement. Dans sa petite chapelle où il reste habituellement, les fidèles parfois demandent des prières particulières. On fait alors une "fonction" au Saint Crucifix.

Ce soir précisément, il y a une "fonction".

Je ne suis plus l'étranger que l'on doit accompagner et suivre partout. J'ai pris les erres de la maison et je puis aller tout seul. Je suis seul, en effet, dans le petit choeur des

religieux derrière l'autel. Dans ce minuscule coin de monde, je fais revivre dans ma pensée tout ce qui s'est passé ici au temps où mon Père vivait, et quels délicieux souvenirs, quand arrive au chœur le jeune frère chargé d'avertir les fidèles d'alentour et de sonner l'exercice qui va avoir lieu. Saint-Damien est doté d'un humble carillon de trois cloches; à les entendre, je les devine un peu plus grosses que celle de sainte Claire, mais sûrement elles n'approchent pas de la "Savoyarde" de Montmartre! Le petit frère est seul pour tirer les trois cordes. Plus les cloches sont petites, plus vite elles ont fait leur évolution, alors... j'avoue que j'ai été soudainement distrait des souvenirs d'antan, en voyant la gymnastique fort habile du sonneur. De la simple méditation, j'étais passé à la contemplation. Et je l'ai encore dans l'oreille le grand soupir lassé qu'il poussa en s'épongeant lorsqu'il eut fini: Bfruuu...u!

Un quart d'heure après, la communauté se rendait à l'autel du Crucifix et je la suivais fidèlement. Le célébrant en chape, précédé des acolytes et du thuriféraire, s'agenouilla au pied de l'autel. Le rideau était tiré, tous

les cierges étaient allumés. On chanta hymnes et oraisons à l'étendard glorieux de la Croix, de la Croix sur laquelle la Vie en mourant donna la vie au monde mort. On chanta hymnes et oraisons au glorieux Crucifié de l'Alverne, ce gonfalonnier de la Croix, cet amant du Christ. Une blanche et abondante nuée d'encens monta vers le Christ vénéré, et à travers ce nuage odorant il me sembla que ce bois prenait vie, que le sang coulait encore de ses plaies, et que de l'épaule droite surtout il s'épandait comme une nappe sur la poitrine. Longtemps j'aurais voulu avoir cette illusion, mais en vain je regardais et regardais encore, je ne voyais que le bois vermiculé. Le rêve s'était évanoui comme tout rêve, il avait été rapide comme un songe heureux que l'on essaye inutilement de retenir ou de faire renaitre. Mais c'est déjà et toujours une vision, encore plus réelle, que cette figure de Christ où l'on voit s'unir la sublime majesté et l'abandon résigné, la douleur forte et l'abattement du spasme, l'humanité anéantie et la divinité triomphante!

Cette idéale expression a bien pu faire naitre, à elle seule, la légende de son origine an-

gélique. Le fait est que Notre Seigneur doit aimer son image de Saint-Damien, puisqu'il accorde en abondance grâces et faveurs merveilleuses à ceux qui viennent devant lui méditer ses souffrances et son amour. François, notre Père, doit aussi aimer voir le Saint Crucifix vénéré à Saint-Damien, là où lui-même venait avec gémissements et larmes prier le Dieu Crucifié d'avoir pitié de sa faiblesse, d'animer son courage et de lui révéler la voie nouvelle qu'il devait suivre.

O Crux, Ave!

X

## LE JARDIN DE SAINTE CLAIRE

François, notre Père, aimait les fleurs. Elles étaient pour lui comme des lèvres parfumées et colorées qui chantaient les divines louanges de la terre à son Créateur. Lui, qui aimait tant la pauvreté, ne croyait pas y manquer en demandant que dans les couvents il y eût place pour les fleurs, ces sourires du Bon Dieu. Il ne les estimait pas un luxe mais une nécessité pour les yeux et le coeur.

Claire en tout modelait son esprit sur l'esprit de son Père et comme lui elle aimait les fleurs. Souvent et longtemps malade, il ne lui était pas toujours donné d'aller promener ses pas sous les pâles oliviers, ou sous les sombres cyprès. On eut la pensée de faire un petit jardin à la malade, où elle pût voir les fleurs grandir et s'épanouir, respirer leurs aromes et s'élever à Dieu sur les délicates ailes de leurs pétales. C'est une petite terrasse

où elle pouvait aussi se ranimer aux rayons du soleil italien et se rassasier, du fond de sa prison volontaire, de l'espace qui fait grande la vallée de Spolette.

Elle n'a qu'à promener son regard. A sa droite, là-bas, au flanc de la montée. au bout de ce chemin qui flotte comme un ruban blanc: Pérouse, la vieille rivale. Plus près le torrent qui serpente, large lame d'argent. Mais ce qui fixe surtout et ses yeux, et son esprit, et son coeur c'est, au milieu de la vallée, entre des bosquets d'olivers, d'ormeaux aux branches desquels la vigne se suspend en guirlandes, la chère, la bénie Notre-Dame des Anges, la toute petite chapelle de Notre-Dame des Anges. Là, elle a consacré sa vie à Dieu, là, elle fut revêtue de la bure. Là, vivent le Père Séraphique et ses enfants, et pendant qu'elle prie, solitaire colombe, dans la cage de Saint-Damien, là-bas des frères eux aussi prient, se mortifient, aiment. De là, ils partent pour les missions lointaines, et Claire prie pour ceux qui partent. Là ils reviennent, après les longues missions, et Claire prie pour ceux qui reviennent. Le Père de cette grande famille est-il présent? Claire pense à celui

qu'elle admire et qu'elle s'efforce d'imiter, au guide de sa vie. Est-il absent? Son esprit vole à l'Orient ou au Couchant, elle attend son retour pour recevoir encore de lui ces exhortations qui la ravissent en Dieu et le lui font aimer davantage.

Et quand François aura quitté cette terre, Notre-Dame des Anges n'en sera pour Claire que plus précieuse, elle aimera davantage encore ce sanctuaire de Marie d'où le Séraphique Stigmatisé s'est envolé vers le Ciel. Avec plus d'amour, de son petit jardinet elle fixera ses yeux vers la chapelle de la Portioncule.

A sa gauche, elle entrevoit Spolette, qui entre elle aussi dans l'histoire du Séraphique François, Spolette, où elle a envoyé un essaim de ses filles.

Et là, plus près, dans le pli du Soubasio, au centre de cette large touffe de grands arbres qui forment comme une ile de verdure, se détachant sur le fond rocailleux de la montagne, les Carceri, saintes prisons, où les fervents vont prier et se mortifier.

La sainte Abbesse trouvait dans cette panoramique contemplation un instant de repos, elle trouvait, devant cette belle nature, de

[illegible] d'amour. Ne dut-elle pas, de la chanter, elle aussi, le cantique des créatures que François, son Père, avait composé dans la toute petite cellule qu'il y avait entre l'église et le chœur et qui sert aujourd'hui de sacristie? Elle aussi bénissait messire le soleil qui se levait, tout près, à la crête du Soubasio, et qui faisait une auréole de lumière à son cher monastère; elle bénissait le vent qui lui apportait dans sa solitude l'âpre senteur des montagnes et les parfums des vignes en fleurs de la vallée féconde; elle bénissait surtout ces fleurs qui l'entouraient, comme l'épouse des cantiques, et qui lui disaient les charmes ravissants de l'Epoux divin, qui a voulu se nommer la Fleur des champs et le Lis des vallées.

Dans ces jardins de Saint-Damien, un matin, après ma messe, et avant de repartir pour mon sermon de retraite, je me suis senti retenu devant un de ces lis gracieux dans son port, plein de parfum, encore humide de la rosée du matin; je l'ai contemplé longtemps comme fasciné; il semblait me parler de Claire, d'Agnès, de Béatrix, et charmé de son entretien intime, pour qu'il pût le continuer longtemps,

même quand je serais loin de Saint-Damien, je l'ai cueilli. Et depuis, ses pétales jaunies encadrent, dans ma "Flore franciscaine", le doux nid de Saint-Damien. Il m'est à lui seul un jardin de sainte Claire.

Jardin, Saint-Damien le fut, qui vit s'épanouir tant de saintes âmes et plus précieuses, et plus belles et plus durables que les éphémères roses, que les fleurs qui ne durent qu'un jour.

Ce fut Hortulana la "Jardinière", si bien nommée, qui devait donner à ce divin parterre ses trois filles et se donner elle-même, mère des Saintes dont la vertu emplit cette maison de ses parfums, sainte elle-même.

Fleur ravissante du jardin que Soeur Pacifique, celle-là même qui accompagnait Claire lorsqu'elle allait vers François pour s'entretenir de sa vocation, dans la lumineuse nuit de sa consécration à Dieu. Comment n'eût été suivi un si merveilleux exemple contemplé de si près? C'était Bonna, la tante de l'Abbesse, qui facilita la vocation de sa nièce pour la suivre à son tour. Quelque temps, elle dut se séparer de Saint-Damien pour habiter le monastère de Spello, où Dieu fit pour elle le gracieux

miracle de la biche; elle revint près de la Fondatrice, qu'elle assista à ses derniers moments. Avec Claire, elle partage, dans son repos, l'ombre de la même basilique qui couvre leurs tombeaux.

Après la mère, après les sœurs, après la tante, voici les nièces de Claire, Sœur Aimée, Sœur Balbine, autres fleurs de son jardin.

Alors que l'on songeait, au château paternel, à marier Aimée la douce enfant, Claire, inspirée d'En Haut, la ravissait par les charmes de l'Epoux divin. Le fiancé, frustré, parla d'incendier le couvent et de ravir de force celle qu'on lui disputait, mais la résolution inébranlable de la clarisse fit plier les volontés et calma les fureurs.

Aimée expia les frivolités du jeune âge, et Jésus la traita avec une douce condescendance jusqu'à se montrer à elle sous les traits de son enfance.

Elle suivit de près sa tante dans les joies du Paradis.

La Bienheureuse Balbine, la sœur d'Aimée. les suivit elle aussi. Rose fleurie, elle alla fonder à Spello le monastère du Val-de-gloire, où elle mourut le 3 février 1340.

Petite et ravissante fleur du jardin de sainte Claire, que cette autre Agnès qui, toute petite fillette, venant visiter avec sa mère le monastère de Saint-Damien dont son père, parent et ami de saint François, est le protecteur, s'attache à la robe de sainte Claire et ne veut plus la quitter. Fidèle à imiter en tout la sainte Abbesse, rien d'étonnant que l'Epoux des Vierges la favorisât de ses visions. Elle mourut toute jeune comme on cueille la fleur à peine épanouie.

Fleur du jardin encore que Sœur Christine, amie de Claire dans le monde. Elle venait souvent visiter l'héroïque fille des Scefi, dans son cloître, si bien qu'elle finit par y entrer. Telle était la douce influence que Claire exerçait. Christine embaumait le monastère par la pureté de son cœur. Elle aussi est enterrée à côté de son amie, de sa mère. Où faudra-t-il s'arrêter dans la contemplation de ces âmes, fleurs du jardin de sainte Claire?

Qu'elle est sublime cette Sœur Françoise qui, au milieu de ses souffrances envoyées par le Ciel, s'écriait : "O vous qui avez heureusement blessé mon âme, ne la guérissez jamais". Et sa sœur Angeluccia, dont on a peine à tra-

duire l'angélique nom, qui suivit Françoise dans le cloître et dans la vertu. Honorée de l'amitié de Claire, elle fut envoyée avec Sœur Béatrice fonder le monastère de Marseille.

Il faudrait encore nommer Sœur Bienvenue, qui eut le bonheur de voir la Reine des Anges descendre du ciel, escortée d'une phalange de Vierges, pour venir recevoir l'âme de Claire au sortir de cette vie et l'introduire dans l'autre.

Et Sœur Benoîte, qui devait succéder à Claire dans le gouvernement de Saint-Damien, et Sœur Philippe, d'Assise, et Sœur Lucie, de Rome, et Sœur Cécile Gualtieri, de Spello, il faudrait les nommer toutes ces fleurs séraphiques qui composaient le jardin de sainte Claire.

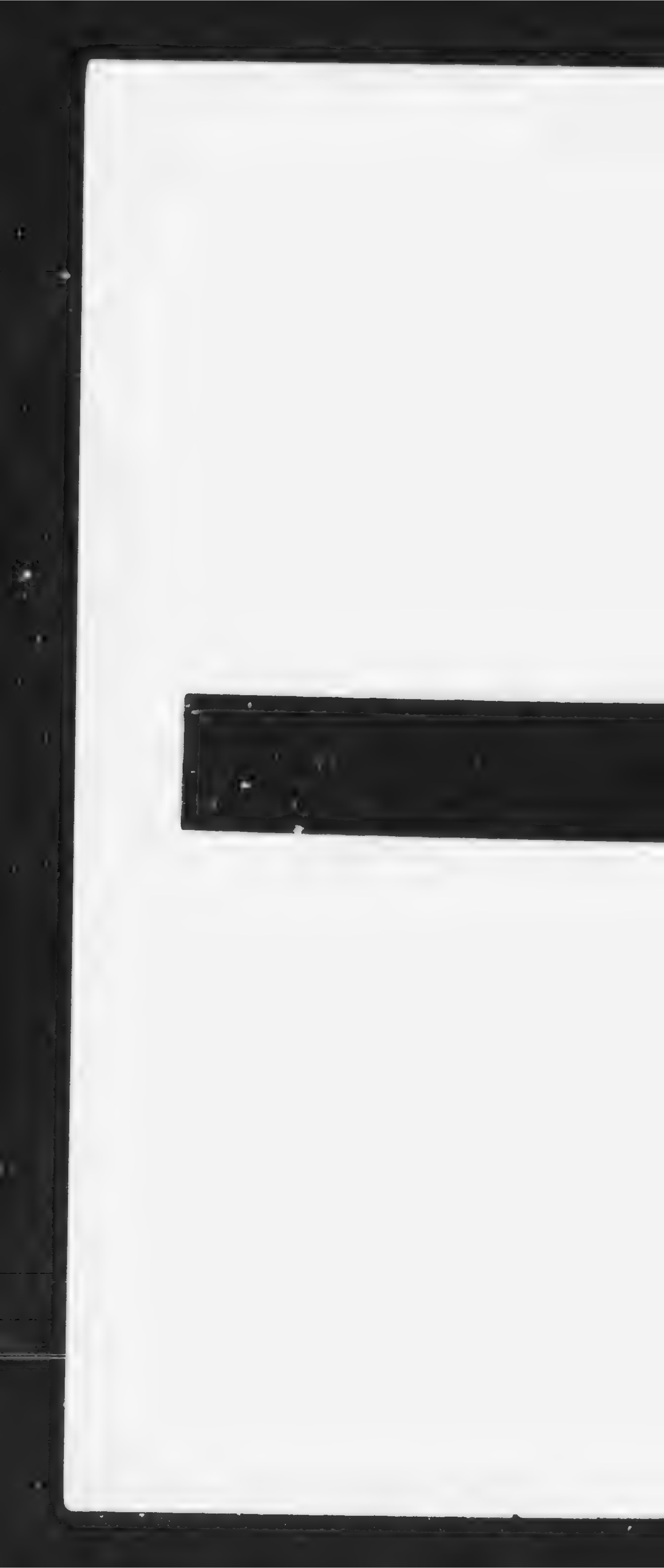
## XI

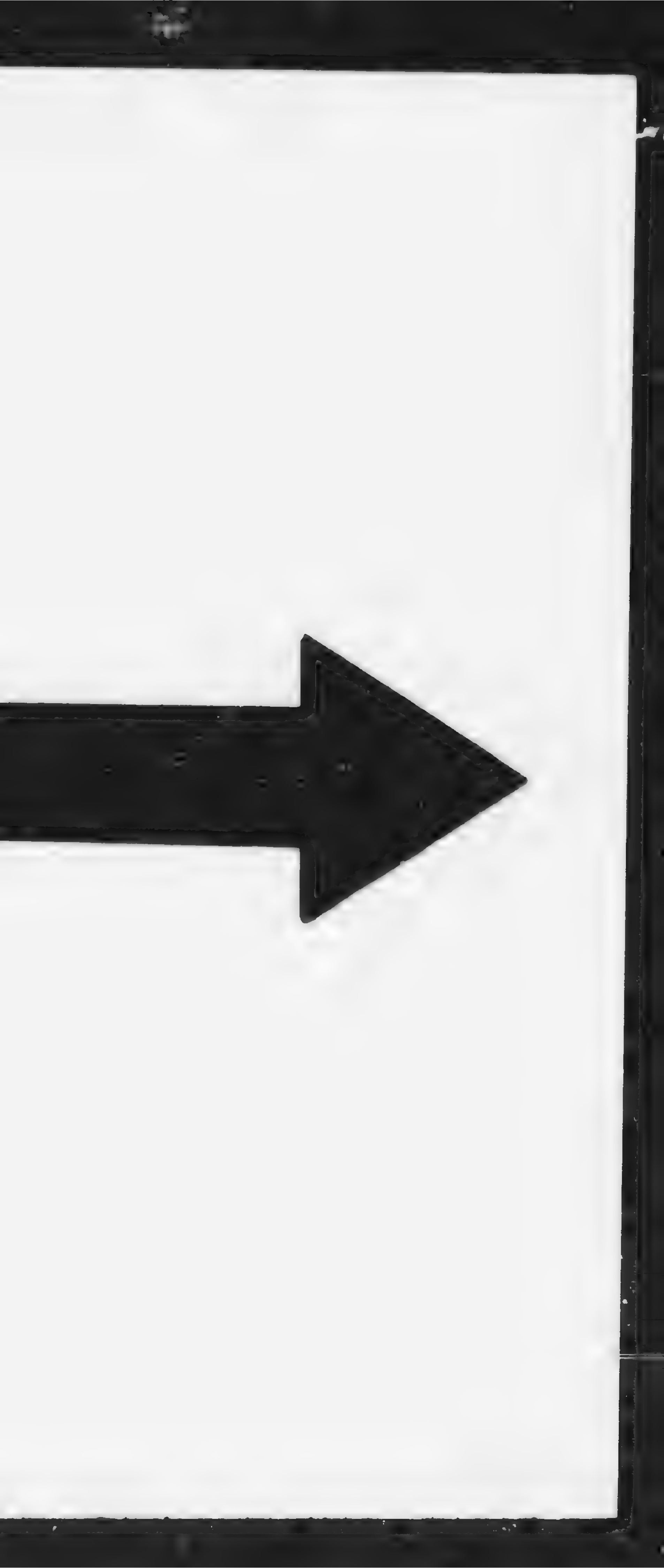
## SAINT-RUFIN

Ce fut un dimanche après-midi que je fis ma visite à Saint-Rufin, la cathédrale d'Assise. Il fallait habilement profiter de tous les moments libres que me laissait mon ministère.

Je m'arrête d'abord devant la statue de bronze que l'on a élevée sur la place de la Cathédrale en 1882, au VIIe centenaire de la naissance de saint François. Elle est due au sculpteur Dupré, qui avait fait naitre tout d'abord le sujet d'un bloc de marbre que nous verrons à l'intérieur, pour le couler ensuite en ce bronze immortel. François, les mains croisées sur la poitrine, la tête inclinée, semble tout à la fois presser au dedans de lui-même les grâces dont Dieu a comblé son âme et rendre ainsi sa reconnaissance au Très Haut, qui de petit l'a fait grand à ses yeux, et nous dire combien son cœur nous aime.

Je contemple cette façade romane où ce-





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2






APPLIED IMAGE Inc

pendant déjà l'ogive se dessine; elle est noircie par le temps. En m'approchant, je constate que les lions de pierre qui en gardent l'entrée ont été polis, usés, par le frôlement des robes et des manteaux des générations qui ont passé le seuil du saint lieu. Cette usure de la dure pierre, ce qu'elle représente de flux et de reflux humains!

Je m'engage dans cette porte où François passa et repassa si souvent, enfant, écolier, élégant jouvenceau, pénitent, prédicateur du jour, traînant une existence blessée par le Ciel même!

Et, comme lui, Claire, paroissienne de la Cathédrale, que de fois n'avait-elle pas franchi ce seuil dans sa pieuse enfance, alors surtout qu'elle préparait dans son cœur sa rupture avec le monde et qu'elle allait, assidue, écouter les sermons du fils de Bernadone, le Frère François?

J'entre dans le temple sacré, je m'agenouille et j'adore. Longtemps je suis resté dans la méditation de ce qui s'est passé ici. Je me relève pour suivre chacune des stations franciscaines.

Ce qui m'attire tout naturellement d'abord,

ce sont les fonts baptismaux, dans le bas de l'église, à droite.

Ils ort été restaurés lors du VIIe Centenaire, mais la cuve baptismale est bien la même sur laquelle François fut baptisé du nom de Jean et fait enfant de Dieu.

On a peint comme tableau de fond la gracieuse scène du baptême du fils de Pica de Bourlemont. Pendant que le curé d'alors verse l'eau baptismale sur la tête du petit Jean emmaillotté, la gentille marraine le tient, et l'Ange pèlerin, qui a sollicité l'honneur d'être le parrain, se porte garant de la fidélité de ce nouvel enfant de Dieu. Les Anges du Ciel contemplent la scène pour retourner là-haut en porter la bonne nouvelle.

Sur ces mêmes fonts baptismaux ont été baptisés sainte Claire, sainte Agnès, la Bse Béatrice, le Frère Rufin et plusieurs compagnons de saint François. Dans la frise qui entoure d'un demi cercle la cuve baptismale, sans en faire partie, on a, en une série de médaillons, représenté les illustres baptisés qui, sur les mêmes fonts baptismaux, reçurent la trace indélébile du saint Baptême.

Bien qu'Assise compte plusieurs paroisses,

il n'y a cependant qu'un seul baptistère; tous les enfants sont portés ici, où François et Claire, les deux plus illustres assisiates, sentirent couler sur leur front l'eau régénératrice.

Pendant que je suis à Saint-Rufin arrive juste un baptême. Le petit chrétien que l'on vient de faire, au goût un peu mordant du sel de la sagesse se sent ému et pleure. Ces pleurs d'enfant, ce baptême me rendent plus présent ce baptême de mon Séraphique Père dont je viens vénérer le souvenir.

En face du baptistère encastré dans le mur et protégé par une grille, on voit une plaque de marbre portant de vagues traces. C'était autrefois la marche où s'agenouilla le saint pèlerin, l'angélique parrain de François, et où il laissa l'empreinte de ses genoux.

J'avance vers l'autel, et tout en regardant d'intéressants tableaux, ce qui me hante, ce sont les souvenirs franciscains. En avant de l'autel principal, se trouve d'un côté la statue de saint François dont nous avons déjà parlé, de l'autre celle de sainte Claire que la fille de Dupré, Amélie, a tenu de sculpter. C'est peut-être la figure qui se rapproche le plus de la réalité. Elle a été exé-

cutée après que l'on eut fait la découverte du corps de la Bienheureuse Mère, et l'artiste a eu la sage inspiration de tenir compte des données que fournit l'ossature de la Sainte.

Sa taille est élancée et au-dessus de la moyenne. Son visage, que l'on a essayé de reconstituer sur le crâne du saint corps, nous montre une physionomie ferme et énergique; son geste, qui presse sur son cœur l'ostensoir d'albâtre que l'on vénère à Saint-Damien, comme étant celui où l'on conservait pour elle le Très Saint Sacrement, nous dit toute la tendresse de son amour envers le Dieu de l'Eucharistie.

Elle est bien, là, près de son Séraphique Père, Claire d'Assise. C'est en effet en cette cathédrale, qu'écoutant les sermons enflammés de François, elle résolut de quitter le monde. C'est en cette cathédrale que, le jour des Rameaux, toute préoccupée du projet que la nuit suivante elle devait mettre à exécution, elle se tint à l'écart et ne se présenta pas à la distribution des palmes; ce que voyant le Pontife, tenu au courant de sa détermination, descendit vers elle et lui tendit la palme, signe

de l'éclatante victoire qu'elle devait remporter sur le monde.

C'est dans cette cathédrale que François prêcha l'amour de Dieu et la pénitence. Et quels effets produisirent ses paroles sur ses concitoyens, quelques-uns ses parents, d'autres ses connaissances, d'aucuns même les compagnons de plaisir de sa folle jeunesse! Mais ils n'étaient que plus puissants ces discours que, depuis sa conversion éclatante, n'avait pas démenti une vie héroïque de pénitence et de pauvreté. Si on avait connu autrefois le fils du marchand drapier, lorsqu'il parcourait les rues de la cité en chantant, étrangement vêtu d'étoffes qui faisaient contraste de couleur et de finesse, si on avait connu ce jeune homme bruyant mais pur, que l'on avait surnommé "la fleur de la jeunesse d'Assise", on connaissait maintenant, mieux encore, celui qui, pour l'amour de Dieu, avait renoncé à son patrimoine, avait affronté la malédiction d'un père, et avait embrassé d'une si amoureuse étreinte la plus haute et la plus réelle pauvreté.

Il pouvait parler, ses amis d'autrefois l'écoutaient. Ceux mêmes qui, un instant étonnés d'un tel et si subit changement, l'avaient

taxé de folie, reconnaissaient maintenant sa sagesse et se laissaient enthousiasmer à ses ardeurs; ils aimaient à l'entendre dire combien Dieu était bon et combien il devait être aimé. Sainte éloquence de François, qui remua tant d'âmes et les fit monter jusqu'aux sublimes hauteurs du sacrifice, que ne puis-je apprendre et retenir vos leçons dans cette cathédrale de Saint-Rufin!

## XII

## LA MAISON PATERNELLE

La maison paternelle de saint Farnçois n'a pas été conservée dans l'état primitif où nous aurions voulu la voir. On a bâti à sa place une église que l'on a appelée, lorsqu'on l'a bâtie, "l'église neuve", et qui garde toujours son nom. L'Espagne fit les frais de cette construction; aussi les Espagnols la regardent à bon droit comme leur appartenant. On a cependant conservé quelques vestiges de la disposition intérieure de la maison primitive. Ainsi le sanctuaire se trouverait à l'endroit de la chambre occupée par François; le dessous d'escalier où Bernardone emprisonnait son fils qu'il taxait de folie, a été gardé dans un des piliers qui soutient la coupole. La porte d'entrée de la maison a été, elle, entièrement conservée. Son ceintre, qui ne manque pas d'élégance, et les quelques ornements de jambages

nous montrent bien que les parents de François, comme nous le dit l'histoire, vivaient dans un rang de fortune au-dessus de la simple aisance. Bernardone, dans son commerce qui s'étendait aux villes voisines et même à l'étranger, avait fait fortune. Nous passons sous cette porte pour nous rendre à "San Francesco il piccolo", ou encore "San Francescuccio, Saint François le petit", où je tiens beaucoup à célébrer la sainte Messe.

Cette porte de la maison paternelle, je ne saurais la franchir sans émotion. C'est par là, me dit le Père qui m'accompagne, que l'on transporta Pica, impuissante à donner le jour à son enfant, dans une étable voisine, selon le conseil d'un étranger mendiant. Depuis, que de fois François passa par cette porte, jusqu'au moment où il se la vit fermer par la fureur de son père.

C'est à cette porte que l'Ange se présenta d'abord pour demander l'honneur d'être parrain, puis, pour recommander à Pica d'avoir bien soin du trésor que Dieu lui confiait. C'est à cette porte que les amis se présentaient, donnaient un signal convenu, et c'est par elle

que François, à la désolation de sa mère, quittait tout, même son repas, pour les suivre. Les jeunes gens de nos jours font encore quelquefois de même.

On traverse la rue un peu de biais, en descendant, et l'on se trouve devant l'ancienne étable. Une inscription nous dit ce qu'elle fut et ce qu'elle est dans l'histoire séraphique:

Hoc oratorium fuit bovis et asini stabulum.
In quo natus est Franciscus mundi speculum.

Cet oratoire fut l'étable du boeuf et de l'âne.
Où naquit François le miroir du monde.

C'est donc ici que naquit saint François. La critique a voulu contester l'authenticité du sanctuaire, mais comment expliquer que, sans protestation aucune, un beau jour, on se fût installé dans cette étable, qu'on y eût élevé un autel, et qu'on eût dit: c'est ici que naquit saint François.

Dieu, qui voulait que François lui ressemblât sous tant d'aspects divers, qui le voulut crucifié comme lui, portant les stigmates de sa Passion, voulut aussi que sa naissance ressemblât à la sienne. Dans cette étable du

bœuf et de l'âne François naquit, et là-bas, dans la plaine, à Notre-Dame des Anges, les Esprits célestes, dit-on, firent entendre de mélodieux cantiques, répétition de ceux qu'ils avaient chantés à Bethléem.

L'oratoire de "saint François le petit" n'est plus en parfait état. Une plaque commémorative nous apprend qu'une fraternité allemande du Tiers Ordre de saint François avait fait les derniers frais de restauration, mais on aurait besoin de renouveler la toilette de l'oratoire.

Laissera-t-on ce soin aux Allemands après la guerre? ou les préviendra-t-on dans cette pieuse charité?

J'avoue que c'est peut-être là que j'ai trouvé ornements et linges d'autel dans le plus triste état. Etait-ce pour rappeler la pauvreté du lieu et faire mieux ressortir l'humilité de l'étable? Je ne puis le croire.

Pendant que je célébrais la messe devant deux assistantes, au-dehors, harmonie imitative parfaite, un âne, attendant probablement sa maigre ration, eut la bonne pensée de braire. C'était bien la voix appropriée à la

circonstance de lieu, et dans ma naïveté je m'en suis réjoui.

On m'avait préalablement averti que le sacristain, mon servant de messe, s'attendait à une récompense. Pauvres gens! Les pèlerins et les touristes leur sont le champ fécond où ils cueillent la pitance quotidienne. Depuis la guerre, les voyageurs sont plus rares, ceux qui viennent doivent être plus généreux. L'une des pieuses assistantes voulut bien venir en aide à ma détresse et solder ma dette de reconnaissance.

Je n'oublierai pas ma messe à "San Francesco il piccolo".

A la maison paternelle de saint François, le R. P. Gardien m'invitait à prendre le repas du midi et j'avoue que j'en fus sensiblement heureux. Il me semblait, ce jour-là, être invité dans la famille de saint François lui-même, et dans mon imagination, je me voyais à la table familiale que présidaient Bernardone et Pica.

Deux autres Provinciaux de passage à Assise prirent aussi leur dîner à la "Chiesa Nuo-

va". Avant le diner, on nous avait fait visiter tout ce que l'église a d'intéressant.

La chambre qu'occupait le jeune François est maintenant la place du sanctuaire et du maître-autel. C'est là que le jeune et chevaleresque François eut la vision du palais rempli d'armes. Comme Dieu, pour se gagner une âme, sait se servir de ses aspirations et de ses goûts avant de les briser ou de les transfigurer!

La grâce travaillait déjà le jeune homme, qu'une maladie, subie précisément dans cette chambre, avait préalablement détaché des charmes de ce monde. Dans son sommeil, il voit surgir aux yeux de son imagination un palais ou sont appendues armes et panoplies, toutes marquées du signe auguste de la Croix comme du blason du Maître et Seigneur. Et quand François dans son rêve demande: Pour qui ces armes? une voix mystérieuse lui répond: Pour toi et pour tes compagnons! Quand il s'éveille, il ne rêve plus que chevauchées, campagnes et gloire. Il s'arme et il part pour se ranger sous le fanion de Gauthier de Brienne, mais il est arrêté dans ses

projets de croisade par la même voix qui lui demande: Qui vaut-il mieux servir, le Maître ou le serviteur?

—Le Maître, répond le fier jeune homme.

—Alors, retourne à Assise, et là, je te dirai ce que tu dois faire.

Obéissant, il ramène à Assise sa fierté humiliée, et bientôt, prix de son obéissance et de son humilité, sa vocation lui sera révélée, faite de tous les renoncements et de la plus rigoureuse pauvreté.

Sans regarder en arrière, il s'engagera dans le chemin de la sainte folie! Son père Bernardone, surpris, puis exaspéré du changement qui s'est produit dans son fils, emploie promesses et menaces, douceur et colère, pour le ramener au bon sens. Impuissant à l'ébranler, il l'enferme prisonnier dans un dessous d'escalier. Mais en l'absence du père, Pica, sa mère, dont les vues sont plus larges et qui, depuis les merveilles de la naissance, garde dans son cœur de vastes espérances sur l'avenir de cet enfant, ouvre son cachot et le rend à la liberté.

Dans cette prison domestique que l'on a

eu soin de conserver, on voit une statue du jeune François qui nous fait l'impression, en ouvrant la porte, que le converti est encore là le prisonnier de son Père.

## XIII

## CITOYEN D'ASSISE

Nous vivons tous d'illusion.

Après m'être nourri de celle d'avoir été l'hôte de la maison paternelle de saint François, je me créai celle d'être un citoyen d'Assise.

En temps de guerre, les précautions à prendre contre les espions, trop nombreux hélas, obligent les étrangers de passage dans une ville à se rapporter aux autorités locales. Je me fis un devoir de remplir cette formalité. Je me présentai donc à l'Hôtel de Ville.

Il s'ouvre sur la Grand'place.

Ce n'est qu'à pas comptés que je circule dans la maison du Municipe. François avait dû y venir souvent aux assemblées populaires quand il s'agissait des intérêts de la ville, ou quand il fallait s'organiser pour répondre aux provocations de Pérouse.

Je me rappelais cependant, avec encore

plus de satisfaction, la mission de paix que vinrent remplir les compagnons de François, retenu à Notre-Dame des Anges par la maladie.

Un différend s'était élevé entre les Grands et les Mineurs d'Assise, l'Evêque et les échevins, et personne ne voulait céder. François, l'homme de la paix, souffrait de cette discussion communale, et sachant que les adversaires étaient réunis à la maison du Municipe, il envoya quelques-uns de ses compagnons avec une proposition de paix à lui. De la part de François, ils entonnèrent le Cantique des Créatures, auquel le séraphique poète venait d'ajouter une strophe de circonstance:

Soyez loué, Seigneur, pour ceux qui pardonnent par amour pour vous,
Et supportent les peines et les tribulations;
Heureux ceux qui persévèrent dans la paix,
Par vous, Très Haut, ils seront couronnés

Ce fut la parfaite réconciliation.

Dans la grande salle où l'on me reçoit, je vois les portraits des grands hommes de la cité; François s'y trouve au premier rang et Claire elle-même y a sa place.

Je décline mes nom, prénoms, âge et fonc-

tion; le nom du père et de la mère, celui des lieu de naissance, lieu de résidence passagère et lieu de domicile ordinaire. Je donne ma signature et l'officier la sienne, il appose sur mon papier le sceau de la Ville d'Assise.

Faute de mieux, de ce papier qui me déclare étranger et pèlerin, je me fais un titre de gloire comme si c'était une lettre m'octroyant le titre honorifique de citoyen d'Assise. Et je le garde toujours précieusement comme un diplôme.

En sortant de l'Hôtel de Ville, j'essaye de pénétrer à Sainte-Marie de la Minerve. J'en trouve la porte fermée. En vain, depuis, j'ai essayé plusieurs fois, je n'ai jamais trouvé la porte ouverte. Je m'arrête à considérer quelques instants les vieilles inscriptions que l'on a rangées, comme dans un musée lapidaire, sous le péristyle de la Minerve formé de hautes colonnes cannelées. Mais je m'arrête surtout devant le souvenir qui n'est gravé nulle part mieux que dans un cœur franciscain.

C'est devant cette église, autrefois temple païen dédié à Minerve, maintenant dédiée à

la Très Sainte Vierge, qu'un homme, prophétiquement inspiré, étendit son manteau sous les pas du jeune François, annonçant qu'il deviendrait un grand prince. Et le jeune homme, flatté de la prédiction, marcha avec plus de fierté sur cet honorifique tapis. Prince, il devait l'être au royaume de la pauvreté, de l'humilité et de la souffrance.

Citoyen d'Assise, j'aime à en parcourir les rues, les interrogeant sur le seul objet qui m'intéresse: François. Il avait passé avant moi dans ces rues et ces carrefours. Il y était passé, gai jeune homme, chantant et gambadant avec ses compagnons; il y était passé en ce mémorable soir de fête, fête des adieux au monde, alors qu'il était resté comme pétrifié au milieu de la rue, pensant à celle qu'il prendrait pour femme, et si riche, et si belle, qu'aucune autre épouse ne pouvait lui être comparée; dans son amoureuse extase, il entrevoyait sa Dame Pauvreté. Ces rues d'Assise, il les avait parcourues en mendiant volontaire, tendant de porte en porte une écuelle que l'on remplissait de restes disparates et répugnants à sa nature

délicate, et dont il faisait cependant ses délices, victorieux de lui-même.

Dans ces rues, il rencontrait son père qui le maudissait après l'avoir tant aimé; et, dans ces mêmes rues, il allait chercher la bénédiction d'un pauvre mendiant comme lui, pour que cette bénédiction contrebalançât la malédiction paternelle.

En parcourant ces rues, je passe devant la maison de Bernard de Quintavalle. Je n'ose y entrer, car elle est occupée tout comme les autres. Ce n'est pas un palais, comme on a pu nous le faire croire parce que Bernard avait des biens qu'il put donner aux pauvres; c'est une maison bien simple, bien ordinaire, mais quel doux souvenir s'y rattache. C'est la maison du premier compagnon de saint François.

Bernard, comme d'autres, intrigué du changement qui s'est opéré dans la conduite de François, veut l'étudier de près. Il l'invite un soir à se retirer chez lui. François accepte facilement ces invitations depuis que la maison paternelle lui est interdite. La nuit venue, Bernard fait mine de dormir et

surveille les agissements de François. Le pénitent se lève, quand il croit que le silence et l'ombre lui prêtent leur mystère, et pendant toute la nuit il soupire un acte d'amour qu'il redit sans se lasser: "Mon Dieu et mon Tout"!

Il suffisait à Bernard. Le lendemain, il était décidé à tout quitter, lui aussi, pour se mettre à la suite de François. Vendre son bien et le distribuer aux pauvres fut vite fait. A son tour il pouvait dire aussi: Mon Dieu et mon Tout!

Les enfants de saint François qui ont, en rangs si pressés, suivi l'Amant de Dieu, comme Bernard le suivit le premier, redisent comme lui: "Mon Dieu et mon Tout!"

Si je ne puis entrer dans cette maison, dont les habitants ne pensent peut-être pas beaucoup à l'hôte d'une nuit qui l'illustra, du moins, en passant devant elle, en la regardant avec piété, je redis avec ferveur: "Mon Dieu et mon Tout!"

Citoyen d'Assise, si j'avais fait visite à l'Hôtel de Ville, je devais bien aussi me présenter à l'évêché.

Le T. R. P. Bonaventure Marrani avait

bien voulu me présenter lui-même à Mgr Ambroise Luddi, Dominicain. Nous l'attendîmes longtemps. Occupé qu'il était au séminaire, il ne rentrra pas à l'évêché, et je fus ainsi privé de sa paternelle bénédiction, que j'aurais voulu recevoir.

Durant notre longue attente, nous ne pouvions que penser à saint François et parler de lui. Nous étions, en effet, dans cette même salle où se passa le sublime drame du dépouillement.

Bernardone, profondément humilié dans son orgueil paternel de voir son fils François vivre en mendiant et déshonorer sa famille et son nom, l'avait poursuivi, devant les tribunaux civils, pour le déshériter. Mais le Saint, s'étant consacré au service de Dieu, récusa le tribunal séculier pour en appeler à celui de l'évêque. Moriconi l'y suivit.

Le père et le fils se trouvent en présence dans cette salle même où l'évêque tenait tribunal. Guido qui, avec pénétration d'esprit, avait compris tout ce qu'avait de surnaturel la conduite de François, lui dit: "Mon fils, vous voyez l'irritation de votre père, et vous devez lui donner satisfaction." François, sans

retard, voulut exécuter la sentence judiciaire. Il se retira dans un appartement voisin et bientôt reparut aux yeux des spectateurs, venus nombreux pour savoir comment se terminerait cette querelle de famille. Il n'était couvert que d'un cilice. Jetant aux pieds de son père, devant l'évêque et les témoins, les vêtements dont il venait de se dépouiller, il renonça à tout héritage de la terre, mais plus confiant en celui du Ciel, il s'écria: "Désormais, je pourrai dire avec plus de vérité que jamais: Notre Père qui êtes aux cieux!" Guido, le père spirituel, de sa chape enveloppa la nudité de François, pendant que Bernardone, le père selon la nature, emportait les vêtements de l'héroïque dépouillé.

## XIV

# L'EGLISE DE SAINTE-CLAIRE

Matin et soir, en me rendant à ma prédication de retraite ou en retournant à Saint-Damien, je longeais l'église de Sainte-Claire. Je regardais cette façade simple, formée d'assises de pierres alternées, blanches et roses, j'admirais la puissance des contreforts qui soutiennent l'édifice, nécessités par les tremblements de terre assez fréquents en ce pays de montagne; j'élevais mon regard vers cette tour carrée, qui se dresse comme un phare au bord d'une falaise, mais surtout, mon esprit allait au fond de la crypte, vénérer les saintes reliques de cette si Claire que, du fond de son tombeau, elle brille encore plus que l'astre du jour: *O Clara, luce clarior!*

Je fis ma première visite à l'église de Sainte-Claire un dimanche matin. Habituellement, on entre par la porte latérale, la seule ouverte d'ailleurs, le portail ne s'ou-

vrant que dans les grandes circonstances. Ce qui me frappa tout d'abord, ce fut de voir ce grand temple désert: pas une âme! J'y suis entré depuis plusieurs fois et je n'y ai jamais rencontré qu'une bonne vieille mendiante qui m'a harcelé de sa suppliante demande. Dans ma pauvreté, je n'ai pu lui donner que mon obole habituelle: une prière à Marie.

Il faut dire qu'en ce temps de guerre les pèlerins et les touristes sont fort rares, et cette constatation de solitude et d'abandon, j'aurai à la faire dans chacun des sanctuaires franciscains d'Assise.

L'église est grande, elle est nue. Seules quatre fresques à la croisée de la voûte de la nef et des transepts, où sont peintes des Saintes faisant cortège à la Reine des Vierges et à sainte Claire, ornent les murs avec quelques tableaux. Parmi ces tableaux, l'un, fort ancien, représente sainte Claire et tout autour d'elle les principales scènes de sa vie. Du coté de l'évangile se trouve la chapelle qui contient les tombeaux de sainte Agnès, de la bienheureuse Béatrice et de la bienheureuse Hortulana, la mère des Saintes, et d'autres, parentes et compagnes de la Fondatrice, qui semblent

avoir pris à sa suite cet élan de vertu qui les a portées au sommet de la sainteté. Elles reposent près d'elle et font, dans la mort même, un cortège de sainteté à leur Abbesse Fondatrice. Elles ont été transportées là, de Saint-Damien, où avait eu lieu leur bienheureux trépas. Je m'y arrête et m'agenouille en une longue prière.

Cette église fut construite après la canonisation de sainte Claire (26 septembre 1255); elle est sise à côté de celle de Saint-Georges, où saint François avait eu sa sépulture provisoire, ainsi que sainte Claire. Une partie de cette antique et vénérable église de Saint-Georges sert de chœur aux religieuses; l'autre, dans laquelle on entre par une porte latérale du côté de l'épitre, sert de chapelle du Très Saint Sacrement. Elle est dans la journée fermée par une grille de fer.

J'avais fait le tour de l'enceinte. J'avais descendu les marches de l'escalier qui s'ouvre au milieu de la nef et qui conduit à la chapelle souterraine où se trouve le corps de sainte Claire, mais je m'étais buté contre la porte de fer forgé qui en ferme l'entrée.

Inquiet, je me demandais où il fallait frap-

per pour faire tomber toutes ces barrières, quand se présenta, sortant d'une sacristie, une dame qui fait les fonctions de portière Les Clarisses du grand monastère n'ont pas, comme d'autres, de sœurs tourières; une séculière de bonne volonté, peut-être à gages, leur sert d'intermédiaire nécessaire avec l'extérieur. Elle m'introduisit, par l'église même, au parloir de la communauté. Cette voie semble bien être le chemin ordinaire, car la porte, qui donne sur la place extérieure, paraît ne pas s'ouvrir souvent, à en juger par l'herbe qui pousse à travers les pierres de la petite cour qu'il faut traverser.

L'Ordre de sainte Claire n'a pas de supérieure générale. Chaque maison est indépendante; je ne puis oublier, cependant, que je suis ici à la Maison Mère de l'Ordre, "Casa Madre", et que, par conséquent, l'Abbesse de ce monastère est plus que tout autre successeur de notre Mère sainte Claire.

La concierge a tiré le cordon de la cloche et Mère Abbesse se présente à la grille.

Je décline humblement mes titres. Il n'en faut pas davantage, je suis déjà en pays de connaissance. Des lettres de créance m'ont

précédé. Une admiratrice de sainte Claire, qui est en relation avec la Maison Mère d'Assise, a écrit de Montréal pour annoncer ma visite prochaine. Je suis attendu. Mère Abbesse parle le français ainsi que sa compagne; cette dernière surtout a des tours et des expressions si gracieux, empruntés sans doute au génie de la langue italienne, que l'on se figure volontiers que c'est ainsi que devaient parler français saint François et peut-être sainte Claire. La Révérende Mère me témoigna tant de bonté qu'il parut bien que de pressantes recommandations ajoutaient encore au respect et à la vénération que son esprit de foi lui inspirait pour tout prêtre, tout frère de saint François.

Elle m'invite à dire la sainte Messe l'un de ces jours au tombeau de la sainte Fondatrice, puis je me rends à la chapelle du Très Saint Sacrement pour vénérer de précieuses reliques, et de là à la crypte voir une première fois le corps de sainte Claire. La messe au tombeau fut fixée au mardi, 1er juin.

Je quitte Mère Abbesse, qui m'a fait promettre de ne pas partir sans venir la revoir;

elle a, me dit-elle, des commissions nombreuses pour Montréal.

Je reviens à la grande église et de là, à la chapelle du T. S. Sacrement, dont la porte est maintenant ouverte.

Je vénère d'abord le Crucifix qui a parlé à saint François et qui se trouvait autrefois à Saint-Damien. Il est conservé dans une petite chapelle du côté de l'épître. On le voit par une grille qui forme clôture pour les religieuses.

C'est un tableau byzantin où Notre Seigneur est presque de grandeur naturelle; autour de lui, sous les bras, des personnages plus petits, des Anges, sont en adoration autour des mains du Crucifié; un groupe plus nombreux occupe le haut de la croix, où, dans un nimbe, se voit saint Jean-Baptiste.

Assise, depuis quelque temps, est doté de lumière électrique, mais (est-ce par respect du saint Jour du Seigneur?) le dimanche la dynamo ne fonctionne pas; aussi la sœur qui me montre le Saint Crucifix allume une mèche qu'elle promène au bout d'un allumoir; elle porte la flamme tout près de la figure du Christ, noircie par les ans, pour m'en faire ad-

mirer la douce beauté. Je regarde surtout cette bouche divine, me souvenant que c'est ce Crucifix miraculeux qui parla à notre Séraphique Père, lui répétant par trois fois: "Va, François, et répare ma maison qui, comme tu le vois, tombe en ruines." Je demande à Jésus de parler encore aux enfants de son serviteur François, de leur donner encore des ordres, et de les envoyer réparer les ruines de l'Eglise, les ruines accumulées dans les âmes, temples de Dieu.

J'avais toujours eu une singulière dévotion pour ce Crucifix, qui doit être particulièrement cher aux enfants de saint François, et j'en avais répandu des reproductions. Combien je suis heureux aujourd'hui de le voir de mes yeux et de pouvoir prier à ses pieds, comme y pria souvent mon Séraphique Père. Que j'aurais voulu avoir sa ferveur!

Sous le Crucifix se trouve un reliquaire contenant le chef de sainte Agnès. Si on a confié à la terre, qui le garde encore, sous la chapelle latérale, le corps de la sainte sœur de Claire, on a eu la bonne pensée de garder à la vénération des siècles sa tête. On voit, par la relique, qu'Agnès devait être, con-

trairement à Claire, de taille petite et délicate. Sur l'os frontal de droite, on remarque sensiblement une tache, que l'on croit avec raison être la marque du coup brutal qui lui fut asséné par son oncle Monaldo, alors que, voulant l'arracher du monastère de Saint-Paul, où elle avait rejoint sa sœur, il la traînait sur le chemin, par les cheveux. La jeune fille avait perdu connaissance. Les prières de Claire et un miracle la délivrèrent des mains de ces forcenés et la rendirent à la sainte liberté du cloître. Cette marque est glorieuse sur ce front, elle est un trophée de victoire.

Par le tour, la Mère Abbesse veut bien me confier "le saint emplâtre". Il est enfermé dans une boîte reliquaire que j'ouvre, et, à travers un treillis, je puis contempler la sainte relique.

François stigmatisé souffrait vivement de la plaie du côté. Sans vouloir s'exempter de cette souffrance aimée et d'origine toute céleste, il voulut cependant bien accepter un cataplasme émoliant et aromatique, que sa fille sainte Claire, compatissant aux souffrances de son Père, avait elle-même préparé. Cet

emplatre fut appliqué sur le côté sanglant du Stigmatisé de l'Alverne. On a bien fait de conserver avec soin cette double relique, remède d'une sainte pour un saint. On est tenté de l'invoquer pour lui demander la guérison des plaies de l'âme. On la vénère en priant et la sainte infirmière et le séraphique souffrant.

On conserve encore à la "Casa Madre" d'autres reliques, en particulier des cheveux de sainte Claire, une tunique de la Sainte, et l'aube d'une broderie très fine et artistement remarquable, que Claire confectionna pour saint François quand, à la messe, il servait en qualité de diacre. Mère Abbesse s'excusa de ne pouvoir me montrer ces trésors. Si elle regretta de ne pas pouvoir me les montrer, je laisse à deviner si j'ai regretté de ne pas les voir.

## XV

## LE TOMBEAU DE SAINTE CLAIRE

Je descends à la crypte.

Sainte Claire, comme saint François, avait été inhumée sous le maître-autel de l'église construite en son honneur. Son tombeau avait été taillé dans la profondeur du roc de la montagne, et une fois fermé sur le saint corps qu'il contenait, on avait dressé le maître-autel sur le mur qui couvrait le sarcophage. C'était un excellent moyen de mettre ces trésors précieux à l'abri de toute rapine. Durant six siècles, les corps de saint François et de sainte Claire restèrent perdus dans une ombre et un mystère tels, que l'on se demandait s'ils étaient vraiment là ces précieux restes pour lesquels on avait élevé de somptueuses basiliques. Tout au plus pouvait-on conjecturer le lieu où ils reposaient, le corps de saint François surtout, tant on avait procédé

avec secret, lors de sa translation douloureusement mouvementée.

Les Papes en étaient venus à interdire, sous les peines ecclésiastiques les plus sévères, toute recherche. Mais quand, en 1818, les fouilles permises par le Pape Pie VII furent couronnées de succès et qu'on eut mis à jour les reliques de notre Père saint François, les Clarisses, on le conçoit, sentirent naître le désir de voir leur vénérable Mère sortir elle aussi des obscurités du tombeau.

En 1850, le Pape Pie IX permit de faire à l'église Sainte-Claire des fouilles similaires à celles que l'on avait faites au Sacro Convento. Les travaux durèrent sept jours. Enfin, le 30 août, on arriva au glorieux cercueil qui, durant 590 ans, avait caché au monde les reliques de la Sainte. L'évêque d'Assise convoqua l'épiscopat et le clergé de l'Ombrie, et en présence des religieuses qui, pour une si exceptionnelle circonstance, sortirent de leur étroite clôture, on fit la reconnaissance de ces restes vénérés. Claire était là, sous le massif couvercle de pierre. Si les chairs étaient réduites en poussière, son squelette était parfaitement conservé. La tête

était légèrement inclinée, la main gauche posée sur la poitrine, la main droite étendue. Les feuilles de laurier dont elle avait été couronnée étaient encore intactes; elles avaient même conservé leur couleur naturelle et leur flexibilité, comme si elles venaient d'être cueillies. Dans la main droite on voyait aussi les tiges des fleurs qu'on y avait mises.

Assise vit en ces jours se renouveler l'enthousiasme des temps anciens, et Claire, du haut du Ciel, y répondit par de nombreux miracles.

La piété et la charité des fidèles admirateurs de la Sainte a permis de creuser à l'endroit du tombeau, sous le maître-autel de la basilique, une chapelle souterraine, où nous pourrons vénérer les restes de la Bienheureuse Mère. On n'a pas cependant, comme pour saint François, laissé le saint corps dans son tombeau de pierre, mais on l'a placé dans une belle châsse.

Je fis donc ma première visite au corps de sainte Claire. Quand on descend dans cette chapelle souterraine, on se trouve d'abord devant un édicule plaqué de marbres variés. Sous l'ogive qui en fait comme un arc de triomphe,

se dresse un petit autel, sur lequel le prêtre pèlerin peut dire la sainte messe en face des reliques de la sainte Abbesse. En contournant, en effet, le petit édicule, on arrive devant une grille en fer forgé, derrière laquelle se présente une seconde grille aux carreaux plus étroits; elles constituent la clôture des sœurs. La seconde grille est elle-même obstruée par des panneaux de bois. Quand la gardienne du saint corps ouvre ces portes, on se trouve en présence des reliques de sainte Claire.

A genoux devant ces ossements sacrés, je prie longtemps, me souvenant de ce qu'avait été ce corps, temple du Saint-Esprit, et l'âme qui l'avait animé. Devant mes yeux se déroulait la vie si noble, si grande et si belle, de la fille des Scefi. Naissance prédite par le Ciel, comme celle d'un astre radieux qui devait éclairer le monde plus que l'astre du jour; enfance pieuse et sainte, que la prière occupait déjà, et que préoccupait la pensée de garder sa virginité à Jésus; héroïque exécution d'une vocation longuement mûrie et que rien ne saura arrêter; longues années de pénitence, de prières, d'amour, au cloître de Saint-Damien; miracles

nombreux et variés. Toute cette vie si forte et si douce passait devant mon esprit. Je me portais jusqu'au Ciel, dans la gloire, où l'âme de Claire attend ce saint corps que la terre retient encore. Je contemplais ce que l'on a pu artificiellement reconstituer de la physionomie de la glorieuse Fondatrice. Sur l'ossature de la face, on a modelé une fine toile métallique; ce moyen donne, à la fois, une garantie de ressemblance et permet de distinguer à travers les mailles de la toile les ossements même de la sainte Abbesse.

Le style de la châsse est de bon goût. En somme, tout ici est disposé avec art et piété. A l'intérieur de la châsse, on remarque un cœur d'or. Il contient tous les noms des Clarisses qui remplissaient les monastères du monde entier, lors du VIIe centenaire de la fondation de l'Ordre en 1912. L'antique monastère de Marseille, fondé du vivant même de sainte Claire, avait eu cette ingénieuse inspiration.

La religieuse qui me fait les honneurs de la visite me connait déjà par correspondance: elle parle français. Sa joie de me voir ici, de l'autre côté de la grille, me semble bien celle

d'une sœur qui voit pour la première fois un frère aîné, absent, dont elle a souvent entendu parler.

Il est convenu que je reviendrai mardi matin dire la sainte Messe au tombeau de la sainte Mère.

Je suis fidèle.

Quelle consolation! De ce petit autel on voit parfaitement le corps de sainte Claire; les dispositions sont telles que la distance qui en sépare semble supprimée; on croirait la châsse sur l'autel, quoiqu'elle en soit éloignée de quelques mètres. Ce n'était certes pas une distraction que de fixer de temps à autre cette sublime amante de la Sainte Eucharistie, et qui, du fond du reliquaire où elle repose, paraissait assister à la sainte messe, tout comme elle le faisait, de son lit de douleur, alors que le frère Ange ou le frère Léon venait, pour elle, célébrer les saints mystères dans son infirmerie.

Le petit édicule sous lequel se trouve l'autel de la crypte, soutient la partie du rocher dans laquelle se trouvait primitivement le tombeau de sainte Claire. Nous y montons par un escalier latéral, et nous nous trouvons dans

une chambre sépulerale, taillée dans le roc vif. Le grand cercueil de pierre, qui a contenu le saint corps pendant près de six siècles, est là, privé de son trésor. Il parait triste, comme si on l'eût jugé trop dur et trop sévère, lui qui jalousement, pendant de longs siècles, a gardé la clarté comme sous le boisseau. Mais fier de sa force et confiant en sa fidélité, il semble dire: Si vous pouvez contempler le trésor que je vous cachais, le pensez-vous plus en sûreté?

Une habituée de tombeau de sainte Claire, qui est venue assister à la messe, me donne un exemple de cette témérité dilapidatrice de l'acier: de son couteau elle gratte la pierre du sépalere et en extrait une précieuse poussière que nous emportons comme une relique dont personne ne pourra nous contester l'authenticité.

Je suis invité à déjeûner au parloir. Ce frugal repas ne manque pas de me rappeler ce que pouvaient être ceux que notre Mère sainte Claire offrait à saint François, et que la charité lui faisait sûrement accepter, à lui qui, volontiers, rompait son jeûne pour épargner la confusion à un frère affamé par les privations, ou qui, encore, s'asseyait sous une treille, pour

manger, avec un malade, la grappe vermeille de raisin qui pendait.

Je ne suis pas seul à cette petite table près de la grille du parloir; il y a d'autres privilégiés. Un mot d'une convive valut une belle répartie que je ne saurais oublier. La Mère Abbesse n'est pas depuis longtemps dans sa charge; elle vient de remplacer la Rve Mère Carmèle Chérubine, partie pour une nouvelle fondation en Sicile. "Ma Mère, dit la demoiselle, je connaissais bien l'ancienne Mère Abbesse, mais depuis le changement, je n'ai pas osé me présenter, ne sachant pas qui je trouverais."

Et la Mère Abbesse de répondre avec finesse: "Vous auriez trouvé une fille de sainte Claire!"

## XVI

## LE SACRO CONVENTO

Je n'avais pas tardé à faire une première visite au tombeau de saint François, et j'y reviendrai souvent, surtout à l'heure du midi, pour que le grand jour me révèle toutes les nuances secrètes de tant d'oeuvres d'art.

Le couvent des Clarisses, sur la rue du Bourg St-Pierre, "Borgo San Pietro", n'est pas éloigné de la Basilique; m'y rendre est un bonheur.

A peine ai-je dépassé la porte St-Pierre qu'une fillette me poursuit de ses instances; elle veut me vendre, je puis bien dire à tout prix, un tout petit bouquet de fleurs. Je suis déjà au milieu de la place des portiques qu'elle me suit encore, pieds nus plus que moi. N'ayant ni or ni argent, je n'ai pas même à m'informer des conditions de son enfantin marché.

Me voici au milieu de la grande place, qu'encadre le cloître aux arcades multiples mais

uniformes. Ce n'est pas seulement un ornement mais un véritable abri pour les nombreux pèlerins qui accourent au tombeau de saint François. Des anneaux scellés dans le mur laissent comprendre qu'on range ici les bêtes de somme. Quel aspect doit avoir cette immense cour, aujourd'hui déserte, aux grands jours des pèlerinages!

Donnons un mot d'histoire sur la gigantesque construction qui s'étale devant nous et qui est le plus grand monument d'Assise.

Saint François était mort le 4 octobre 1226. Avant sa mort il avait lui-même choisi le lieu de sa sépulture. Dans son humilité, il avait fait tomber sa préférence sur la colline dite d'enfer. C'était, hors les murs de la ville, à l'ouest, l'endroit où l'on exécutait les criminels; la potence y était dressée en permanence, en ces temps où les jugements étaient sommaires, et nombreux les délits frappés de la peine de mort. On voulut toutefois respecter la volonté du Saint.

Le 15 juillet 1228, le Pape Grégoire IX, l'ami et le protecteur de saint François, sous le nom du Cardinal Hugolin, le canonisa dans cette même église de Saint-Georges, où on avait

provisoirement déposé son corps. Après la cérémonie de la canonisation le Pape, en grande pompe, se rendit à la colline d'enfer, la bénit, et changea son nom en celui de "Colline du Paradis"! Il posa la première pierre de l'église qui devait devenir le glorieux tombeau de saint François.

Le Frère Elie, Vicaire Général de l'Ordre à la mort de saint François, avait élaboré les plans de ce grand oeuvre. Il s'était pour cela assuré les services d'un architecte allemand de renom, et leur commun génie créa ce que l'on considère encore de nos jours comme une merveille. Deux ans après, en 1230, les traveux étaient assez avancés pour permettre la translation des restes sacrés du Patriarche des Pauvres. En présence de cet imposant édifice, on comprend ce qu'il fallut d'activité pour pousser aussi rapidement les travaux. Le Souverain Pontife avait à cœur la glorification de celui dont il avait connu et apprécié la profonde humilité. Il employa à la construction de la Basilique les trésors pontificaux, qu'il épuisa, puis, ayant donné cet exemple de générosité, il fit appel, dans une bulle, à la charité du monde entier.

Frère Elie ne s'était pas borné à faire exécuter un plan grandiose, il avait tout particulièrement songé à garantir la conservation du grand trésor qu'on allait confier à cette église, son oeuvre. Malgré ses égarements et son orgueil, Elie aimait le séraphique et humble François. Les plans et l'exécution de ce qui devait être le tombeau proprement dit avaient été conçus et exécutés dans le plus inviolable secret.

La cérémonie de la translation avait été fixée par le Pape au 25 mai. Grégoire IX, malgré tout son désir d'assister à cette nouvelle fête, en fut empêché par l'âge, les infirmités et les pressantes affaires de l'Eglise. Il dut se contenter d'envoyer des légats, chargés de riches présents pour la nouvelle basilique et de précieuses indulgences pour les fidèles. Mais trois jours avant la date fixée, Frère Elie fit clandestinement enlever le corps de l'église Saint-Georges, et le fit déposer dans le sépulcre qui lui était destiné. Tout le problème n'était pas résolu. On fit une translation feinte, et quand le cortège arriva près de la basilique, un groupe de gens, apostés là, enlevèrent tumultueusement le cercueil vide, et

l'entrèrent dans la nouvelle église dont on ferma les portes. Pendant qu'au dehors un tumulte indescriptible s'élevait, il fut aisé à l'intérieur de faire disparaître le simulacre de cercueil. Quand on rouvrit les portes, rien ne pouvait paraître des travaux exécutés déjà depuis trois jours. Le Pape, attristé, exprima son amère douleur des événements qui lui furent rapportés; il blâma l'auteur de ce qu'il regarda comme une offense à sa majesté pontificale, mais le corps de saint François n'en était pas moins entré dans l'ombre où il devait rester durant six siècles.

Cette translation si étrange donna lieu à de fantastiques légendes, qui eurent cours durant des siècles, et qui ne se sont entièrement évanouis qu'en 1818, alors que, avec la permission du Pape, des fouilles furent faites sous le maitre autel, et qu'enfin on remit à jour les ossements de saint François d'Assise.

Au moment de la translation, ai-je dit, les travaux n'étaient pas complètement finis; ils furent continués avec ardeur et bientôt s'élevèrent deux églises superposées et un immense couvent que l'on a surnommé, à cause de sa sur-

éminente dignité, le "Sacro Convento", le Couvent Sacré.

Innocent IV consacra l'église supérieure en 1253. Benoît XIV l'éleva au rang de Basilique majeure ou Patriarchale et de Chapelle papale.

De l'intérieur du couvent, je ne saurais rien dire, n'ayant vu son cloître intérieur qu'à travers une fenêtre.

Il a été, comme toutes les propriétés religieuses, confisqué par le gouvernement piémontais, qui en a fait une école normale. Les religieux chassés, les grands cloîtres sont maintenant sillonnés et les cellules habitées par les normaliens de l'Etat et leurs professeurs.

Léon XIII revendiqua devant les tribunaux la propriété pontificale du "Sacro Convento", et elle lui fut reconnue; mais hélas, avec cynisme le gouvernement demanda qu'on lui bâtit une autre école normale avant que d'évacuer le "Sacro Convento", et en attendant, tout en reconnaissant le droit du Pape sur l'immeuble, il l'occupe.

Les RR. Pères Conventuels, préposés à la desserte de la basilique, n'ont qu'une petite construction à leur usage, et ils ont la tristesse de passer devant la porte de leur sécu-

laire couvent comme devant une propriété étrangère. Parfois cependant, résignés à leur sort, ils causent avec le concierge de l'école normale qui, coiffé de sa casquette officielle, semble représenter l'usurpateur sacrilège.

Le coup d'oeil furtif que j'ai pu lancer à l'intérieur m'a du moins permis d'embrasser la grandiose perspective de ces cloîtres superposés qui forment les cours.

A l'extérieur, c'est une construction imposante. Pour tromper la pente de la colline, on a dû bâtir de colossales arcades, de puissants contreforts, qui donnent au "Sacro Convento" un aspect de forteresse, qu'il soit vu du côté de Notre-Dame des Anges ou du chemin de Pérouse.

## XVII

## L'EGLISE INFERIEURE

Nous avons traversé la place sous l'ardent soleil du midi, et nous voici devant la gracieuse porte dite de Giotto. Le plan en est sans doute du maître, dont elle porte l'empreinte avec ses moulures et ses colonnes torses. Elle est précédée d'un baldaquin qui l'encadre. On lit, dans l'ogive de la double porte: "Indulgentia plenaria quotidiana perpetua: Indulgence plénière quotidienne et perpétuelle". Les portes, en chêne sculpté, sont d'un beau travail.

Quand on les a franchies, on se croirait dans la nef principale de l'église. Cette travée de fond est terminée en effet par une abside qui donne cette illusion, mais en avançant, on arrive à la nef centrale qui s'ouvre à gauche, et alors on embrasse en profondeur toute la perspective de l'église inférieure. Elle a la forme d'une croix latine qui aurait à son pied

une base de la longueur de ses bras. De chaque côté de la nef s'ouvrent plusieurs grandes chapelles latérales; je signale celles qui sont dédiées à sainte Marie Madeleine et à saint Martin, parce qu'elles sont plus remarquables encore que les autres.

Nous sommes ici au milieu de merveilles de peinture; il n'est pas grand espace que n'ait illustré le pinceau de quelque grand artiste. A travers les siècles, plusieurs ont tenu à honneur de venir ici donner la mesure de leur génie. L'étude de ces chefs-d'oeuvre à elle seule remplirait des volumes. Que de fois je viendrai les contempler, mais aucune description ne vaut un long et saint pèlerinage. Il en est quelques-uns cependant qui méritent une mention spéciale.

Et d'abord les quatre grandes fresques de Giotto qui ornent la "Croce".

Au-dessus du maître-autel, à l'intersection des voûtes de la nef et des transepts, Giotto a peint une oeuvre quadruple, qui aurait suffi à elle seule à l'immortaliser. Ce sont les allégories de la Pauvreté, de la Chasteté et de l'Obéissance, et leur couronnement: la Glorification de saint François.

C'est tout un monde d'idées que le peintre florentin a réunies dans cette croisée de voûte. Pour comprendre les célèbres fresques, il ne suffit pas de regarder d'un œil distrait.

Quand vous vous placez dans la nef en face de l'autel, vous avez devant vous, faisant fond, la Glorification de saint François, à droite l'allégorie de la Chasteté, à gauche celle de l'Obéissance; pour apercevoir celle de la Pauvreté, vous contournez l'autel, qui a d'ailleurs lui-même deux faces.

La Chasteté, les mains jointes, est dans une tour élevée et crénelée, au-dessus de laquelle flotte un drapeau. La tour est entourée de remparts, c'est une forteresse; cette vertu a besoin en effet d'une puissante protection. Un ange présente à la Chasteté un miroir, modèle de l'intégrité qu'elle doit garder, un autre lui présente une palme, signe de la victoire.

Au-dehors, l'âme qui veut être chaste reçoit un nouveau baptême, et du haut des remparts la Pureté lui offre un drapeau et la Force un bouclier. Deux autres anges l'attendent au sortir de la cuve baptismale pour la revêtir de la robe d'innocence. A gauche du tableau François attire les âmes à la Chasteté et leur

offre une main secourable pour les aider à gravir la rude montée, tandis que, à droite, le capuce baissé sur les yeux, la Pénitence, accompagnée d'autres Vertus, chasse ignominieusement l'amour impur, qui, la tête couronnée de roses, les yeux bandés, portant une enfilade de cœurs en sautoir et un carquois plein de flèches empoisonnées, court sur ses pattes en forme de serres d'aigle, vers l'abime où les Vertus le précipitent tout honteux de sa nudité.

L'Obéissance, assise sur un trône, impose le joug à qui veut bien se soumettre à son empire. De son doigt elle ferme ses lèvres, pour faire comprendre à l'obéissant qu'il doit accepter ses ordres sans plainte ni murmure. Elle a des ailes, pour dire la promptitude que l'on devra apporter à l'exécuion des ordres donnés.

A sa droite siège la Prudence, reine à deux visages: elle regarde le passé comme l'avenir; devant elle, un clocheton, comme on en voit au-dessus des monastères, pour dire la fidélité que l'on devra apporter au son de la cloche, qui est la voix de Dieu. Elle tient un compas, pour signifier que l'autorité qui commande ne doit cependant pas le faire à la légère, mais qu'elle doit mesurer ses ordres, ses désirs mêmes. A

gauche de l'Obéissance se tient l'Humilité, un flambeau à la main, pour éclairer les pas de l'obéissant. Toutes deux sont nimbées d'une auréole hexagone. Un ange chasse le Centaure, figure de la révolte. Au sommet, François stigmatisé porte sur ses épaules le joug de l'Obéissance solidement fixé. Deux mains se tendent vers lui; l'une porte des liens, l'autre dessine un geste de bénédiction. Deux groupes d'anges à genoux contemplent.

Plus touchante encore, peut-être, est l'allégorie de la Pauvreté.

C'est une fiancée. Sa robe est courte et en lambeaux, ses pieds sont enlacés dans des épines qui s'élèvent jusqu'à ses genoux. Le Christ, grave et majestueux, soutient la main de l'épousée, pendant que François passe à son doigt l'anneau de la sainte alliance. Pour témoins, des Vierges et des Anges.

A ses pieds cependant les pygmées du monde l'insultent: un riche vêtu de pourpre lui jette des pierres, un autre fait mine de la fustiger: mais comme ils paraissent petits près de sa majestueuse stature! Un chien aboit après elle. A droite la Libéralité donne ses vêtements à un pauvre, à gauche l'Avarice em-

porte sa bourse d'or. Deux anges portent jusqu'au ciel tous les biens que le pauvre volontaire abandonne: ses riches vêtements, sa somptueuse demeure; deux bras ouverts reçoivent ses présents.

La Glorification de saint François est d'une composition plus simple mais aussi grandiose. Le héros est assis sur un trône surmonté d'un baldaquin que soutiennent des colonnes torses, telles que les aimait Giotto. Une bannière étoilée flotte tout en haut.

François est revêtu de la dalmatique du diacre; de la main droite, il tient le sceptre, de la gauche, le livre de la Règle, par laquelle il règne. Il est entouré de vifs et purs rayons. Les Vertus et les Anges l'environnent, quatre d'entr'eux ont embouché la trompette de la Renommée, et chantent sa gloire aux extrémités du monde.

Il faudrait avoir des loisirs pour analyser la Madone et le saint François de Cimabué. le maître de Giotto; les œuvres de Pietro Lorenzetti, en particulier sa Madone au pouce, si fraiche de coloris, où la Mère recommande à son Divin Fils, saint François, qu'elle montre; ou encore les deux fresques de saint François

et de sainte Claire, dues à Simone Martini. Qui pourrait dire tout ce que les artistes ont accumulé là de scènes bibliques et historiques, encadrées de bordures, elles-mêmes pleines d'allégories. Il y faudrait une œuvre spéciale; ne nous sera-t-elle pas donnée maintenant que les procédés modernes ont si singulièrement facilité la reproduction des peintures?

Les peintures ne sont pas les seuls charmes de l'église inférieure; on y voit aussi des tombeaux d'un touchant intérêt. Je ne parle pas de ces grandioses tombeaux qui occupent le fond de l'église, et que l'on rencontre à sa droite en entrant; j'en ai admiré la facture, les sarcophages, la grande urne; mais à peine me suis-je demandé qui dormait si bienheureusement aux pieds de saint François. Ce sont des grands. Je n'ai fait que passer.

Mais il est dans la basilique deux autres tombeaux, si humbles, si simples, que sûrement bien des touristes, des pèlerins même, passent devant sans les apercevoir; ou s'ils les découvrent, ils passent comme j'ai fait moi-même là-bas, au fond, devant les fastueux monuments. C'est le tombeau des premiers compagnons de saint François et celui de "Frère"

Jacqueline de Settesoli. Pour moi, je m'y suis agenouillé, chaque fois que je suis passé près d'eux.

Celui des premiers compagnons de saint François est sur le flanc du transept de droite. Une forte grille le protège. Au-dessus les compagnons sont représentés en extase et en prière aux pieds d'une Madone qui les domine. Héros intrépides qui ont suivi François, alors qu'ils ne savaient pas encore au juste où il allait les conduire, qui l'ont suivi quand le monde les taxait de folie, qui l'ont suivi alors qu'ils ne pouvaient encore prévoir qu'ils allaient être l'avant-garde d'un corps d'élite qui traversera les siècles, s'étendra sur le monde en grossissant toujours ses rangs. Ils l'ont suivi dans les renoncements de la pauvreté, dans la sublimité de l'amour, ils le suivent encore dans le repos de la mort. Ils sont là, près de son tombeau, et quand la trompette éveillera ces immortels endormis, ils seront encore prêts à suivre leur glorieux Père!

Le tombeau de "Frère" Jacqueline est dans la grande nef, à droite, près de la grille de fer qui la sépare en deux et protège le sanctuaire.

Plus humble encore est sa pierre tombale enchâssée dans le mur.

Dans cette vie de saint François, qui ressemble par tant de rapprochements à celle de Notre Seigneur, Fra Jacqueline semble être, par son dévouement empressé, la réplique de Marie Madeleine. Quand François allait à Rome, volontiers il descendait chez la dame Jacqueline Frangipani de Settesoli, dont la maison, croit-on, était non loin du Colisée; elle a disparu il n'y a pas très longtemps, pour permettre certaines fouilles archéologiques. C'est à cette sainte femme, que François appelait "Frère", qu'il confia sa petite brebis si pieuse, qui avait fait l'édification des Frères de la Portioncule. De sa blanche laine, Jacqueline fila et tissa une tunique au cher Saint. Sur le point de mourir, François exprima un désir de malade, celui de manger des pâtisseries que lui faisait à Rome Fra Jacqueline. La Bienheureuse, inspirée d'En Haut, était déjà à la porte, lui portant la friandise souhaitée, ainsi que le linceuil pour l'ensevelir, et les beaux cierges de pure cire pour ses funérailles. Ne sont-elles pas touchantes les amitiés des saints? Aussi j'ai trouvé qu'on avait eu une excellente

pensée de donner la sépulture à cette noble dame dans la basilique de son Séraphique Père; elle y est comme à ses pieds.

J'ai prié à son tombeau comme au tombeau d'une mère.

## XVIII

## L'EGLISE SUPERIEURE

A peine a-t-on pénétré dans l'église supérieure, qu'on est de l'avis de ceux qui l'ont appelée un ciel! Le plan en est de la plus grande simplicité, c'est la croix latine toute pure. Pas de bas côtés, pas de chapelles latérales, rayonnantes, ni absidale: la croix simple. Mais les lignes de l'ogive y sont pures, et du pied des murs jusqu'aux clefs de voûte, les architectes et les peintres en ont fait la glorification de saint François.

Trois séries de fresques en font le tour. La plus élevée, qui s'engage dans les pointes d'arc, a eu beaucoup à souffrir; on peut même dire qu'elle est perdue, par l'incompétence de prétendus conservateurs des monuments historiques. Ils se sont cru plus d'esthétique que leurs devanciers et ont trouvé qu'à l'extérieur les toits débordaient trop les murs. Leur témérité ne s'est point contentée de la critique,

elle a été jusqu'au raccourcissement de la bordure des toits. Aussi, ce que la sagesse des architectes du moyen-âge avaient voulu empêcher s'est produit: les pluies ont humecté les murs insuffisamment protégés, et cette humidité, pénétrant à l'intérieur, a fini par altérer les peintures à fresque. Quand on s'est aperçu de l'irrémédiable ravage, vite, on a remis les toits en leur état primitif, mais hélas, trop tard!

La seconde série de fresques, qui représente des scènes bibliques, est encore bien conservée, mais sans contredit, la plus intéressante est celle qui occupe les larges panneaux des travées sous les fenêtres. Ce n'est pas que l'une ou l'autre fresque n'ait subi quelque altération, mais dans l'ensemble elles se sont heureusement conservées.

Giotto a peint là toute la vie de saint François en des scènes plus ingénieuses que vraies —non pas que la vérité historique ait été violentée, mais parce qu'elle donnerait l'impression de l'avoir été, à qui serait étranger aux théories de l'idéalisme et du réalisme. Giotto peignait aux lieux mêmes où s'étaient passés les évènements qu'il voulait transmettre à la pos-

térité, irradiés des couleurs de sa palette; mais au lieu de les placer dans leur cadre naturel en s'inspirant des gracieux paysages ombriens, au lieu de retracer l'humilité si éloquente des monuments d'Assise dans lesquels Dieu voulut faire éclater sa gloire, le peintre florentin, dont l'imagination est hantée par son campanile du Dôme de Florence, en transportera aux façades de ses édifices les carreaux harmonieux, et en donnera à leurs tours l'élancement et l'élégance. Quelle surprise, quand on connaît la simplicité de Saint-Damien, on éprouve, par exemple, devant la fresque qui représente le cortège funèbre amenant le corps de saint François à l'humble demeure des Pauvres Dames, de voir ces murs plaqués de marbres variés, ces clochetons ajourés et ces fleurons sculptés! L'humble réalité ne fournissait pas, à l'imagination de l'artiste, assez de ces juxtapositions et de ces nuances kaléidoscopiques, qui font ses oeuvres si lumieuses.

Pas plus que ceux de l'église inférieure, nous ne pouvons en détail étudier tous les chefs-d'œuvre de l'église supérieure, qui ont cependant ici plus d'unité et d'harmonie. Il est une des fresques que je n'oublierai pas de

sitôt, pour une raison qui n'a rien d'esthétique... C'est le tableau de saint François prêchant aux oiseaux. La composition en est fort simple: quelques arbres, des oiseaux, le Saint qui les bénit, et son compagnon. La fresque a peut-être souffert un peu plus que les autres des atteintes du temps, toutefois, pour qui connaît la vie de saint François, il n'y a pas un instant d'hésitation possible devant la gracieuse scène du chemin de Bevagna. Ce jour-là je visitais l'église supérieure en compagnie de deux petites postulantes clarisses, une Canadienne, une Italienne.

Cette dernière aimait bien le Séraphique Père, je n'en doute pas, mais visiblement elle n'était pas parfaitement renseignée sur tous les épisodes de sa vie. Devant le tableau de la prédication aux oiseaux, un peu flou, elle me demande:

—Qu'est-ce que c'est?

—La prédication aux oiseaux.

Elle comprenait moins le français que moi l'italien.

—Oiseaux!... qu'est-ce que c'est cela, oiseaux?...

Et me voilà bien embarrassé: je ne sais

comment se dit oiseaux en italien; j'ai recours aux gestes... petit... petit... mais j'ai beau modeler de mon mieux des petits... petits... la bonne fille n'y comprend rien. La description se termina par un fou rire qui ne pouvait scandaliser personne—l'église étant déserte—, et que saint François a dû bénir comme il bénissait le gazouillis des petits oiseaux. Mais en entrant au monastère, ma première question à la sœur tourière, avant qu'elle n'ait fini d'ouvrir toute grande la porte de fer, fut celle-ci:

—Comment se dit oiseaux en italien?

—Uccelli.

—Uccelli!

Non, vraiment, la petite italienne et moi ne pouvions nous comprendre...

Nous terminons la visite des fresques de Giotto et nous arrivons à la chaire polychrome attachée à la colonne comme un nid d'hirondelle. Les prédicateurs italiens ne doivent pas y être à l'aise, tant elle paraît étroite. Une forte main arrête au-dessous d'elle une nervure de la colonne.

Nous finissons notre tournée par les stalles du chœur. Elles ont leurs panneaux de fond

en bois découpé, de diverses essences. dont les nuances plus ou moins foncées forment les dessins et les figures de personnages. Elles sont dues au génie de Dominique Divini.

Ici encore l'imbécilité administrative avait fait des siennes. Pensez donc, on avait arraché ces stalles pour en porter ailleurs la sévère beauté. Autant vaudrait arracher les yeux qui donnent la vie à un gracieux visage! Que disaient-elles, sans l'appui et le fond de l'abside, pour laquelle elles étaient faites? Et l'abside, à son tour dépouillée de ses stalles, avait l'apparence d'une riche enceinte que des bandits auraient dévalisés. Heureusement on a depuis remis les stalles à leur place.

Pour si belle qu'elle soit la grande nef de l'église supérieure m'a laissé un froid au coeur. Il lui manque la vie. On n'y fait plus que très rarement les offices divins; on ne la visite que comme un musée, et lorsque, — et c'est le cas en ces temps de guerre —, les visiteurs sont rares, c'est le désert, mais un désert où les nervures des colonnes et des voûtes montent et se croisent comme les palmiers des oasis, où chantent les harmonies des couleurs comme les oiseaux sous la feuillée, où vivent encore les per-

sonnages dont les ombres s'éternisent. La Basilique, toute vide, toute grande, est toujours pleine de saint François qu'elle chante et qu'elle glorifie.

## XIX

## LE TOMBEAU DE SAINT FRANÇOIS

Le tombeau de saint François est le point central du pèlerinage d'Assise. Aussi combien de fois, pendant les quelques jours qu'il m'a été donné de passer dans la séraphique cité, suis-je descendu dans cette crypte où les restes du Patriarche attendent la glorieuse résurrection!

Durant près de six siècles, de 1230 à 1818, le corps de saint François resta dans le tombeau où l'avait fait placer le Frère Elie. On pensait bien que ce devait être sous le maître-autel, mais ce n'était qu'une conjecture. Une légende creusait même de fantastiques caveaux dans les flancs de la colline; elle ajoutait que le Pape Alexandre y était descendu et avait trouvé le corps se tenant debout, conservé sans corruption, et qu'il avait pu vénérer les stigmates toujours sanglants du crucifié de l'Alverne.

La vérité, on ne la sut que lorsque, en 1818, après cinquante-deux nuits d'un travail ardu mais secret, on eut enfin découvert, sous une grille de fer, le sarcophage de pierre, qui ne contenait plus que les ossements du Saint.

C'était le 12 décembre 1818.

Le Pape Pie VII, informé, fit faire la reconnaissance des restes de saint François par les évêques d'Assise, de Pérouse, de Nocera, de Spolette et de Foligno, par des docteurs éminents et des hommes dignes de foi. Ils constatèrent que c'était bien là le corps de saint François d'Assise. Par un bref du 5 décembre 1820, le Pape déclara solennellement cette authenticité.

Le Souverain Pontife interdit d'enlever la moindre partie des ossements du Saint, et ordonna de laisser en place le cercueil qui avait contenu ce trésor durant de si longs siècles.

Ce désir souverain posait un problème à l'art et à la piété. Il fut résolu.

A grands frais on creusa le rocher tout autour de la masse qui supportait la chambre sépulcrale, et une troisième chapelle se forma sous le sanctuaire de l'église inférieure.

On y descend par deux escaliers parallèles

qui s'ouvrent dans la nef de l'église. On parvient dans une espèce de rotonde, dont le tombeau, comme un immense pilier carré, soutiendrait le centre. Au-dessus de l'autel, à travers une grille de bronze ouvragé, on devine plus qu'on ne voit le cercueil de pierre qui contient les restes de notre Séraphique Père.

Je m'agenouille et je prie. Je sais que les ossements de celui que je vénère et que j'aime comme un père sont ici. C'est là ce qui reste sur la terre du Séraphin dont l'âme est dans les cieux. Ce corps, c'est celui qui reçut les stigmates sacrés comme de précieux joyaux, et qui fut ainsi marqué par avance du signe de la gloire, de l'immortalité et du salut.

Comme au sépulcre du Christ, on lit au-dessus de celui de saint François, la parole prophétique si pleinement réalisée: "*Erit sepulcrum ejus gloriosum*, son sépulcre sera glorieux."

Un ancien pèlerin d'Assise, enfant de saint François comme moi, m'avait conseillé, à un moment où le tombeau serait plus solitaire, de prendre un cierge de l'autel de m'élever jusqu'à la hauteur de la grille de bronze, pour voir de plus près le lieu de repos du Père Sé-

raphique. En effet, on ne saurait rien distinguer à travers ce dessin roman dans l'obscurité qui enveloppe le tombeau de pierre. Heureusement que l'électricité, qui est venue de nos jours au secours de la piété des pèlerins, les garantit contre la pensée trop audacieuse de monter sur l'autel. Du côté de l'évangile, je découvre un bouton électrique que je pousse, quitte à recevoir un choc, et soudain l'intérieur de la chambre mortuaire s'éclaire. On voudrait, il est vrai, contempler les reliques elles-mêmes, il faut se trouver satisfait de n'apercevoir que la face antérieure du sarcophage de pierre.

J'étais seul à ce moment de la journée. Combien j'ai profité de ma solitude pour parler tout haut à mon Père, au reste bien convaincu que, du haut du trône de gloire où il siège parmi les Séraphins, il entend les moindres désirs du cœur de ses enfants.

Avec toute la ferveur dont je suis capable je renouvelle, devant ce tombeau de saint François, mon acte de profession religieuse. Il me semble qu'ici je puis dire avec plus de vérité: "En présence du Dieu Tout-Puissant, de

la Bienheureuse Vierge Marie, et du Bienheureux Père saint François, je voue et promets d'observer tout le temps de ma vie, la Règle des Frères Mineurs, telle qu'elle a été confirmée par le Pape Honorius III, en vivant dans l'obéissance, sans avoir rien en propre, et dans la chasteté."

Il me semble que le Patriarche m'a entendu et qu'il m'a plus paternellement agréé comme son enfant.

J'ai célébré la messe au tombeau de saint François le jour de la fête du T. S. Sacrement. Ce jour-là, les fidèles entouraient son autel, ce qui me consolait de l'avoir jusque là trouvé désert. Il faut dire, il est vrai, que je visitais la Basilique surtout à l'heure du midi.

Je ne saurais décrire toutes les splendeurs des sacristies de la Basilique franciscaine, de ces plafonds que les persepctives semblent relever de façon grandiose et qui sont peuplés de Saints.

Je ne saurais davantage faire un somptueux et minutieux inventaire des trésors et des reliques du Sacro Convento. Deux reliques cependant m'ont touché davantage et méritent une mention spéciale.

C'est d'abord la bénédiction de saint François, ce cher et béni parchemin qui porte l'écriture et la bénédiction du Séraphique Patriarche, tracée de sa main stigmatisée.

François était sur l'Alverne. Le Frère Léon, son compagnon de choix, y était avec lui. Troublé intérieurement par une tentation du malin Esprit, Frère Léon se dit: "Si je pouvais avoir un petit écrit de ce saint homme, la tentation disparaîtrait."

Eclairé d'En Haut et connaissant le désir secret de son disciple, François l'appela: "Chère petite brebis du Bon Dieu, va me chercher de l'encre et du papier; je veux écrire des paroles saintes, des divines louanges que je viens de méditer." Léon, heureux d'être deviné, volontiers obéit à l'injonction de son Père. Il apporta l'écritoire et le parchemin, et François, d'une écriture forte écrivit:

Benedicat tibi Dominus
Et custodiat te
Ostendat faciem suam tibi,
Et misereatur tui:
Convertat vultum suum ad te,
Et det tibi pacem.
Dominus Benedicat te
Frater Leo.

Il avait tiré cette bénédiction du livre des Nombres, chapître VI, verset 24. Il la contresigna de son signe favori, du signe de la croix, par la lettre T.

"Que le Seigneur te bénisse et te garde, qu'il te montre sa face et qu'il ait pitié de toi, qu'il tourne vers toi son visage et te donne la paix."

Il ajoutait au texte sacré: Que le Seigneur te bénisse, Frère Léon.

A peine avait-il remis l'écrit en lui disant: "Porte-le toujours sur toi, et la montagne ne t'écrasera pas," que le Frère Léon se sentit délivré du poids qui l'oppressait. Depuis il porta cet écrit religieusement sur lui, et l'on distingue encore aujourd'hui les plis du parchemin, dont quelques lettres sont effacées, et les bords usés.

Je baise avec piété cette sainte relique, cette humble page écrite par le Père saint, à l'adresse de la chère petite Brebis du Bon Dieu.

Les Pères Conventuels, gardiens du Sacro Convento, donnent un fac-similé de cette bénédiction, que l'on porte à son tour avec piété et confiance. Que de grâces de protection obtenues par cette bénédiction de saint François!

La seconde relique dont je veux faire mention, c'est la tunique de saint François, confectionnée avec la laine du petit agneau donné au Saint, et que le Séraphique Père donna à son tour à la Dame romaine Jacqueline de Settesoli.

Elle est gracieuse l'histoire de la petite brebis, si pieuse qu'elle fléchissait les genoux au moment de l'élévation, et allait bêler dévotement devant l'autel de la Vierge Marie. De sa laine, Jacqueline fila et tissa une tunique blanche au séraphique Père. Longtemps, paraît-il, la tunique a été enfermée dans un reliquaire qui ne la laissait pas voir; aujourd'hui elle est déployée. J'avoue que ce n'est pas sans étonnement que j'ai vu une tunique blanche ayant été à l'usage de saint François. Nous sommes si accoutumés à le voir en bure sombre, gris cendre, ou gris fer. Il est vrai que c'était là une tunique de dessous. Sa blancheur n'en révèle pas moins l'indifférence que notre Père avait pour la couleur de ses vêtements, pourvu qu'ils fussent marqués au coin de la sainte Pauvreté.

XX

## PROMENADE FRANCISCAINE

Le Révérend Père Dom Gregorio Frangipani, curé bénédictin de l'église Saint-Pierre, m'a invité à faire avec lui une promenade franciscaine. Il est le digne successeur de ces charitables enfants de saint Benoît, qui ont été les grands bienfaiteurs de saint François et de son Ordre naissant. Ce sont eux, en effet, qui ont cédé au séraphique Père la petite chapelle de Notre-Dame des Anges, restaurée par leur Père saint Benoît, et avec la chapelle la "Portioncule" de terre y attenant. Ce sont eux aussi qui lui ont fait don de cet ermitage des "Carceri" ou prisons, que nous irons visiter un de ces jours. Dom Frangipani est en même temps un franciscanisant. Les origines franciscaines ont occupé ces années dernières l'esprit et le cœur d'hommes érudits, qui se sont laissés enthousiasmer par la poésie et la beauté de la figure attrayante du Poverello. Le Père curé est un de ces chercheurs infatiga-

bles qui ont mis en commun leur perspicacité et leur savoir au service de l'exactitude historique.

Avant de partir pour notre promenade projetée, il faut attendre l'issue des vêpres, et c'est jour de grande fête à Saint-Pierre, étant le jour de la communion solennelle des enfants.

J'assiste volontiers à la cérémonie de l'après-midi : rénovation des promesses du baptême et consécration à la Très Sainte Vierge.

Saint-Pierre est la troisième église que saint François répara à la demande du crucifix miraculeux de Saint-Damien ; mais les historiens en parlent à peine, et le séraphique maçon ne dut pas y faire grand'chose. J'ai été particulièrement frappé de l'état brut des pierres qui forment le dôme ou coupole ; on dirait que depuis des siècles elles attendent un travail d'équarissement qui ne vient pas. La vieille église a pris aujourd'hui un air de fête ; ce n'est pas peu dire, car l'intérieur en paraît bien triste.

Le prédicateur s'anime. Il présente aux petites assistantes un modèle à imiter, en sainte Claire, leur compatriote illustre entre toutes,

dans la confiance et l'amour qu'elles doivent avoir envers la Sainte Eucharistie.

Après le Salut, les premiers communiants et communiantes se réunissent dans la cour du monastère et reçoivent un souvenir de première communion et des bonbons. En attendant cette distribution, je suis monté moi-même dans la chambre du Père curé, tout embaumée d'une gerbe de lis. Fleurs et parfums s'harmonisent avec la cérémonie du jour.

Enfin, nous partons.

Par la porte Saint-Pierre, nous redescendons la pente de la colline.

A mi-chemin entre Assise et Notre-Dame des Anges, nous nous arrêtons devant une maison portant une plaque commémorative; c'est ici que se fit arrêter le séraphique mourant, alors qu'on le portait à Sainte-Marie des Anges, où il voulait mourir après y avoir vécu. De là, il se fit tourner vers Assise pour la bénir une dernière fois avec effusion:

"Soyez bénie du Seigneur, ville fidèle à Dieu; beaucoup d'âmes seront sauvées en vous et par vous; les serviteurs du Très Haut habiteront en grand nombre dans vos murs, et par-

mi vos habitants bien des justes seront choisis pour le royaume éternel."

La plaque de marbre blanc ne laisse plus guère lire son inscription; c'est dommage, mais on pourra sans doute y remédier avec le temps.

De cet endroit aussi part l'étroit sentier qui conduit à Saint-Damien, et que suivit le cortège funèbre portant les dépouilles mortelles de saint François à sainte Claire, pour les lui faire vénérer ainsi qu'à ses filles.

Nous longeons le flanc de la Basilique de Notre-Dame des Anges, sans y entrer aujourd'hui. On remarque, adossée à l'église, la grande fontaine qu'y fit construire Come III, Duc de Toscane, pour le service des pèlerins. Par vingt-six cannelles, l'eau coule abondante et fraîche. Nous ne nous désaltérons pas à cette source, le but arrêté de notre promenade étant la fontaine de saint François. Nous traversons le village de Notre-Dame des Anges. Jusqu'en 1860, à peine quelques maisons entouraient la basilique; depuis, sans doute à cause de la station du chemin de fer, le village s'est développé et forme une paroisse de plus de deux mille âmes, dont nos Pères ont la desserte.

Le gouvernement a su pourvoir à peu de frais aux établissements municipaux et scolaires: il n'a eu qu'à voler les constructions élevées pour servir d'hôtellerie aux pèlerins. C'a n'a pas été plus coûteux que cela.

Nous traversons ensuite les grandes fermes qui sont la propriété du Prieur de San Pietro. Le Père curé, mon guide d'aujourd'hui, en est donc le seigneur, et il me fait les honneurs de son domaine. Nous rencontrons l'un des fermiers qui s'arrête pour saluer, combien aimablement! son père et son maître. J'ai cru assister à une scène du moyen âge, alors que, autour des monastères, les fermiers vivaient si heureux sous la paternelle crosse des abbés, développant, en union de cœur et d'efforts avec les moines, la fécondité de la terre, assainissant les marais, et faisant reculer la forêt. Un instant, ils s'entretinrent de leurs communes affaires et se quittèrent après force bonjours, non en maître impérieux et serviteur jaloux, mais en vrais et sincères amis. Nous avons dépassé le village de Notre-Dame des Anges, et nous voici à la fontaine de Saint-François. Sur le bord du chemin, s'élève une petite chapelle dédiée à notre séraphique Père;

au coin sud-est, à l'extérieur, un filet d'eau jaillit au milieu de la plaine. La fontaine de Saint-François est une révélation à mon ignorance; je ne me souviens pas d'en avoir jamais rien lu dans les diverses vies de N. S. Père. Ce serait à la prière du Père que cette source aurait jailli. Nous faisons une petite prière à la chapelle, et nous buvons à la fontaine. Dom Frangipani me dit que des miracles ont été obtenus par cette eau. Je ne me contente pas d'en boire, j'en lave mes yeux et mon front comme on le fait à la source miraculeuse de Lourdes.

Sans nous attarder davantage, nous rebroussons chemin, car nous voulons, par un long détour, faire une visite à Rivotorto.

A la place de l'humble cabane que saint François et ses premiers compagnons occupèrent quelque temps, on a élevé une belle église. Toutefois, on a respecté les ruines de la vieille masure, que l'on voit encore à l'entrée de l'église et que l'on visite avec dévotion. Elle se compose de quelques petites pièces, maintenues dans leur état primitif.

Quelques traits édifiants de la vie de saint François se sont déroulés ici et naturellemnt,

ils reviennent à la mémoire du cœur quand on visite cette humble demeure, restée comme le type idéal de la plus étroite pauvreté.

C'est ici que, pour prier, les Frères ayant demandé un livre à leur Père, François, sortant de la cabane, de deux branches fit une croix, la planta et leur dit: Voilà le plus beau et le meilleur livre.

C'est ici qu'un soir, François, alors qu'il était à Assise où il devait prêcher, apparut à ses frères sur un char de feu qui fit le tour de la masure; la lumière qui rayonnait de lui était si pénétrante, que chacun put voir dans la conscience de ses frères et sentit la sienne se révéler à eux. L'office de saint François fait allusion à ce prodige dans l'antienne du Magnificat des premières vêpres:

Tu nostrae militiae
Currus et auriga,
Ignea praesentibus,
Transfiguratum fratribus
In solari specie,
Vexit te quadriga.

"O vous, de notre milice tout à la fois le char et le cocher, un quadrige de feu vous transporte sous la forme d'un soleil aux yeux des frères présents."

Le réduit était si étroit que, pour assurer à chacun des Frères une place, François avait dû inscrire sur les poutres le nom de chacun; et pourtant, malgré l'exiguïté du local, un jour il prit envie à un paysan d'y venir loger son âne. C'en était trop! Les Frères laissèrent toute la place à l'animal et se retirèrent définitivement à Notre-Dame des Anges, que leur céda volontiers l'Abbé du Mont Soubasio, à condition que Sainte-Marie des Anges serait toujours considérée comme la Mère et le Chef de l'Ordre des Mineurs.

Pour la bonne promenade toute franciscaine qu'il vient de me procurer, merci à Dom Gregorio Frangipani.

## XXI

## LES CARCERI

Tous les pèlerins d'Assise ne peuvent se rendre aux Carceri. C'est une ascension longue et pénible, et ceux qui ne disposent que d'heures avaricieusement comptées, doivent nécessairement renoncer à ce pèlerinage, et quel dommage!

Je pars de bon matin, afin de pouvoir y dire la sainte Messe; je m'y rendrai, hélas, en voiture, mes mauvaises jambes ne me permettant pas de m'y rendre à pied, comme je l'aurais aimé.

Déjà, cependant, la grande place que je dois traverser est animée — c'est jour de marché —, et si je ne puis m'arrêter comme une commère pour savoir les nouvelles, ou pour marchander, tout en passant, j'observe. Voici justement, près de la grande fontaine, un étalage qui est nouveau pour moi, peu accoutumé au forum de l'alimentation: c'est

un porc que l'on a fait cuire tout entier, et que maintenant on dépèce et détaille aux acheteurs. Ce doit être un reste des coutumes féodales, alors que, aux grands jours des tournois ou de l'armement d'un chevalier, dans la cour d'honneur en faisait griller des bœufs entiers.

Nous gravissons les rues escarpées, et, après avoir passé non loin des vieux murs de la "Rocca", la forteresse d'Assise, nous sortons de la ville par la porte des Capucins. Là, nous faisons un arrêt, notre attelage devant être fortifié. Le vieux cheval qui nous a conduits ici, toujours en montant, n'en peut déjà plus, et il lui serait bien difficile de nous conduire jusqu'aux Carceri par les chemins rocailleux de la montagne. Tout en le laissant dans le brancard de la voiture, un paysan, sa femme et son fils, travaillent à atteler devant lui une belle paire de bœufs. Dès la veille, il a fallu donner avis de notre passage et requérir du secours. Jougs, chaînes, cordes, courroies, quand tout a été solidement fixé, nous repartons, à pas tranquilles, lents, mais sûrs. Oh, les belles bêtes que ces deux bœufs ombriens! Je me plais à les admirer

avec leurs majestueuses cornes, longues, effilées, et si élégamment tournées. Ils montent les rudes pentes rocheuses en balançant légèrement la tête, et leurs naseaux soufflent comme s'ils labouraient.

Quel panorama se déroule du haut de cette rampe aux flancs de la montagne! Le soleil se lève à peine derrière la ligne du Soubasio; la vallée elle, est encore paresseusement endormie sous le moelleux édredon d'une brume matinale qui présage une chaude journée. Sur les bords du chemin, les oiseaux sautillent et babillent et les fleurs parfument ce matin d'été. Sauvage solitude, pleine de charmes pourtant. Je pense au séraphique Père, et je comprends de mieux en mieux son amour de la nature, qui l'élevait si puissamment à Dieu.

Mais voici que l'aridité du sol fait place à une forte et fraîche verdure: nous arrivons aux Carceri. Nos bœufs sont essoufflés, leurs flancs puissants se soulèvent et s'abaissent comme de grands soufflets de forge. Nous les laissons se reposer, et, suivant un mur d'enceinte, nous débouchons dans une petite cour intérieure qui n'est pas sans charme,

avec son puits à l'eau limpide, et son parapet d'où l'œil plonge dans la gorge profonde de la montagne.

Saint François avait l'instinct des beautés de la nature. Il n'avait pas tardé à découvrir ce pli ravissant où la vie semblait se dédommager de l'aridité qui règne tout alentour. Il faut dire que déjà avant lui on avait su apprécier cet endroit solitaire, puisque les Bénédictins y avaient dressé une toute petite chapelle. Autour d'elle, les grottes creusées dans les infractuosités des rochers offrent des abris, et le séraphique Patriarche y venait de temps en temps, avec quelques-uns de ses Frères, goûter les douceurs de la contemplation. Il finit par se faire donner cette chapelle et les bois qui l'entouraient. Depuis, on a ajouté quelques humbles constructions aux constructions primitives. Ainsi s'est formé le petit couvent des Carceri.

Saint Bernardin de Sienne fit construire la chapelle actuelle. Il y laissa, au-dessus de la porte, comme sa marque: le monogramme du saint Nom de Jésus. La chapelle primitive est restée cependant et forme comme un enfoncement latéral. Je dis un enfoncement,

tellement elle est petite; elle compte quelques pieds à peine. Cela n'empêche que saint François, qui l'aimait beaucoup, y conduisit, dit-on, les sept évêques qui avaient promulgué la célèbre indulgence de la Portioncule, pour leur faire consacrer ce minuscule sanctuaire. C'est là que j'ai dit la sainte Messe.

Le R. P. Damaso nous reçut très aimablement. Il est d'ailleurs en relation suivie avec le Canada, et il est tout heureux de nous montrer, dans son livre d'or des pèlerins, des signatures canadiennes connues.

Après la sainte Messe, il m'introduit dans l'intérieur du très pauvre couvent, me montre ces cellules si étroites, où tant de saints sont venus prier. Le pan du rocher forme un côté du monastère, l'autre doit être soutenu par des constructions enchevêtrées et par de puissantes arches qui appuient leurs pieds sur le roc. L'intérieur de ces Prisons — ou Carceri — produit une profonde impression de pauvreté, qui ne sera approchée que par l'impression que l'on reçoit aux "Celles" de Cortone.

Nous allons ensuite dans la forêt visiter

quelques-unes des grottes des Frères. Elles ont conservé les noms de leurs primitifs et illustres habitants; quelques-uns sont d'un accès très difficile.

On raconte ici plusieures légendes historiques. Comme à l'Alverne, les oiseaux firent fête à François quand il vint aux Carceri, et l'on emporte avec bonheur des feuilles des grands arbres ou de timides petites fleurs, filles de celles qui virent saint François. Le cyclamen y pousse volontiers et nous offre ses fleurs aux pétales retroussées.

Voici le trou du diable, que fit, en s'enfuyant, l'Esprit infernal chassé par François; trou qu'on ne put jamais refermer. Mais plus merveilleux encore peut-être est le torrent desséché.

Les pentes de la montagne amènent tout naturellement les eaux des pluies dans cette gorge profonde. Il n'est pas nécessaire d'être versé bien à fond dans la science de l'hydrographie pour le constater. Au temps de saint François, le torrent coulait en abondance, et parfois avec un tel fracas, que les Frères en étaient dérangés en leurs saintes oraisons. Le Père séraphique, qui commandait en maî-

tre à la nature, ordonna au torrent de cesser de couler, et le torrent obéit. Depuis, maître de ses fureurs, il ne coule plus, sinon parfois pour annoncer quelque calamité prochaine. Le miracle est sous vos yeux et n'importe qui peut le constater. Quand, aux grandes pluies, le torrent semblerait devoir déborder, les eaux s'infiltrent dans les roches et disparaissent avant d'affluer au couvent des Carceri.

Le petit monastère est devenu la propriété de la municipalité, par droit de confiscation. Toutefois, on y a laissé quelques religieux; mais on leur fait sentir parfois qu'ils ne sont là que comme des gardiens que l'on gratifie, que l'on supporte. Tout le monde est maître dans une propriété municipale, quand elle a été volée à des religieux.

La salle de l'hospitalité extérieure témoigne de cette désinvolture démocratique; les murs, les plafonds mêmes, sont couverts de signatures. On dirait la page finale de la charte d'émancipation du peuple.

Carceri, prisons. Bienheureuses prisons dont l'amour de Dieu est l'aimable geôlier.

XXII

## LA JOIE PARFAITE

J'ai lu, autrefois, dans un livre d'un auteur capucin: "Si vous voulez tuer un moine, enlevez-lui sa sieste." J'avais retenu la sentence qui exprime fort bien une réalité, et j'avoue même, bien humblement, m'être impatienté parfois quand on venait me déranger à l'heure de ma sieste. Aussi, ma retraite finie et devant quitter Assise pour descendre à Notre-Dame des Anges, j'avais pris mes précautions pour ne pas y arriver à une heure indue. J'arrivai donc à la porte du couvent de Notre-Dame des Anges à deux heures.

Je sonne, mais en vain.

Je soupçonne, et le souçon se change bien vite en certitude, que je tombe là en pleine sieste, que dans les pays chauds on prolonge sans doute un peu plus.

Me voilà dans l'embarras que j'aurais voulu à tout prix éviter.

Je n'avais qu'une chose à faire: me retirer et attendre.

Un pauvre mendiant boîteux se trouvait à la porte: il comprit mon ennui et voulut venir à mon aide. On voyait qu'il était familier avec la maison. Il pénétra dans une cour intérieure, dont l'accès s'ouvrait près de la porte d'entrée; je l'y suivis.

Levant la tête il appela, de toutes ses forces, le frère portier: "Fra...!" l'Histoire doit en faire son deuil: je n'ai pas retenu le nom du portier.

Il appelle, il appelle encore. Plusieurs têtes se montrent aux fenêtres, quel émoi!

Le mendiant parlemente. Un mot: "forestieri" me fait comprendre qu'il dit au bon frère que c'est un étranger qui sonne et demande à entrer.

Je n'ai pas saisi toutes les nuances du langage dans lequel étaient données les réponses, mais traduction libre, en bon français cela voulait bien dire: Qu'il aille au diable!

Pardon de la liberté de la traduction.

Je n'eus nulle envie de me fâcher, au contraire, je ris de bon cœur, et je ris encore.

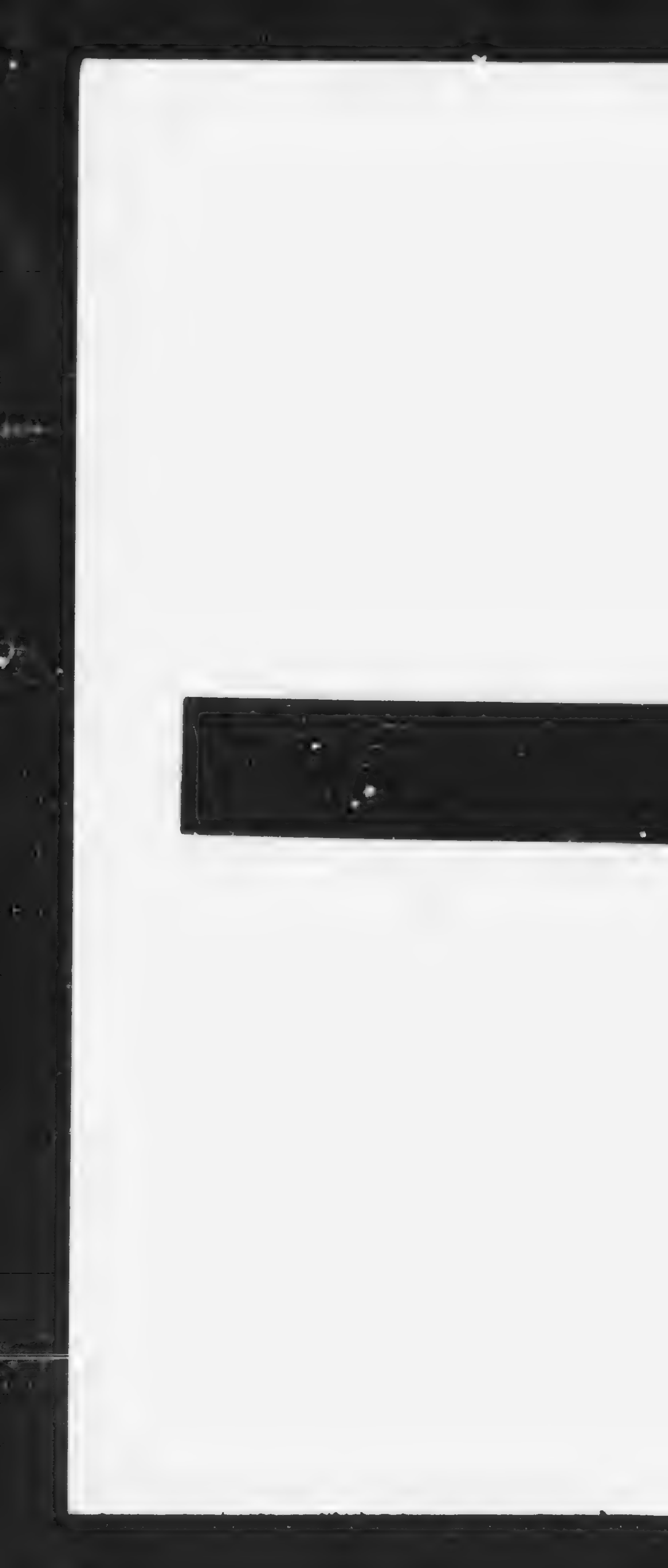
N'est-ce pas de cette porte de Notre-Dame des Anges que parle saint François, dans le

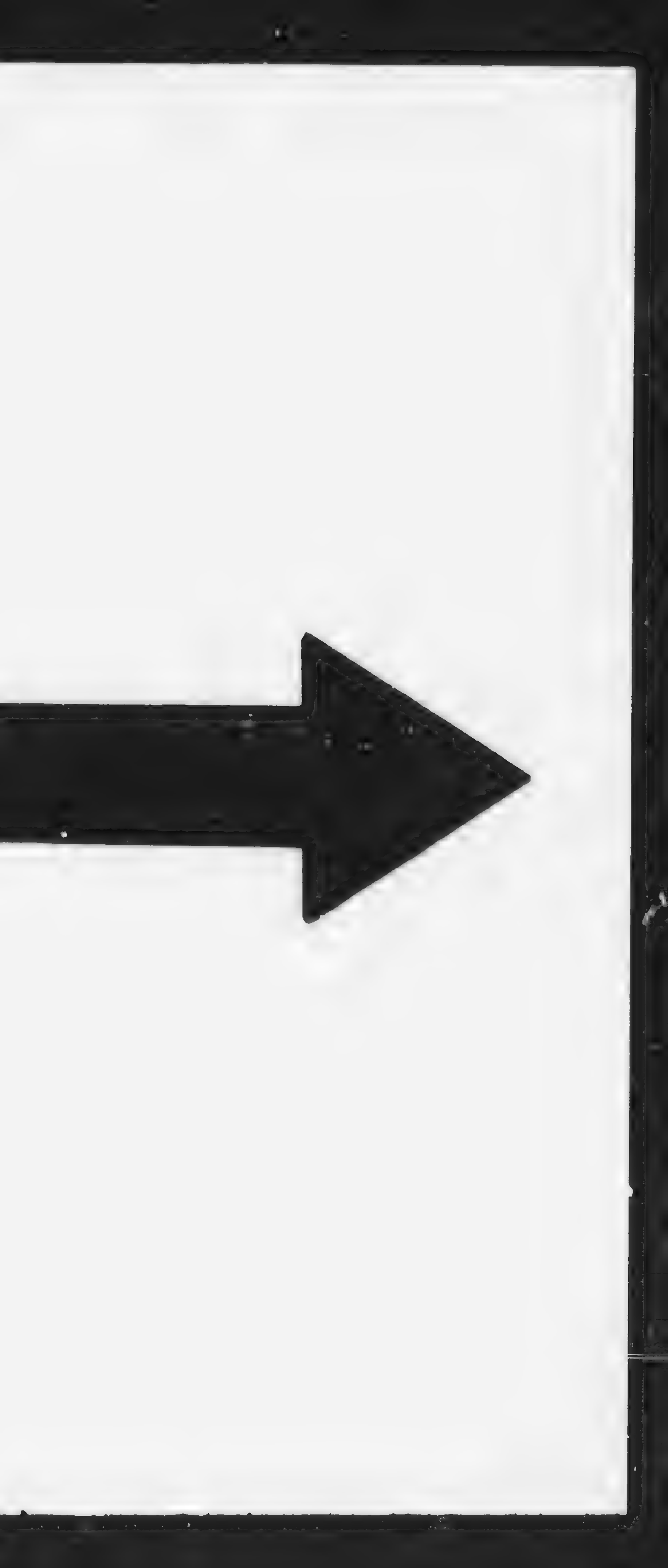
gracieux chapitre des *Fioretti* sur la joie parfaite? "Chère petite Brebis du Bon Dieu, disait-il au Frère Léon, son compagnon, quand nous arriverons à Notre-Dame des Anges, transis de froid, fatigués, ayant faim, si le portier nous insulte, nous chasse à coups de bâton, en nous disant: Passez votre chemin et ne venez pas manger le pain des pauvres; sache, chère petite Brebis du Bon Dieu, que si nous supportons avec patience ces mauvais traitements pour l'amour du Bon Dieu, c'est là la joie parfaite!"

Je n'étais pas transi de froid, on était aux premiers jours de juin; je ne sentais ni fatigue ni faim, et je devais recevoir ensuite la plus cordiale hospitalité. Mais la sieste!... Elle m'avait donné un lointain aperçu de la joie parfaite, à cette même porte de Notre-Dame de Anges.

Je confie mon sac de voyage au brave mendiant, tout confus de n'avoir pas réussi; il promet de me le bien garder, et, en attendant une heure plus propice, je vais faire une première visite à la grande Basilique de Notre-Dame des Anges.

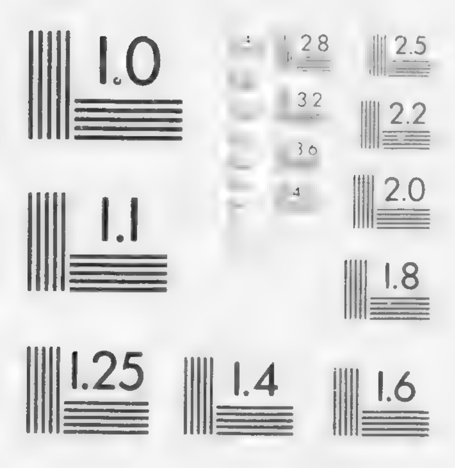
Durant plus de trois siècles, après la mort





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2






APPLIED IMAGE Inc

de saint François, la chère petite église de la Portioncule, illustre dans le monde entier par la célèbre indulgence que Notre Seigneur lui-même lui avait accordée et que le Pape, son Vicaire sur la terre, avait confirmée, était restée dans l'humble état où l'avaient connue les âges précédents.

Le Pape saint Pie V, bien dominicain dans sa dévotion pour la Très Sainte Vierge, voulut qu'on élevât là une grande basilique en l'honneur de Marie, Reine des Anges. Il en confia les plans à Vignole, qui les conçut dans l'ordre dorique, et créa un chef-d'œuvre à la fois simple et grandiose. Qu'elles sont gracieses et pures les lignes de cette coupole se dessinant sur le ciel bleu de l'Ombrie. Dans la vaste plaine, sur le bord du chemin blanc, quand on voit Sainte-Marie des Anges des hauteurs d'Assise, on dirait le camée d'un bracelet.

La construction en fut commencée le 25 mars 1659, et ne put être terminée qu'en 1771. On y travailla donc plus de 100 ans! Cette lenteur contraste avec la rapidité avec laquelle fut édifiée la basilique du Sacro Convento.

L'édifice s'écroula en grande partie sous

les violentes secousses des tremblements de terre de 1831 et 1832. La coupole, quoique crevassée, resta cependant suspendue dans les airs, et la Portioncule qu'elle abrite n'eut rien à souffrir.

Les ruines furent relevées par l'initiative de Grégoire XVI, et de nouveau le temple fut consacré par le Cardinal Lambruschini. Les derniers tremblements de terre de 1915 ont inspiré de nouvelles craintes pour l'édifice. La façade semble vouloir se détacher de la nef, et l'on songe à la fortifier par un péristyle dont les plans sont préparés, mais dont l'exécution est retardée par les temps calamiteux que nous traversons.

On pénètre dans la basilique par trois grandes portes de noyer sculpté, dues aux ingénieux moyens du R. P. Bernardin Ibald, religieux de notre Province de France. Elles furent travaillées à Sienne et mises en place en 1892. Celle du milieu mesure 8m. 10 (environ 27 pieds) de hauteur sur 4m. 45 (environ 14 pieds) de largeur. Les portes latérales, plus petites, n'en mesurent pas moins 6 mètres de hauteur (environ 19½ pieds) sur 2m. 92 (un peu plus de 7 pieds) de largeur.

Toutes trois sont artistement ouvragées. La porte centrale peut être appelée la porte de la Vierge; on y voit, sculptés, les mystères de l'Immaculée Conception, de l'Annonciation et de l'Assomption, qu'entourent vingt-deux Anges. Sur l'une des deux entrées latérales, saint François et sainte Claire, saint Louis et sainte Elizabeth; sur l'autre, saint Bernardin, saint Antoine de Padoue, saint Bernardin de Sienne et sainte Agnès d'Assise.

Ici, les portes sont grandes ouvertes; je puis entrer sans crainte, elles me donnent accès à une joie parfaite.

XXIII

## NOTRE-DAME DES ANGES

A peine a-t-on franchi les grandes portes que l'on a de la Basilique un coup d'oeil ravissant. Ses vastes proportions, l'élégance de son style, en font un beau vaisseau. Sa splendeur passe des yeux au cœur et le dilate.

Elle mesure 127 mètres de long sur 64 de large et 87 sous la coupole. Elle a trois nefs et compte plus de vingt chapelles dont l'autel est consacré. Les confessionnaux y sont aussi très nombreux, pour la commodite des pèlerins qui y affluent aux jours du grand Pardon.

Mais ce qui frappe plus encore que la majesté et la grandeur de la Basilique, c'est l'humble petitesse de la chapelle de la Portioncule. Entre les pilastres, sous le grand dôme, comme sous un dais monumental, elle paraît être vraiment ce que saint François l'a appelée: "La porte de la vie éternelle, *Haec est porta vitae ae-*

*ternae.*" Je m'approche avec respect, mon coeur sent que c'est ici un lieu béni et sacré entre tous ou mieux, comme s'exprime saint François lui-même: *"Hic locus sanctus est.* Ce lieu est saint."

Je m'approche, mais il ne m'est pas encore permis d'entrer.

A cette heure du jour où les églises sont plus désertes, on ferme la Portioncule par une grille de fer. Cette barrière se continue aux deux coins de la petite chapelle jusqu'aux pilastres, divisant ainsi la Basilique en deux, et met hors d'accès la partie la plus mportante: le sanctuaire, le choeur et les sacristies.

Je m'agenouille cependant sur ce seuil qu'ont foulé de pieuses générations, et à travers les barreaux j'envoie ma pensée, mon coeur, et ma prière....

Après ce premier salut, et en attendant de pouvoir pénétrer dans l'antique chapelle, je la contemple à mon aise.

Elle fut construite au milieu d'une forêt, dans le centre de cette belle vallée de l'Ombrie, par quatre ermites venus de Jérusalem et qui y déposèrent une relique du tombeau de la

Sainte Vierge. De là son nom primitif: Notre-Dame de la Vallée de Josaphat.

Au sixième siècle, elle devint la propriété du Patriarche de la vie cénobitique en Occident, saint Benoît. Il la fit restaurer et, dans un esprit prophétique, fit ouvrir, dans son côté et dans sa façade, de grandes portes, dont les dimensions sont hors de proportion avec l'exiguïté de l'édifice. Dieu l'inspirait. Il semblait entrevoir les foules qui se presseraient un jour sous ces béantes portes. Plusieurs fois déjà, on avait entendu, dans ce sanctuaire de Marie, les anges chanter les louanges de leur Reine. La piété reconnaissante modifia, avec le temps, le nom du sanctuaire et l'appela: Sainte-Marie des Anges.

La chapelle était encore la propriété des fils de saint Benoît quand François, qui la chérissait, la demanda à l'abbé du Mont-Soubasio L'abbé n'était pas sans connaître les incidents de la conversion de François et la vie fervente de ses premiers compagnons. Confiant dans l'avenir de l'Ordre naissant, qui venait donner un nouveau lustre et un nouvel élan à la vie monastique, une nouvelle forme à l'apostolat, il la céda volontiers, mais à la condition for-

melle et prophétique qu'elle serait: "*Caput et Mater,*" la "Tête et la Mère" du nouvel Ordre.

En reconnaissance de ce don libéral, chaque année François envoyait aux Bénédictins un panier de petits poissons, quand on pouvait en prendre à la rivière. En retour il recevait, en signe de bienveillance, un bidon d'huile d'olive. Ce gracieux et tout fraternel échange est représenté dans l'une des fresques de la coupole.

Quand François eut obtenu du Ciel, pour cette petite chapelle, le riche trésor de son indulgence, elle devint, elle est encore, un centre tout-puissant de surnaturelle attraction.

On en a orné la façade de marbres et de peintures. Frédéric Overbeck y a peint, avec la précision qui le caractérise, la concession de l'Indulgence. La bordure de la fresque est due à Steinlé. Sur le centre de la porte on lit les paroles de la concession faite par Notre Seigneur à la demande instante de François: "*Petitionem tuam, Francisce, admitto*: J'accorde ta demande, ô François." Un peu au-dessous on lit ce que l'on pourrait bien prendre pour le cri ému de la reconnaissance du séraphique Père: "C'est ici la porte de la vie éter-

nelle." Sur le pignon de la petite chapelle, dans une niche en forme de tourelle gothique, une Vierge assise tient le Divin Enfant sur ses genoux. C'est là que plusieurs fois Marie et Jésus apparurent aux pèlerins, venus en foule, pour les encourager et les bénir. L'affluence des pèlerins s'est élevée parfois à plus de 200,000.

Aux deux angles du toit se tient un Ange portant, d'une main, une banderole où flottent en textes variés les louanges de cette chère petite chapelle, de l'autre, un lis épanoui. Le premier texte est tiré de la *Légende majeure* de saint Bonaventure. Il nous dit: "La Portioncule, église Mère et Chef de tout l'Ordre miniritique, où le Patriarche saint François jeta les premiers fondements de son Ordre." Le second est tiré de Wadding, le célèbre annaliste de l'Ordre; il se lit: "C'est ici la Portioncule, où, par l'intercession de la B. V. Marie, Jésus-Christ, de sa propre bouche, concéda à François d'Assise l'Indulgence plénière et perpétuelle."

Quoique la grille soit fermée et que pour le moment nous ne puissions faire le tour de l'édicule, pour n'avoir pas à y revenir, complétons-en la description.

Sur le plan latéral de la petite chapelle, en cherchant, on trouve la très modeste pierre tumulaire que fit poser saint François à son compagnon, Frère Pierre de Catane, qui repose près de la chère Portioncule. Après sa mort, le saint homme ne tarda pas à faire des miracles, et les foules venaient à son tombeau. La Portioncule n'avait pas alors toutes les constructions qui garantissent la clôture. Les cabanes des Frères, la petite infirmerie environnaient la chapelle, le tout entouré d'une haie. Ce concours de peuple parut nuisible à la tranquillité de la communauté. François donc, s'adressant au saint mort, lui dit: "Frère Pierre, vous m'avez toujours obéi dans votre vie mortelle, je vous demande encore de m'obéir; je vous défends désormais de faire des miracles." Pierre de Catane obéit, et depuis ne fit plus de prodiges.

A ce même pan de mur était autrefois adossé un autel où l'on disait la messe en faveur des pèlerins trop nombreux pour contenir dans la si petite chapelle, alors que la Basilique n'était pas encore bâtie.

On l'en a dégagé depuis, mais on en voit encore les traces.

Au-dessus de la porte latérale, se trouve encadrée cette sentence de saint Bonaventure: "C'est ici l'endroit où l'Ordre des Frères Mineurs fut institué par saint François, sous l'inspiration divine."

Pour si petite qu'elle soit, la Portioncule a une abside, percée à son tour d'une large ouverture qui donne accès dans le sanctuaire. Sur le pignon on voit un fragment du crucifiement du Pérugin; à chaque coin, deux Anges font pendant à ceux de la façade; enfin, le dominant, une statue de saint François.

Si, du seuil de cette chère Portioncule où je ne puis encore entrer, je lève les yeux vers la grandiose coupole, ne dirait-on pas que le Ciel lui-même veut envelopper et protéger de son ombre le pieux sanctuaire de Marie?

Quatre peintures ornent les quarts de voûte qui soutiennent la coupole. Elles se rapportent à l'histoire du béni sanctuaire. Outre la concession faite par les Bénédictins à notre Père, ces peintures représentent la vocation de saint François, la prise d'habit de sainte Claire, enfin saint Bonaventure écrivant la vie du saint Fondateur.

En attendant que s'ouvrent toutes les por-

tes, je fais le tour de l'imposante enceinte, je m'arrête à toutes les chapelles, aux unes plus qu'aux autres, et j'ai certes de quoi employer mes pieux loisirs. Nombreuses sont ces chapelles, et chacune contient des peintures qui m'intéressent.

J'ai à peine fini cette tournée que l'on vient m'inviter à entrer au couvent. Je présente mes hommages au Très Révérend Père Provincial, au R. P. Gardien. Dans ces vastes corridors, on m'assigne la cellule que je dois occuper. Mon sac de voyage y est déjà rendu, le cher mendiant a été fidèle. Mais à la téméraire tentative qui m'a valu la joie parfaite, pas une allusion.

## XXIV

## C'EST ICI

Quelques heures de ma vie, c'est tout ce qu'il m'est donné de passer à la Portioncule.

J'entre, je m'agenouille sur ce pavé, je prie, je pense. Combien de temps ai-je passé là? Je ne sais. Ce que je sais, c'est que, durant longtemps dans l'après-midi, j'y fus seul; puis les fidèles sont venus, de plus en plus nombreux, jusqu'à remplir la petite chapelle, si bien que lorsque, le soir, le servant et le célébrant vinrent dans le cher sanctuaire donner la bénédiction du T. S. Sacrement, le thuriféraire eut de la peine à trouver place entre deux personnes; à eux trois ils remplissaient la porte de la grille.

Tout ce qui s'est passé dans mon coeur durant ces trop courtes heures, puis-je le dire?

Quand le pèlerin, fils de saint François, après avoir traversé la grande Basilique patriarcale, a pénétré dans l'intérieur de la petite

chapelle de Notre-Dame des Anges, qu'il s'est agenouillé sur le pavé, sous cet humble toit, enveloppé de ces rustiques murailles, tout un monde de souvenirs s'éveille dans sa mémoire, tout un monde d'émotions se presse dans son coeur.

C'est ici! c'est ici! se dit-il.

C'est ici que, sous le pontificat de Libère, vers l'an 352, des pèlerins venus de Jérusalem s'arrêtèrent pour bâtir une chapelle à la Vierge, et y déposer, comme dans un reliquaire, un fragment du tombeau de Marie à Jérusalem, dans la vallée de Josaphat. Ce fut Sainte-Marie de Josaphat.

C'est ici que les anges descendirent souvent des cieux pour faire entendre à la terre les mélodies et cantilènes qui se chantent là-haut à la louange de la Reine de l'Empirée. Ce fut bientôt Sainte-Marie des Anges, humble chapelle perdue au milieu de la vallée ombrienne, au centre d'une couronne de montagnes, entre Assise, Pérouse, Spolète et Foligno.

C'est ici que vint prier Pica, la Provençale, pour demander à la sublime Mère de Dieu ce fils qui devait être l'imitateur du sien. Et lorsque François naquit dans l'étable, nouveau

Bethléem, c'est ici que les anges chantèrent encore, dans cette chapelle qui devait être un jour le vrai berceau de si grandes institutions.

C'est ici que, après les années de la folle jeunesse, après le grand adieu au monde qui se déroula, drame tragique, aux pieds de l'évêque d'Assise, Guido, devant son père de la terre, Bernardone, qui le déshérite; devant son Père du Ciel, qui l'adopte et le dote de toute sa Providence, c'est ici que, avec ses premiers compagnons, après avoir quitté Rivotorto, François, le converti, vient se refugier sous l'aile maternelle de Marie.

Ce sanctuaire, hier encore délabré et que ses mains inhabiles au métier ont cependant restauré, sur l'ordre du Christ de Saint-Damien, il l'a demandé aux Bénédictins du Mont Soubasio, qui le lui concèdent, moyennant une bienveillante redevance et à la condition prophétique qu'il sera "la Tète et la Mère de l'Ordre des Mineurs", qui naît à peine, mais qui doit devenir grand comme le monde, antique comme les siècles.

Et c'est ici que désormais se développera ce germe de la vie franciscaine, ici que se passeront les grands faits des héroïques commence-

ments de l'Ordre Séraphique. C'est d'ici que partiront, avec la bénédiction du Père, les premiers Frères Mineurs, pour s'élancer à la conquête du monde. Ils sont huit, et deux à deux, selon l'Evangile, ils partent en forme de croix vers les quatre coins du monde; tant est brûlant leur zèle, et ardents leurs désirs.

C'est ici qu'ils reviennent se reposer de leurs premiers labeurs, près de l'autel de la Reine des Apôtres.

C'est ici que, en cette nuit du dimanche des Rameaux 1209, à la lueur des cierges qui dissipent les ombres, une radieuse lumière, Claire, claire de nom et d'âme, vient demander à François de lui donner, à elle aussi, l'Evangile pour règle, la pauvreté pour dot, et, pour divin Epoux, le Christ!

Qu'elle est ravissante cette scène nocturne, toute de force et de candeur, sublime d'abnégation et de renoncement, enthousiaste de désirs et d'aspirations, pure de toute la blancheur de la chasteté, féconde de toute la prolifique puissance de la maternité spirituelle! C'est ici! et instinctivement on fixe plus ardemment ses yeux aux pavés du petit sanctuaire. C'est ici que Claire, s'agenouillant, dépouilla d'une main

ferme son riche manteau; que, d'un geste gracieux, elle déploya sa blonde chevelure, et, dans la fleur de ses dix-huit ans, offrit sa tête à l'ignominie des ciseaux; ses épaules, à la bure grossière; ses reins, à la dure corde; et son âme tout entière, au Fils-Dieu de la Vierge Marie. Et les anges de la terre et les anges du ciel unirent leurs voix pour chanter le triomphe de la pureté évangélique sur la turpitude du monde, du dégagement de la pauvreté sur la tyrannie des richesses, de l'abnégation sur la volonté propre, de l'amour vrai sur l'amour trompeur. Dans ce sanctuaire nuptial, devant témoins, la fille des Scefi devint l'épouse du Roi de gloire.

C'est ici que, sensibles aux soupirs, aux larmes, aux prières de François, Jésus et sa Mère lui apparurent pour le consoler et combler les désirs enflammés de son âme: "François, que veux-tu?" C'est la bonté, c'est la puissance qui s'inclinent en ce lieu.

Douce et radieuse vision, nos yeux se lèvent au-dessus de cet autel, pour voir si on ne l'y découvrira pas encore; pour voir du moins, s'il en est resté quelques traces. Les traces de cette grande vision de la Portioncule? Ah! elles sont

plus visibles que s'il en était resté ici des formes vaporeuses! Les derniers rayons d'une gloire qui s'enfuit et s'en retourne au Ciel, eussent-ils été plus pénétrants que ceux qui sortent d'ici pour traverser sept siècles et se répandre sur toute la surface de la terre? Les traces de la grande vision que François eut ici, il faut les chercher dans les âmes: elles y sont éclatantes!

Depuis sept siècles, en effet, passent et repassent ici les générations; elles viennent encore chercher le Grand Pardon que François d'Assise demanda à Jésus par l'intercession de sa divine Mère, en cette nuit d'hiver 1216, où les épines se changèrent en roses, où les feuilles du "spineto" se pourprèrent du sang du Pénitent séraphique. Les pas pressés de sept siècles de passants ont usé ce sol sacré, les frôlements et les baisers ont poli la dure pierre des murailles. Oh! qui comptera les prières montées d'ici vers le Ciel, qui recueillera le fleuve de larmes versées ici, les soupirs répandus, qui empilera le monceau de chaînes brisées ici, où la grâce délivre de l'esclavage du péché.

Ici sont venus plier les genoux en demandant pardon les pontifes et les rois, les saints

et les pécheurs, surtout les petits et les humbles. C'est ici, se dit le pèlerin, que tant de merveilles se sont accomplies.

Ici!!! Et son âme s'abîme dans une muette contemplation; elle continue à parcourir l'histoire toujours féconde; comme sur l'échelle de Jacob elle monte et descend, de la terre au Ciel et du Ciel vers la terre. Elle se dit: il est vraiment saint ce lieu, c'est vraiment ici la maison de Dieu, la maison de la Vierge sa Mère! c'est la porte du Ciel, ici!

## XXV

## LES ROSES

Peut-on parler de la Portioncule sans que s'épanouissent à nos yeux ces roses blanches et rouges que François répandit au pied de l'autel de Marie, et qu'il apporta toutes fraîches, en plein hiver, aux pieds du Pape, comme un témoignage authentique de la concession de l'indulgence que Notre Seigneur et la Vierge lui avaient accordée? C'est une guirlande de roses qui court dans toute cette histoire de la Portioncule. Elles fleurirent du temps de saint François, elles fleurissent encore de nos jours.

Toujours assoiffé de souffrances pour la conversion des pécheurs, une nuit qu'il était en but à une tentation, François, pour vaincre le tentateur autant que pour mériter les grâces qui convertissent, se dépouilla de ses vêtements et, sans pitié pour son propre corps, se roula dans un buisson d'épines qui croissaient à l'aise non loin de sa cellule. Le démon qui lui conseil-

lait de modérer ses veilles et ses pénitences, fut vaincu. Il s'enfuit et soudain le bois s'illumine d'une clarté celeste. Les épines ont disparu pour faire place à des roses fraîchement écloses, et les feuilles restent tachées du sang généreux du pénitent. Les anges entourent le sublime dépouillé, le revêtent d'un habit blanc, et l'avertissent que le Seigneur l'attend dans le bien-aimé sanctuaire. En traversant le nouveau champ de roses, François en cueille des gerbes blanches et rouges, pour les offrir à son divin Maître.

Il s'avance, entre deux rangées d'anges, sur un tapis d'une rare beauté, déployé sous ses pieds par leurs célestes mains. Aussi appelle-t-on encore "le chemin des Anges" la voie qui conduit au roser miraculeux. En hommage de reconnaissance et d'amour il jette avec grâce, au pied du trône divin, les fleurs qu'il a cueillies. Puis, voulant faire confirmer l'indulgence et en fixer le jour, François se rend à Rome, apportant au Pape, humble présent, les roses miraculeuses de son nouveau jardin. Leur fraîcheur témoigna de la véracité du miracle et le Pape confirma l'indulgence accordée par le Christ.

On peut bien penser que depuis lors on a entretenu avec soin le buisson que les Italiens, malgré le miracle qui en a supprimé les épines, appellent encore le "spineto". Des rejetons nouveaux surgissent, pour remplacer les vieilles tiges, mais les épines ne reparaissent point, et les feuilles portent toujours des taches rougeâtres, de grandeur variée, et si naturelles que l'on se demande si ce n'est pas là le sang dont les empourpra François en cette nuit de pénitence. Au printemps le buisson fleurit. On cueille religieusement ces roses, qui seront données aux bienfaiteurs du Sanctuaire.

Si, lors de la construction de la grande Basilique, bien des détails des humbles aménagements primitifs disparurent, on eut soin de préserver le buisson sans épine. Il forme un petit jardin, soigneusement entouré d'un cloître et de grilles, à travers lesquelles on peut le voir. Je l'ai trouvé trop sévèrement entouré à mon gré. Non content de le regarder, j'aurais voulu y pénétrer. Mes instances furent vaines, et la clef du jardin introuvable....

Les plants me parurent frêles, et bien que je suis assuré sur les soins qu'on leur donne, je les aurais aimés plus vigoureux.

Sur l'emplacement de la cellule qu'habitait saint François sur le pourtour de la Portioncule, on a bâti la chapelle des roses. Le sanctuaire de cette chapelle est à deux étages; en-dessous on a respecté l'emplacement de la cellule occupée par le Saint. A travers la grille qui en ferme la porte on voit une statue de saint François, qui semble faire revivre dans cette solitude le privilégié de Jésus et de Marie.

C'est cette cellule qu'occupait saint François pendant le fameux chapitre des nattes, si célèbre dans les annales de l'Ordre, et qui réunit dans la vallée plus de 5,000 religieux, qui logeaient sous des tentes et dormaient sur des nattes. C'est là qu'il reçut la visite de notre Père saint Dominique. Que d'autres événements encore se passèrent à la Portioncule, alors que François habitait cette humble cellule. Saint Bonaventure fit élever au-dessus d'elle un oratoire.

On y accède par un escalier latéral extérieur; il est habituellement fermé par une forte grille qui le sépare du reste de la chapelle, bien que son élévation n'en permette pas l'accès de ce côté.

C'est assurément à cette protection cons-

tante qu'est due la conservation dans toute leur fraîcheur des belles fresques dont l'oratoire est orné. On me permet d'y monter et je puis les admirer. Remarquables surtout sont les deux saintes Claire et Elisabeth.

La nef fut ajoutée par saint Bernardin de Sienne. Les fresques de la voûte sont de Pinturicchio, celles des longpans, de Tibère d'Assise. Ces dernières, qui retracent les divers épisodes de la concession de l'indulgence, de sa confirmation par le Pape et de sa publication par les évêques, ont eu beaucoup à souffrir de l'indiscrète manie qu'ont les pèlerins d'écrire partout leur nom. Le bas des peintures est à la portée de leurs mordants stylets, je dis bien: de leurs stylets, car plusieurs, non contents de tracer leur nom au vulgaire crayon, l'ont gravé de la pointe de leur canif.

Je gémis, devant le Père sacriste qui m'accompagne, de ce vandalisme, hélas, irréparable. En effet, effacer ces noms, ce serait simplement faire de la place à d'autres, et surtout ce serait toucher à l'œuvre des maîtres.

De la chapelle des roses nous retournons à la sacristie par le corridor nouvellement construit et que l'on a orné d'une belle statue de

saint François. On a aussi, dans un jardinet, replanté un figuier, pour rappeler celui où venait se poser la cigale qui chantait avec saint François un duo de louanges au Seigneur.

En passant p. r la chapelle de Saint-Charles-Borromée, nous nous arrêtons devant la large planche qui servait de lit à saint François, et sur laquelle on a peint le Saint. A la sacristie on nous fait voir d'autres trésors d'art, surtout le Christ du Pérugin, richement encadré en des moulures artistement fouillées.

Les pèlerins s'arrêtent à la sacristie pour se procurer quelques souvenirs de la Portioncule et en particulier des feuilles du rosier de saint François.

Des feuilles du rosier! J'aurais voulu une rose, et la cueillir moi-même au Spineto. Mais pas plus qu'on ne m'avait permis de mettre le pied dans le jardinet, on ne me permet de mettre la main sur la rose convoitée. Ah! que n'était-il là le bon Père Bernardin Ibald, lui qui a tant travaillé pour sa chère Portioncule et qui travaille encore pour elle. Il était à ce moment en Amérique, y sollicitant les aumônes pour la construction si nécessaire du pé-

ristyle de la Basilique, dont la façade est menacée si on ne la soutient fortement. Il espérait pouvoir faire exécuter cet important travail pour le VIIe centenaire de la concession de l'indulgence en 1916, mais hélas, la guerre a brisé ou tout au moins retardé ses projets. S'il avait été là, il n'aurait pas hésité, lui, à donner une rose et la plus belle, à son Provincial. Je n'eus du Père sacriste que des théories sur la rareté des roses et des considérations sur les éminentes qualifications qu'il faut posséder pour en obtenir une!

Plus libéral, le Père Théophile Mengani, qui se tenait près de l'armoire où l'on conserve les roses, s'empara de plusieurs de ces fleurs et nous les donna à la stupéfaction du Père sacriste, qui n'osa les reprendre de nos mains. On dit que, lorsqu'on transplante le rosier, les épines repoussent. Y avait-il des épines à cette chère petite rose? Ce que je sais, c'est que je l'emportai avec une satisfaction d'autant plus vive que je l'avais ravie, si honnêtement, il est vrai!

## XXVI

## L'INFIRMERIE DE SAINT FRANÇOIS

Tout autour de l'antique chapelle de la Portioncule, s'élevaient autrefois les humbles cellules qu'habitaient les Frères, celles plus particulièrement des premiers et chers compagnons de saint François: Bernard de Quintavale, Léon, Rufin, Egide, Junipère, dont les noms reviennent si souvent dans l'histoire de nos origines.

Longtemps on les conserva, même après que la nécessité et l'accroissement des religieux exigèrent des constructions plus grandes et plus stables. Lorsque, cependant, sur le désir du saint Pape Pie V, on éleva la grande Basilique, on dut nécesairement, quoiqu'à regret, sacrifier ces reliques des temps primitifs. On fit d'intelligentes exceptions. Nous avons vu comment on avait conservé la cellule qu'occupait saint François et qui est comme enchâssée dans la chapelle des roses. L'infirmerie où il rendit sa sainte âme à Dieu a été conservée avec en-

core plus de soin peut-être, malgré toutes les difficultés matérielles et architecturales que présentait cette conservation. Elle se trouve dans la Basilique même, à droite de la Portioncule et un peu en arrière.

François avait voulu mourir à Sainte-Marie des Anges. Malgré tous les soins dont l'entourait dans son palais l'évêque d'Assise, son protecteur et père, sentant sa fin approcher, il souhaita revenir à sa chère Portioncule, où il avait vécu, où il voulait mourir, près du sanctuaire de Marie, témoin de tant de faveurs et plus cher que jamais à son cœur, depuis qu'il était enrichi de la précieuse indulgence octroyée par le Ciel.

C'est dans cette infirmerie que François passa les derniers jours de sa vie mortelle. C'est dans cette infirmerie qu'il dicta son testament, à la fois si empreint d'humilité et de reconnaissance envers Deu, et si rempli de bons conseils à ses enfants. Il fit écrire à la noble dame romaine Jacqueline de Settesoli pour lui annoncer que sa mort approchait et lui demander les choses nécessaires à son ensevelissement. Le Frère Léon et le Frère Ange, ces deux compagnons de choix, lui chantèrent une

dernière fois le cantique du Soleil ou des Créatures, prêtant ains' leurs voix aux sentiments les plus élevés de leur Père mourant. Aveugle, à force de pleurer de brûlantes larmes sur la Passion de son Jésus et sur l'ingratitude des hommes, François appela ses fils auprès de sa couche et, croisant sur leurs têtes ses mains stigmatisées, les bénit tous, présents et absents, ainsi que tous ses fils à venir. Nous avons donc été bénis par notre Séraphique Père dans cette humble infirmerie. François se fit lire la Passion de Notre Seigneur selon saint Jean, puis, voulant mourir comme le Christ qu'il avait tant aimé et si parfaitement imité durant sa vie, il se fit dépouiller de ses vêtements, et, couvert de son seul cilice, se fit étendre par terre sur un lit de cendres. Par amour pour la sainte Pauvreté à laquelle il voulait rester fidèle jusqu'à la mort, il n'accepta que par charité et comme un pauvre mendiant la tunique que lui offrit son Gardien et dans laquelle il devait être enseveli.

Enfin, de sa voix mourante, il chanta le psaume 141:

"De ma voix j'ai crié vers le Seigneur, de ma voix je l'ai conjuré. J'ai crié vers vous,

Seigneur, et j'ai dit : Vous êtes mon espérance et ma part dans la terre des vivants..."

Il rendit son âme très sainte en chantant le dernier verset : "Que mon âme sorte de prison, pour qu'elle confesse votre nom ; les justes m'attendent jusqu'à ce que vous me récompensiez."

Quelle déchirante scène dans l'infirmerie de la Portioncule ! Les enfants perdaient leur Père, l'Ordre, son Fondateur, la terre, un Saint. Mais le Ciel se réjouissait parce qu'il se peuplait d'un élu de plus, et dans la hiérarchie des Saints la Trinité invitait l'humble et doux François. Le Pauvre entrait au royaume promis, riche de mérites, l'Humble y était reçu par de célestes hymnes. Pendant que les Frères sont partagés entre la douleur qu'ils ressentent du départ de leur Père et la joie que leur donne le spectacle de la gloire qui éclate déjà dans le saint corps que l'âme vient à peine de quitter ; pendant que, avec des pleurs et des baisers, ils vénèrent les sacrés Stigmates imprimés dans la chair virginale de leur Père, au dehors les alouettes, contrairement à leurs habitudes, quittent leur nid, le soleil déjà couché, et viennent chanter leurs plus douces cantilè-

nes autour du toit de l'infirmerie, où vient de trépasser celui qui les a tant aimées, et qui conversait avec elles comme avec de douces amies, les entretenant de leur Créateur et des bienfaits dont il les avait comblés.

C'est à bon droit que cette infirmerie est restée chère aux enfants du Séraphin d'Assise.

A ces souvenirs cependant ne se borne pas l'intérêt de cette infirmerie qui, dès 1228, était transformée en chapelle. Le cœur de saint François se conserve dans ce sanctuaire. La tradition l'assure, corroborée par certaines données historiques. Certains critiques veulent entendre cela dans un sens figuratif; personne ne saurait nier l'affection de saint François pour Sainte-Marie des Anges, — et c'est dans ce sens que son cœur serait là! Toutefois, un décret récent donne un nouveau poids à la croyance que le cœur du Père Séraphique serait véritablement inhumé dans la chapelle de l'infirmerie.

Dans ce cher petit sanctuaire, le 4 octobre, fête de saint François, on chante la grand'-messe à minuit, et c'est là, bien entendu, que le soir on fait la cérémonie du "Transitus" ou de la mort de saint François. Dans toutes les

églises de l'Ordre, le soir du 4 octobre, ces mêmes prières du "Transitus" rappellent aux enfants du séraphique Patriarche les circonstances si touchantes de la mort de leur Père.

Entrons dans la sainte Infirmerie.

Au-dessus de l'autel on admire une statue de saint François, modelée en terre cuite, par Della Robbia. On la dit faite sur le masque qui aurait été moulé sur la figure du Saint après sa mort. Ce serait alors sa plus parfaite ressemblance. Et de fait, volontiers nous nous figurons ainsi notre Père. Alors que tant d'autres figures ne nous satisfont pas, sur celle-ci les yeux se reposent avec bonheur et admiration, et à la contempler le cœur ressent un véritable sentiment de piété.

Autour de saint François, sur les parois de la chapelle, on a peint les compagnons du Saint, qui l'entourent ainsi comme de son vivant. Dans un petit placard où l'on enfermait les médicaments, on conserve quelques reliques, en particulier une corde à trois nœuds portée par saint François, et sur laquelle on distingue des gouttes du sang de ses Stigmates.

On voit encore dans la chapelle les restes de l'antique porte avec ses ferrures. Malgré la

grille qui la protège, les pèlerins ont su la déchiqueter.

A l'extérieur une peinture de Bruschi nous montre saint François étendu sur la cendre, mourant. Les Anges qui viennent recueillir l'âme du Saint sont quelque peu fantastiques. A la porte, Fra Jacqueline et sa compagne apportent les cierges et le linceul.

Combien précieuse est la mort des Saints, et qu'elle est belle la mort de notre Père! Qu'il nous donne de mourir comme il est mort.

Sur le couvercle du cercueil qui garda deux ans le corps de saint François, avant sa translation à son tombeau définitif, Giunta de Pise a peint une représentation du Séraphique Patriarche. Ce tableau, sur un fond si précieux, est appendu au mur extérieur de l'infirmerie.

En face, à la place que tient le gros pillier, se trouvait autrefois l'humble réfectoire où saint François et sainte Claire prirent ensemble le mémorable repas que nous racontent si gracieusement les *Fioretti*.

Une fois encore Claire désirait prendre un repas avec son Père. Longtemps François lui refusa cette faveur, mais enfin, à la prière instante de ses disciples intimes, qui lui rap-

pelèrent la vie de sacrifices de laquelle Claire avait vécu sous son inspiration, il céda à leurs prières. Au jour convenu, Claire et sa compagne arrivèrent à la Portioncule. Quelle joie pour elle de revoir Notre-Dame des Anges, où elle avait consacré à Dieu sa jeunesse! Après la visite émue à la sainte et vénérable chapelle, il s'agissait de prendre le repas si longtemps désiré. Les convives commencèrent par élever leur âme à Dieu, et, devant les pauvres plats servis à terre, si haut s'éleva-t-elle, que tous furent ravis en extase. La Portioncule parut en feu, on accourut même d'Assise pour éteindre l'incendie, mais quand approchèrent les pompiers volontaires, ils s'aperçurent que ce feu n'était pas de ceux que l'on peut éteindre!

Soyez mille fois bénie, chère Portioncule, toute remplie des pieux souvenirs des origines si poétiques de l'Ordre des Mineurs.

## XXVII

## NOUVELLE ET DERNIERE VISITE

Le lendemain, je pus dire la sainte Messe à l'autel de la Portioncule: à cet autel que les Anges entourent sans cesse et où, plusieurs fois, ils se sont montrés et ont fait entendre leurs voix; à cet autel où Jésus et Marie ont apparu à mon Séraphique Père, à cet autel où, à la suite du Père, sont venus prier tant d'âmes. A mon tour je prie là pour tous ceux que j'aime, pour tous ceux qui ont droit à mes prières, pour ceux particulièrement qui m'ont précédé ici et y ont prié pour moi. Il me semble entendre Jésus et Marie me redire la parole si féconde et si consolante dite à saint François: *Petitionem tu. m admitto.* J'accorde ta demande.

Au-dessus de l'autel on peut vénérer le tableau très sombre du prêtre Hilaire de Viterbe. Il représente l'Annociation. La Vierge de Na-

zareth, assise sur un trône, reçoit la salutation angélique: "Ave Maria", que lui adresse, genou en terre, l'Archange Gabriel. Le Père Eternel, entouré d'Anges, envoie le Divin Esprit, "et le Verbe se fait chair pour habiter parmi nous." Devant cet antique tableau je n'ai garde d'oublier ni la Fraternité de Notre-Dame des Anges, de Montréal, ni la maison d'œuvres placée sous le vocable de Notre-Dame des Anges: "L'Ave Maria". Comme on a retiré le voile qui ordinairement couvre la précieuse peinture, je l'ai sous les yeux durant tout le saint sacrifice de la messe.

Dans le béni sanctuaire je fais mon action de grâces, que je prolonge à plaisir.

L'intérieur de la sainte chapelle ne mesure que 7,80 mètres de longueur, l'autel non compris, sur 4,07 de largeur.

Les murs ont pour unique ornement le poli des pierres produit par les frôlements incessants des foules et les pieux baisers des pèlerins. J'ai trouvé que ces marques indiscutables de dévotion valaient bien les peintures des plus célèbres maîtres. Qui pourrait compter le nombre de persones qui sont passées entre ces rustiques murs!

Aux jours des grands concours, pour indiquer la voie à suivre et diriger les flots humains, on dresse dans la Basilique de puissantes barrières. Il est aisé de voir dans le pavé les yeux préparés pour en recevoir les montants de fer. La circulation se fait ainsi plus facile et plus rapide. Pensez donc, il faut alors satisfaire la dévotion de cent mille pèlerins, une armée! Ceux-ci ne s'arrêtent pas dans la petite chapelle, et s'estiment heureux de pouvoir simplement y passer. Les pierres des murs ont été polies par ces fleuves humains.

Une fenêtre s'ouvre à peu près au milieu du pan du côté de l'évangile. Deux grands Anges sont accotés au mur du sanctuaire, à hauteur de voûte.

Le sanctuaire est séparé du reste de la chapelle par une clôture ouvragée qui prend après la porte latérale. Le pavé a dû être plusieurs fois remplacé, usé qu'il est par tant de pas. La voûte elle-même a été restaurée. De nombreuses lampes d'argent y sont suspendues. Avec le temps, elles ont remplacé celles plus riches et plus belles, qui l'ornaient autrefois, et que Napoléon passant fit enlever à son pro-

fit. Les Italiens ne sont pas tous et toujours les admirateurs du grand conquérant, surtout ils n'oublient pas ses vols consulaires ou impériaux. A la Portioncule c'est le seul et triste souvenir qu'il a laissé.

J'ai rêvé voir dans la Portioncule, à côté de ses devancières, une lampe qui brûlerait au nom du Canada. Il y a à la voûte des crochets inoccupés; un jour viendra sans doute où un pèlerinage franciscain et canadien laissera là, en ex-voto, une gracieuse lampe d'argent, dont la flamme, religieusement entretenue dans le sanctuaire aimé de Marie et de saint François, sera une continuelle prière pour les enfants canadiens du Pauvre d'Assise, pour le Canada tout entier.

La Basilique de Notre-Dame des Anges a été élevée par Pie X au titre de Basilique patriarchale, et de Chapelle papale. C'est à l'occasion du VIIème centenaire de la fondation de l'Ordre, en 1909, qu'elle reçut cet honneur. Benoît XV, glorieusement régnant, vient en outre de la prendre sous sa paternelle protection et sa juridiction directe. Comme insignes de sa nouvelle dignité, on y a élevé un autel papal, ainsi qu'un trône, qui ne peuvent servir qu'au

Souverain Pontife, ou à son délégué avec son autorisation spéciale. L'autel et le trône sont d'un très beau dessin; ils sont exécutés en marbre de Carrare et en albâtre. Quand donc la liberté sera-t-elle donnée au Souverain Pontife? Quand pourra-t-il revenir dans cette Assise tant de fois visitée par ses prédécesseurs? Quand, dans cette Basilique de Notre-Dame des Anges, objet des sollicitudes et des bienfaits des successeurs de Pierre, pourra-t-il venir prendre place sur le trône qui lui est préparé et célébrer les saints mystères sur l'autel dressé pour lui? La présence de ce trône et de cet autel est un gage d'espérance.

Près de la Portioncule l'enfant de saint François voudrait toujours pouvoir habiter, car il sait combien le Père Séraphique aimait ce sanctuaire. Aussi résonnent-elles à mon oreille ces paroles du saint Fondateur: "Ce lieu est saint; tout ce que vous demanderez ici avec ferveur vous sera accordé. Ne l'abandonnez jamais. Si on vous en chasse par une porte, rentrez-y par une autre. Que les Frères les plus saints de mon Ordre y habitent toujours."

Les Franciscains ont suivi à la lettre ce

conseil, mieux cet ordre: ils se sont établis à Notre-Dame des Anges, dans un couvent qui peut abriter une communauté nombreuse; assez vaste pour que, à plusieurs reprises, on ait pu y convoquer et y tenir le Chapître général de l'Ordre. Dans le grand cloître, une longue série de fresques redisent la vie de saint François et l'histoire de Notre-Dame des Anges.

Plusieurs fois les révolutions ont chassé les Franciscains de ce lieu béni, mais fidèles à la recommandation de leur Père, ils y sont retournés par une autre porte, peut-être par la même.

On ne saurait quitter Notre-Dame des Anges sans éprouver tout à la fois de la reconnaissance et du regret. La chère petite Portioncule y reçoit ma dernière visite et mon dernier adieu, comme elle eut le dernier adieu de mon Séraphique Père quittant Assise, quittant la terre.

Une dernière fois je m'agenouille devant cet autel, et je dis au Bon Dieu, a la Vierge, Reine des Anges et Reine des Mineurs, à notre Séraphique Père saint Francois, toute la profondeur de ma reconnaissance, le merci du cœur qui ne sait comment s'exprimer dignement. Je leur dis aussi mon regret de quit-

ter ce lieu béni entre tous, ce sanctuaire si cher, si précieux, si saint. Je fais ici mes adieux à Assise, emportant de ma vision le souvenir heureux qui en perpétuera la durée, jusqu'au jour où mes yeux, se fermant à la lumière du monde, mon cœur cessera de battre de ces douces émotions. Mais alors, ce sera, j'espère, pour aller voir dans l'Assise céleste le Christ Jésus si compatissant aux pécheurs, dont il ne veut que le retour à la grâce et la vie; pour aller voir la miséricordieuse Marie, qui incline au pardon le cœur de son Fils; pour aller voir l'humble et glorieux François, qui a fait d'Assise et de la Portioncule en particulier: "La porte de la vie éternelle."

II

# *Mon pèlerinage*

*à*

# *Cortone*

I

## L'EGLISE DE LA SAINTE

J'avais dit adieu à Assise qui, pendant quelques jours, avait captivé mon cœur. Le train nous emportait vers Pérouse que je saluais, car, elle aussi, est pleine de souvenirs franciscains. Puis nous bordions le lac Trasimène, où saint François fit son carême, là-bas, solitaire, dans la petite île que mon compagnon me désigne. J'étais en effet accompagné par un vaillant missionnaire de la Province des Stigmates, qui a parcouru tous ces pays. Il revenait d'une prédication en Sardaigne et retournait à son cher couvent de Monte Paolo, où saint Antoine de Padoue fit sa préparation à la vie apostolique. Sur son passage et à la recommandation qui lui en avait été faite, il m'avait pris à Assise pour me conduire à Cortone et me mettre sur le chemin de l'Alverne. Le R. P. Théophile Mengani sera donc mon

compagnon de route, ainsi que le Frère Dominique, du couvent de Florence.

Au départ d'Assise, un formidable orage a transformé les sentiers et les routes en torrents, les prairies en lacs. Mais comme tout ce qui est violent ne dure pas, bientôt le soleil rayonne à nouveau pour nous montrer la radieuse beauté du lac de Pérouse.

Partis d'Assise à midi 20, nous avons deux heures d'arrêt à Torontola. C'est la guerre, et les trains militaires ont le pas sur tous les autres. Il faut se soumettre.

A 4.15 hrs nous sommes à la gare de Cortone.

Déjà, du train, nous avons envoyé une prière vers l'antique forteresse qui domine la ville et où s'élève l'église de Sainte-Marguerite.

Cortone! La ville, comme tant d'autres villes italiennes, est assise par étages aux flancs d'une montagne. Elle serait à peine connue, si son nom n'était porté dans l'univers chrétien à la suite du nom de Marguerite, qui fit pénitence dans ses murs, et y dort son bienheureux sommeil, comme une sentinelle vigilante au sommet de la forteresse aux murs dé-

labrés. Elle dort, mais son cœur veille. La ville n'a pas de meilleure gardienne, ni de plus cher trésor, ni de plus pure gloire.

Un autobus non encore mobilisé nous porte à travers le long chemin qui serpente au flanc de la montagne, et nous dépose sur la grande place, devant le palais communal, aux murs recouverts de nombreux écussons antiques. Il serait difficile au véhicule d'aller plus loin tant les rues sont escarpées. Il faut gravir ce qui reste de chemin en vrai pèlerin.

En passant, nous faisons une visite à l'église de Saint-François, desservie par les Pères Conventuels. Dans cette église, Marguerite venait prier souvent, et on y vénère un crucifix qui parlait familièrement à la sainte pénitente. L'église est un peu en désordre, vu les grands préparatifs qu'on y fait pour la fête de saint Antoine.

Nous sommes déjà sur la rampe qui conduit au couvent, quand nous rencontrons, descendant en ville, le R. Père Vicaire, qui, m'ayant reconnu pour le pèlerin annoncé, s'empresse de me donner la bonne nouvelle que la permission d'ouvrir la châsse de la sainte est obtenue de la part de l'évêque. Il se rend à

l'hôtel de ville pour fixer avec les magistrats l'heure de la solennelle ouverture

Le R. Père Gardien nous reçoit très aimablement. Plusieurs Pères de la Communauté parlent français, et je me sens tout à fait à l'aise. Ma première visite est pour l'église et le trésor qu'elle renferme.

L'édifice est de construction récente. Il a remplacé l'ancienne chapelle par trop étroite et que l'on jugeait peu digne de la Sainte. La construction fut promise par vœu, comme l'indique l'inscription gravée au fronton. La France contribua pour sa large part à son érection, grâce au zèle infatigable de Mgr Marie-Etienne Potron, évêque de Jéricho, franciscain de la Province en France, qui recueillit d'abondantes aumônes pour sa "chère Sainte", comme il aimait à appeler sainte Marguerite de Cortone. Une plaque de marbre noir placée au mur latéral de droite, dans l'intérieur de l'église, transmet à la reconnaissance des générations futures le nom de cet ingénieux quêteur de sainte Marguerite.

Sur le maître-autel se trouve la châsse de la sainte pénitente de Cortone. Une rampe de

marbre qui entoure l'autel en hémicycle porte de grands chandeliers d'argent.

Je m'agenouille d'abord devant le Très Saint Sacrement conservé à un autel latéral. Après avoir adoré le Dieu admirable dans ses Saints, je fais une première visite à celle que, de si loin, je viens vénérer. Mon regard ne peut contempler la sainte dépouille, mais mon coeur va à elle, mon esprit traverse tous les obstacles, pour lui dire ma profonde vénération, ma confiance et ma dévotion.

Je sais d'ailleurs que, demain, ma bien légitime curiosité sera satisfaite et que je pourrai voir le saint corps dans son admirable état de conservation.

Cette première prière faite avec plusieurs Pères qui veulent bien m'accompagner, nous visitons l'église en détail.

Derrière l'autel est le chœur des religieux avec ses stalles de bois et son grand pupitre choral. A gauche, l'autel du Crucifix qui a parlé à sainte Marguerite. L'image miraculeuse est d'ordinaire voilée; on ne la découvre qu'aux jours où s'ouvre la châsse de la Sainte.

Près d'un pilier de droite on m'indique la place ou était la cellule de notre Sainte, qui

liques de la Sainte, mais qui n'a jamais eu l'honneur de les recevoir. Les bas-reliefs, très appréciés, reproduisent quelques-unes des scènes de la vie de sainte Marguerite.
avait choisi sa demeure tout près de la petite chapelle d'alors. Combien on regrette la disparition de cette humble relique. La splendeur de l'église nouvelle peut-elle remplacer ces quelques murs, témoins confidentie des pénitences, des larmes, des extases, de l'amour de la pénitente de Cortone? Là, on venait la consulter, là elle transmettait les oracles du Ciel. De là, elle s'élevait, repoussant la terre du pied, vers les régions éthérées des divines contemplations. Là, le Paradis s'abaissait vers cette pécheresse qui pleurait ses égarements, effacés à force de pleurs et de mortifications. Le pèlerin serait plus ému en baisant ces pauvres murs délabrés de la cellule d'une sainte, où tant de merveilles se sont opérées, qu'il ne l'est en contemplant, tournant autour des arcs, les losanges ou les carrés blancs et noirs de l'Ecole de Sienne! Regrets inutiles, il est trop tard. Le goût du nouveau et du beau a sacrifié ce qui seul pouvait satisfaire une piété éclairée. Il faut se contenter de s'agenouiller

auprès de ce pilier et dire: Ici pria la pénitente; mon Dieu, ayez pitié de moi, pécheur!

A droite, au fond du transept, se trouve le sarcophage qui avait été préparé pour les re-

Je ne veux pas trop longtemps retenir mes compagnons; je reviendrai seul afin de pouvoir visiter à loisir et prier à ma dévotion. Je ferai et referai lentement le tour de cette église, j'en admirerai tous les aspects, je lui demanderai tous ses secrets, je dirai à la Sainte tout ce que mon coeur veut lui dire. Dans cette solitude je lui parlerai des institutions et des personnes qui portent son nom, qui l'aiment et la vénèrent; je lui dirai que je suis ici comme leur délégué auprès d'elle.

Le soir, il y a une "fonction", comme on dit en Italie. Depuis le commencement de la guerre, en Italie comme en France, il y a un nouvel élan de piété. La guerre est un si terrible fléau, qu'instinctivement il tourne vers Dieu! On fait donc un triduum à la sainte patronne de Cortone. Devant la châsse de la Sainte, le célébrant a récité avec toute l'ardeur de son âme d'Italien une prière à sainte Marguerite, qu'il a composée lui-même, pour les soldats partis pour le front et pour tous ceux

qui sont exposés aux calamités de la guerre. Après la bénédiction du Très Saint Sacrement, on distribue des images de la Sainte, au verso desquelles cette prière est imprimée.

Au sortir de la cérémonie religieuse et sur l'invitation d'un jeune Père, je sors sur la terrasse que forme la place devant l'église, au sommet de la montagne. Quel splendide panorama se découvre de cette hauteur, un soir d'été, après une journée d'orage! La ville s'étale à nos pieds. Au loin s'étend la plaine avec ses chemins blancs qui la sillonnent, le chemin de fer qui la coupe, les villages qui la parsèment. Là-bas, à droite, c'est Laviano où naquit Marguerite, c'est Montepultiano où elle s'égara dans sa jeunesse. A gauche les derniers contours du lac de Pérouse brillent aux derniers feux du jour. Appuyés sur le parapet, nous causons de sainte Marguerite, de son culte, et j'apprends de pénibles choses.

Il paraît que les habitants de Cortone n'ont pas pour leur grande Sainte toute la dévotion et le culte que leur souhaiteraient les gardiens de son sanctuaire. Les témoignages de cette dévotion viennent plus sincères, plus fervents, plus abondants, des nations étrangères que des

habitants du pays. La France et la Belgique se distinguent surtout par leur dévotion à sainte Marguerite de Cortone. Le sanctuaire est trop délaissé, les compatriotes de la Sainte n'ont pas une foi et une piété assez vives. Cela vient en partie de ce que l'accès de l'église, bâtie sur la montagne, est pénible, surtout en hiver. C'est juste, mais combien d'autres sanctuaires posés sur les hauteurs, et qui cependant attirent la piété des fidèles, qui savent que le Seigneur y est plus admirable: *Mirabilis Deus in altis!*

La châsse de la Sainte est habituellement fermée, c'est vrai encore, mais qu'importe! La foi n'a pas besoin de voir. Plus pénible encore que cette indifférence est l'emploi — on m'en fait la confidence — que ceux-là, qui n'invoquent pas la Sainte, font de son nom pour la blasphémer! Hélas! la piété et la foi ont aussi perdu de leur vigueur en Italie; cette terre classique des saints connait, comme d'autres pays, l'action funeste de l'enfer qui cherche à déchristianiser le monde que le Christ a racheté de son sang.

Cependant, plusieurs groupes de pieux fidèles sont venus assister aux prières du tri-

duum. Les petits séminaristes de Cortone se sont attardés à jouer sur la pelouse qui s'étend devant l'église, entourée des murs d'enceinte de l'ancienne forteresse, dont les portes sans battants sont toujours ouvertes. On dirait des petits prélats que ces enfants de douze, treize et quatorze ans, avec leur soutane aux lisérés rouges, leur petit manteau, leur chapeau ecclésiastique. Sous l'œil de leur surveillant, ils jouent sur l'herbe aux jeux de leur âge.

Mais pendant que nous devisons ainsi, les coudes sur la large pierre qui couronne le mur de soutènement, les yeux fixés sur le panorama enchanteur, un épais brouillard porté par le vent nous enveloppe subitement et nous cache les beautés que nous contemplions. Nous sommes dans un nuage. Nous n'avons plus qu'à rentrer au couvent, pendant que les petits séminaristes descendent les pentes de la montagne pour regagner leur séminaire.

II

## SAINTE MARGUERITE

Le lendemain matin, à l'Angelus, le carillon, composé de six cloches, sonnait à toute volée. C'est le signal convenu. Toute la ville est ainsi avertie par les solitaires de la tour, que la châsse de la Sainte sera ouverte aujourd'hui.

Régulièrement, la châsse de sainte Marguerite n'est ouverte que deux fois l'an: le 22 février, jour de la fête de la Sainte, et le dimanche dans l'octave de l'Ascension. En dehors de ces jours, il faut, pour l'ouvrir, obtenir la permission de l'évêque de Cortone et de la municipalité qui garde les clefs. Ainsi les Franciscains, qui ont dans leur église le corps de sainte Marguerite, n'en sont que les dépositaires et les gardiens fidèles, mais, pas plus que les autres, ils ne peuvent voir à leur gré

ce précieux dépôt dont la ville se considère comme la propriétaire.

L'évêque de Cortone, pour des raisons que nous n'avons pas à discuter, se montre très difficile, plus difficile même que la municipalité, pour permettre l'ouverture de la châsse. Il en est qui, venus de bien loin — des prêtres mêmes, — ont sollicité à genoux, avec larmes, la faveur de contempler le saint corps et ne l'ont pas obtenue. Des pèlerinages ont été arrêtés au milieu de leur organisation parce qu'on n'avait pas pu obtenir pour eux l'ouverture de la châsse. Les bons religieux, préposés à la garde de la Pénitente Tertiaire, gémissent de ces entraves, mais sont impuissants a briser cette ancienne servitude.

Il paraît que, ce jour-là, la permission avait été obtenue pour moi avec la plus grande facilité, comme par enchantement. Ce ne pouvait être certes par considération pour mon humble personne, absolument inconnue de Sa Grandeur, ni même pour mon titre de Ministre provincial, qui n'est pas une clef ouvrant à coup sûr; je ne chercherai pas d'autre explication, si ce n'est que sainte Marguerite, du haut du Ciel, a voulu donner cette consolation

à celui qui l'invoque tous les jours, à celui qui a mis tout son cœur à la faire connaître et aimer, et qui a propagé son culte par le petit opuscule: *Le lis refleuri.* Notre Seigneur n'avait-il pas promis à la sainte Pénitente que ceux qui la feraient connaître seraient remplis de consolations spirituelles? Cette divine promesse se réalise en ma faveur.

La messe avait été fixée à 6 heures et demie.

Dès la veille, les Frères sacristains avaient fait tous les préparatifs. L'autel avait été dépouillé des chandeliers et autres ornements, rangés devant la châsse de la Sainte. Pour en faciliter l'accès, une table de bois, à ce destinée, est placée sur l'autel, qu'elle recouvre en entier.

L'heure venue, les six cloches se mettent de nouveau en branle, pour dire à tous l'allégresse et la joie du jour, pour les convier à venir voir et vénérer la Sainte. Bon nombre de personnes ont, en effet, gravi la colline. Après la conversation d'hier soir, j'en suis agréablement surpris. Je suis bien convaincu que c'est la dévotion à la Sainte qui les fait accourir. Moins indulgents, d'aucuns prétendent qu'il y

a aussi de la curiosité dans cet empressement. Comme la faveur de l'ouverture du reliquaire n'est accordée qu'à des éminents personnages, il paraît que les dames, et certains hommes aussi, de cette petite ville qui ne voit pas souvent des étrangers, isolée qu'elle est sur une ligne secondaire et sans grand attrait, sont anxieux de voir le personnage illustre à qui l'on fait cette grâce.

S'il en fut que la curiosité amena ce matin-là, ils durent être bien déçus de ne voir qu'un pauvre Franciscain. Combien j'aime mieux croire que tous venaient avec empressement pour voir leur chère Sainte!

Le célébrant, précédé du thuriféraire et de six porte-flambeaux, se rend à l'autel du Crucifix que l'on doit découvrir.

Ce jour-là le rideau fonctionnait mal et on eut bien de la peine à dévoiler le Crucifix.

Le prêtre encense la miraculeuse image, pendant que l'on chante: "*Salva nos, Christe Salvator, per virtutem crucis; qui salvasti Petrum in mare, miserere nobis.* Sauvez-nous, ô Christ Sauveur, par la vertu de la croix; Vous qui avez sauvé Pierre du naufrage, ayez pitié de nous."

On récite aussi le verset et l'oraison.

Ce Crucifix, de grandeur naturelle, est en bois noirci par le temps; la tête du Christ, très émacié, s'incline à droite, sous sa large auréole; la croix est très étroite.

C'est à ses pieds que Marguerite venait passer de longues heures dans une prière fervente, dans de sublimes extases, dans des souffrances indicibles qui renouvelaient en elle les douleurs de la Passion du divin Maître. C'est de ce Crucifix que Notre Seigneur lui-même parlait, quand, dans ses apparitions, il lui disait: "Ma fille, va à ma croix." Véritable enfant du Stigmatisé de l'Alverne, la croix fut le grand livre de méditation de sainte Marguerite de Cortone. A ses pieds, elle comprenait mieux l'amour immense de son Dieu et l'aimait plus tendrement; à ses pieds, elle espérait son pardon avec plus de confiance; à ses pieds, l'abondance des miséricordes divines combla l'abîme de son amour.

Après avoir découvert l'impressionnant Crucifix, l'officiant se rend devant le maître-autel illuminé. La communauté l'entoure, sauf le choeur des chantres, qui se tient près de l'orgue.

Dans un religieux et saisissant silence se déroule la cérémonie de l'ouverture de la châsse. Pendant que le célébrant, les ministres sacrés et les porte-flambeaux se tiennent au pied de l'autel, les délégués de la municipalité montent sur la table même de l'autel; celui-ci a été recouvert entièrement d'une planche spéciale pour permettre le travail avec sûreté et décence. Ces hommes procèdent avec grand respect.

On enlève d'abord une sorte d'antipendium d'étoffe précieuse, un brocard aux chevrons d'or, d'argent et de couleur. Ayant sorti les longues tiges qui le fixent, on retire le câdre d'argent, serti de pierres précieuses, qui entoure la châsse; l'intérieur de ce câdre est occupé par un treillis métallique aux mailles assez larges, à travers lesquelles on voit la représentation du saint corps brodé en soie au petit point d'aiguille. Cette tapisserie enlevée à son tour, on est en présence de la porte proprement dite, formée de larges panneaux de bois d'acajou. Pour l'ouvrir, il faudra faire jouer les trois grosses clefs que garde toujours la municipalité de Cortone. Elles sont renfermées dans une large bourse de cuir que ser-

rent des cordons terminés par de gros glands dorés portant les traces du temps. Quand la lourde porte est totalement dégagée de ses entraves et qu'elle est descendue, les séculiers envoyés spécialement pour ce travail de confiance ont fini. Deux petits rideaux de soie, montés sur tringle, nous cachent encore le précieux trésor de Cortone. Le célébrant monte à son tour sur l'autel, il s'agenouille et c'est lui qui écarte enfin ce dernier voile. Elle nous apparaît, enfin, la sainte Pénitente, dans son attitude de doux repos. Les rideaux écartés, on présente au célébrant, sur un plateau d'argent, un linge blanc avec lequel, très dévotement, il essuie la vitre qui ferme la châsse; puis, le premier il applique sur ce verre un baiser de vénération et il redescend au pied de l'autel.

Cette cérémonie, qui prend encore un peu de temps, est suivie avec émotion.

Le prêtre s'étant agenouillé, on entonne ce répons, qu'à Cortone on chante avec tant d'enthousiasme:

*O Margarita poenitens,*
*Patrata quae fles crimina,*
*Tuas sequamur lacrymas,*
*Viam secuti lubricam.*

℟ *Nos poenitentes aspice,*
*Et corda nostra percute,*
*Dolore mentis intimo,*
*Christi superno munere.*

*Constanti amore Numinis,*
*Flagras et igne perpeti,*
*Candescis, O Virgineis*
*Inserta digne floribus.*

℟. *Nos poenitentes aspice.*

*Gloria Patri, etc.*

℟. *Nos poenitentes aspice.*

*Ant. Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus; inveni quem diligit anima mea, tenui eum nec dimittam.*

*Ora pro nobis, Beata Margarita.*
*Ut digni efficiamur promissionibus Christi.*

*OREMUS*

*Deus, qui famulam tuam Margaritam de perditionis via ad salutis tramitem misericorditer deduxisti; eadem nobis miseratione concede, ut quam prius errantem sectari non erubuimus mox poenitentem impigre sequi gloriemur. Per Christum Dominum nostrum. Amen.*

Traduction:

O Marguerite Pénitente,
Qui pleurez vos péchés commis,
Puissions-nous imiter vos pleurs,
Nous qui avons suivi une mauvaise voie

℟. Daignez regarder notre pénitence,
Et frappez nos cœurs
De cette intime douleur,
Grâce céleste du Christ.

D'un constant amour pour Dieu,
Vous fûtes enflammée,
Et vous brûlez d'un feu inextinguible,
O Vous, à bon droit comptée parmi les virginales fleurs.

Ant. J'appartiens à mon bien-aimé et lui s'est tourné vers moi; j'ai trouvé celui que mon coeur aime, je le posède et ne le laisserai point partir.

Priez pour nous, bienheureuse Marguerite,
Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIONS.

O Dieu, qui avez miséricordieusement rappelé votre servante Marguerite du chemin de la perdition à celui du salut, usez envers nous de la même miséricorde afin que, n'ayant pas rougi de la suivre d'abord dans son égarement, nous nous glorifiions de la suivre avec ardeur dans sa pénitence. Par Jésus-Christ Notre Seigneur. Ainsi soit-il.

Le prêtre encense les saintes reliques et se retire pendant que le nuage d'encens enveloppe l'autel.

Alors on dégage la table de la planche qui la couvre, et l'on dispose tout ce qui est nécessaire pour la sainte messe.

Pendant que, de la sacristie, je me rends à l'autel pour y célébrer le saint sacrifice, un homme assez âgé m'arrête et me prie d'avoir une intention toute spéciale pour son fils qui

est au front des armées d'Italie. Je le promets et je tiens parole.

Pèlerin, il m'est permis de dire la messe votive de la Sainte. Durant cette messe, dont les paroles liturgiques sont d'une application si touchante à l'humble pénitente favorisée de Notre Seigneur, combien de fois ai-je porté mes regards vers celle qui avait été l'objet des pardons et des confidences de Jésus ! Elle semblait m'écouter, m'entendre, me comprendre. Et il me semblait, à moi, lui renouveler une de ses extases, en faisant descendre de nouveau auprès d'elle, à ma voix de prêtre, le même divin Consolateur qui, si souvent, l'avait visitée pour consoler ses larmes, pour exaucer ses désirs, pour lui révéler l'amour de son Sacré Coeur. Elle est là, Marguerite. Il est là, Jésus. Et je suis le témoin et l'instrument de cette nouvelle rencontre.

Le R. P. Théophile me succéda à l'autel. Lui aussi était pèlerin de sainte Marguerite.

Les deux messes terminées, on replaça sur l'autel la table de bois et l'on m'invita à monter tout près de la châsse pour contempler la Sainte à ma dévotion. Je montai et m'agenouillai là même où Jésus-Hostie venait de

descendre et se donner à moi; je pus alors contempler de près celle que j'étais venu voir de si loin. Pas longuement cependant, la foule ayant envahi le sanctuaire, et les premiers arrivés étant déjà à genoux sur les marches de l'autel. Voici donc ce corps miraculeusement préservé de la corruption du tombeau après six cent dix-huit ans!

Marguerite mourut à cinquante ans. L'aspect de sa figure qui, tout d'abord, semble indiquer un âge plus avancé, nous dit l'austérité de sa pénitence, la violence de ses macérations. Le nez est fortement arqué, les lèvres jointes; les mains, très fines, reposent sur un coussin, les pieds sont nus. Sa robe, que l'on a dû changer dans le cours des siècles, est actuellement de couleur gris cendré, à larges carreaux blancs et noirs, assez pareille à celle qu'elle portait de son vivant. En ce moment, toute cette vie merveilleuse passe devant mes regards, comme dans une rapide vision. C'est bien là celle qui, privée de sa mère, se laissa entraîner dans un criminel amour, mais que la miséricorde de Dieu convertit soudainement d'un coup de sa puissante grâce. C'est là la fille séduite, mais pénitente, que son

père rejeta hors de la maison paternelle à l'instigation de la marâtre. C'est bien elle qu'une voix mystérieuse dirigea vers Cortone et vers les enfants de saint François, qui devaient prendre la conduite de son âme. Et je pense aussi à l'enfant né de son péché, dont l'histoire ne nous a pas même conservé le nom, que sa mère élève dans la plus grande austérité, et qui, jeune encore, devient Franciscain, dans ce même couvent de Cortone. Je pense aux excès de pénitence, d'humilité, qui attiraient à Marguerite la compassion de Dieu. Je pense à ces nombreuses faveurs du Ciel dont fut comblée la pauvrette que Notre Seigneur daigna un jour appeler sa fille. Je pense à toutes les oeuvres de zèle et de charité de la Sainte et je lui demande de bénir les œuvres placées sous son patronage. Je pense à cette sublime réhabilitation qui la place au rang des Vierges, et je lui demande de m'obtenir la contrition et le pardon de mes péchés. Je lui recommande ceux ou celles qui se réclament de sa protection. J'activai l'intensité de mes intentions à ce moment qui dura, je ne sais combien longtemps, mais qui me parut bien court.

J'arrêtai un long regard sur ce visage que j'avais tant désiré voir, que je vois, mais que je ne reverrai plus! J'appliquai mes lèvres au verre de la châsse et, dans un long baiser à ces reliques sacrées, m'efforçai de faire passer tout mon coeur.

Je redescendis à regret.

Apres moi, comme pour la sainte mes. , monta mon compagnon de voyage; quelques privilégiés lui succédèrent; les autres restèrent au pied de l'autel, dont ils avaient envahi les marches.

Ma visite et ma prière terminées, on remit les précieuses reliques au secret. Avec les mêmes cérémonies et les mêmes chants, on fit tomber le voile devant l'antique image de Jésus Crucifié, et l'on se rendit au maitre-autel. Le prêtre encensa les restes vénérés du "Lis refleuri"; il monta sur l'autel et, à genoux, de nouveau essuya la grande vitre du reliquaire; puis il tira les deux rideaux de soie qui nous voilèrent la si douce vision. Les employés de la municipalité, à leur tour, achevèrent la fermeture de la châsse. Autant l'ouverture en avait été joyeuse, autant la fermeture en paraissait triste: on eût dit que l'on fermait de

nouveau un cercueil ! Un à un, les divers parements furent replacés, on enfonça les tiges de fer, les grosses clefs grincèrent. Chacun se retira. Mais dire le bonheur des instants que je venais de vivre serait difficile.

III

## LES CELLES

Après le petit déjeûner tel qu'on le prend en Italie, je pars avec le R. P. Roger, qui veut bien m'accompagner, pour faire un autre pèlerinage, celui des "Celles".

Quand saint François prêcha à Cortone, on lui demanda d'y établir un monastère de son Ordre. François lui-même en choisit le site. Quel ravissant petit nid! C'est vers ces antiques cellules ou "Celles", illustrées par le séjour qu'y fit le Séraphique Patriarche, par le Frère Elie de Cortone, célèbre dans l'histoire franciscaine, enfin par le bienheureux Guy de Cortone, que nous dirigeons nos pas en descendant la montagne par le lacet de chemins et de sentiers qui nous conduisent au torrent près duquel François avait choisi sa solitude.

Les Celles rappellent un peu les Carceri, mais leur aspect, moins sauvage, est plus gracieux. Au lieu du torrent desséché, c'est au

contraire l'eau limpide qui descend de la montagne et coule, de vasque en vasque, sur le roc vif où elle bondit et écume. Le plan du monastère serait difficile à tracer, mais l'aspect en est très pittoresque; c'est un entremêlement de petits toits étagés, encadrés de verdure.

Le R. P. Gardien des Capucins nous y reçoit très cordialement et nous fait les honneurs de cette relique séraphique. Après celle du Très Saint Sacrement, notre première visite est pour la cellule de saint François. C'est une sorte de grotte à laquelle on accède par un petit oratoire; de l'oratoire on monte quelques marches et l'on passe dans la grotte par une porte très étroite. Sur l'un des côtés de la petite pièce, il y a une Vierge habituellement enfermée dans une sorte de placard. Avant d'en ouvrir les portes rustiques, on allume deux cierges, comme l'on fait pour des reliques.

Nous prions quelques instants dans ce creux du rocher, où, colombe solitaire, François, attiré par le Christ bien-aimé, pria si souvent. Le couvent est un dédale de corridors étroits dont souvent l'un des murs n'est autre que le roc même de la montagne. Les escaliers -- de

vrais casse-cou — sont fréquents. Les cellules, grossièrement crépies, sont bien petites, et à peine éclairées par une fenestrelle. Comme tout est pauvre dans ce couvent, pauvre à ne pouvoir le dire assez. Saint François, le Poverello, doit encore y faire ses délices. Mais, au sein de cette pauvreté, toutes les richesses de la nature.

Nous trouvons les jeunes Frères novices au travail de la lingerie. Le couvent des Celles est la maison du noviciat.

En sortant, nous nous arrêtons sur le pont jeté par dessus le torrent. Nous nous laissons bercer au chant des cascades et au murmure des sources, dont la douce fraîcheur nous paraît plus délicieuse en cette chaude journée d'été; nous nous grisons des mille parfums des fleurs des bois.

Sur ce rustique pont, mon compagnon me dit, — et c'est de la poésie toute franciscaine: "Notre frère le vent et notre sœur l'eau, dans leur pureté ne vivent point ensemble; aussi le premier a fait son séjour au couvent des Franciscains de Sainte-Marguerite, la seconde est venue résider chez les Capucins au couvent des Celles." En effet. au couvent de Sainte-Mar-

guerite, l'eau est plus que rare; on la recueille parcimonieusement quand elle veut bien tomber des toits; quant au vent, il y règne en maître. Aux Celles, au contraire, notre sœur l'eau se promène comme chez elle; mais dans cet encavement le grand vent se croirait prisonnier, il ne s'y aventure jamais.

Sur les ailes de cette contemplation des beautés de la nature, nos âmes s'élevent vers le Bon Dieu. Nous reprenons notre route en devisant de saint François, de ses premiers compagnons, en parlant de la douce et bonne Providence, de ses délicatesses à l'égard des enfants du Pauvre d'Assise, tout comme devaient le faire le Père lui-même et ses premiers disciples cheminant sur cette route rocailleuse, entre les Celles et Cortone. Et notre coeur, comme celui des disciples d'Emmaüs, se sentait plein d'ardeur pour cette vie franciscaine qui nous apparaissait, ce matin-là, dans toute la force et la poésie de ses premiers jours.

La chaleur était intense, elle rendait plus capiteuses les senteurs du thym, du chèvrefeuille et de tant d'autres fleurs qui bordaient notre chemin. Nous arrivâmes au couvent à l'heure du diner. Quelle matinée!

Le pèlerin ne fait que passer. Avant de partir, j'avais offert au R. Père Gardien un humble petit ouvrage sur sainte Marguerite, qu'un poète avait intitulé: *Le Lis refleuri.* Un Père auteur m'offrit à son tour un recueil de prières à la sainte Pénitente. J'aurais voulu emporter force vues et photographies pour des conférences futures. On n'a rien. Il fallut aller chercher en ville pour trouver deux cartes postales et une image de la châsse ouverte. J'avais aussi promis une relique de la Sainte. Inutile, bien entendu, de penser à obtenir une parcelle du corps que la mort elle-même, destructrice de tout, a cependant respecté. Je ne pouvais avoir qu'une relique secondaire, une parcelle de quelque objet ayant servi à sainte Marguerite. Devant moi, le R. Père Gardien coupa un tout petit carré d'étoffe de la tunique qui avait recouvert le saint corps pendant de très longues années.

Il fallait partir. Le temps, très variable, de très beau qu'il était le matin, s'était mis à la pluie. Il fallut descendre à la grande place sur les pavés glissants de rues très escarpées. En attendant le départ de l'autobus, je lis les blasons qui couvrent la maison communale. La

machine nous emporte bientôt jusqu'à la gare de Cortone sans que nous puissions, une dernière fois, jouir des splendeurs du panorama.

Cortone, adieu !

# *III*

## *Mon pèlerinage*

*à*

## *l'Alverne*

I

## PREMIERE ETAPE

Nous étions partis de Cortone à la pluie. Le R. P. Théophile, qui m'avait été donné pour compagnon, devait me conduire jusqu'à l'Alverne. Nous partions trois de Cortone: le P. Théophile, le Fr. Dominique, du couvent de Florence, et votre humble pèlerin.

La gare d'Arezzo devait être le lieu de la dispersion. Le Fr. Dominique prenait le chemin de la ville des Fleurs, pendant que nous prenions celui de Bibbiena. Mon compagnon allait et venait, allant aux informations, rendues nécessaires par suite de la désorganisation des trains depuis la mobilisation, rencontrant ici un ami à qui il serre la main, là, un autre avec qui il fait un petit bout de causette. Je me tiens sur le quai, démêlant de l'oeil l'écheveau mêlé de cette gare pleine de monde. Tantôt le Père me donne une information sur notre train, tantôt il me présente un de ses amis, et

je vois combien est populaire le Père Théophile, le Gardien de Monte Paolo, sanctuaire de saint Antoine de Padoue.

Une présentation particulièrement intéressante fut celle du curé de Bibbiena. Monsieur le curé parle parfaitement le français, et il retourne à sa paroisse. Le R. P. Théophile estime donc qu'il est désormais inutile pour lui d'aller plus loin pour me mettre sur ma route en s'écartant de la sienne. Monsieur le curé me conduira lui-même à Bibbiena, qui est la station du chemin de fer la plus proche de La Verna. Je ne saurais être entre meilleures mains. Je précipite mes adieux émus et reconnaissants au bon Père Théophile, car le train qu'il doit prendre est sur le point de partir.

Un salut de la main, à travers les voies ferrées qu'il traverse, et pendant ce temps-là... le train part sans le prendre! Il revient résigné, et devra attendre un nouveau départ.

Quand notre train arrive, enfin, ce n'est pas une petite affaire de trouver deux places voisines pour monsieur le curé et moi. Le train est bondé. Ce sont surtout des jeunes gens se rendant au poste où les appelle la mobilisa-

tion; ce sont aussi des soldats, puis les voyageurs accumulés par la rareté des services réguliers. Tout de même, dans un wagon de troisième classe, vraie boîte à compression, nous trouvons une petite place, où, en se serrant bien, on peut tenir trois sur un banc à deux. Cette fois, ce sont les définitifs et sympathiques adieux à mon Père Théophile, que je ne reverrai probablement plus.

Le train part. Pendant le trajet il se passe une de ces scènes disgracieuses auxquelles on peut s'attendre, au milieu de jeunes recrues qui cherchent à se griser et qui se croient tout permis parce qu'elles vont être soldats. Les jeunes gens chantent. Soudain, ils entonnent une chanson qui, paraît-il, n'est pas très convenable, n'est même pas convenable du tout.

Monsieur le curé qui, jusqu'ici, avait causé très paisiblement avec moi, se lève. Quelles vertes apostrophes à l'adresse de ces étourdis! Il ne se contente pas de leur rappeler la loi divine, il leur rappelle encore la loi civile. Le plus hardi veut répondre, mais il a à qui parler: "N'y a-t-il pas assez de chants patriotiques pour exprimer votre enthousiasme et pour don-

ner libre essor à votre ardeur juvénile et guerrière?"

On essaie une réplique.

Le curé y répond par des coups de foudre!

Rongeant son frein, le libertin fredonne le *Magnificat* comme une moquerie, mais personne ne lui fait écho. C'est bientôt le calme plat.

Petit incident qui me parut topique dans cette Italie où l'on met de l'enthousiasme en tout, dans le bien comme dans le mal, où l'insulte coudoie la louange, la haute vertu le vice abject, où tout chante l'ignoble comme le beau!

A la station voisine de Bibbiena, nous avons une agréable surprise. Le R. P. Sabatino, vicaire du couvent de cette ville, est venu jusque là à ma rencontre. On voit qu'un ami, un père, un ancien compagnon de noviciat, un supérieur, a préparé très délicatement les voies, pour me faciliter le voyage.

C'était déjà le T. R. P. Colomban qui m'avait procuré mon guide vers Cortone; il a aussi annoncé mon arrivée à Bibbiena, qui est le poste avancé vers l'Alverne.

A la gare, un modèle de vicaire vient audevant de son curé. Nous prenons place tous

les quatre dans une voiture que le vicaire a retenue d'avance, et dans la demi-obscurité du soir nous faisons route, en devisant. Le vicaire, apprenant que je viens du Canada, me dit avec une particulière satisfaction, qu'il est en correspondance avec un professeur de l'Université Laval, à Montréal, et qu'il fait avec lui échange de cartes postales.

La voiture nous dépose devant la porte du couvent de San Lorenzo, et continue pour amener ces messieurs à la cure.

Bibbiena est une toute petite ville. L'église conventuelle est en même temps paroissiale.

Je suis très heureux de voir de près une de ces petites communautés où le nombre ne permet pas toute la majesté de la rigoureuse régularité, où tous les éléments disponibles sont utilisés au service de l'autel et à l'activité de la ferveur.

Ici comme à Cortone, on fait un triduum solennel pour la paix, alors que l'Italie vient à peine d'entrer en guerre.

L'autel de la chapelle franciscaine est ornée de fleurs et de lumières; on va donner la bénédiction du T. S. Sacrement.

Je vois encore l'enfant de chœur grimpant

sur l'autel pour allumer les cierges de l'illumination ; j'entends encore surtout le chant populaire, où les enfants poussèrent si fortement les notes aigües d'un cantique au Sacré Cœur, que l'air en a été gravé dans ma mémoire, et si vivement, que je me demande si, en certains endroits, la membrane enrégistreuse n'a pas été perforée !

Après le Salut un groupe se réunit à l'autel de la Très Sainte Vierge, où les chants recommencèrent avec une nouvelle ardeur.

Le couvent est assez vaste et, comme tant d'autres, il rappelle par ses proportions des jours meilleurs.

Il vient de perdre son Gardien. Le T. R. P. Michaelangelo a été nommé Définiteur Général par le récent Chapitre, et les religieux, avec grâce, peut-etre même avec un peu de flatterie, prédisent au Vicaire que le Définitoire Provincial, qui doit se rassembler le lendemain, le nommera leur Gardien. Il est si aimable, si avenant, si poli, si charitable : toutes qualités qui siéent si parfaitement à un Gardien de couvent, que je n'hésite pas à joindre mes prophéties à celles de la petite communauté. L'évènement devait nous donner raison.

Le lendemain je dois partir pour l'Alverne. Le voiturier qui doit m'y conduire est un ami de la communauté, il a son frère chez les Franciscains. Cette circonstance lui procure la préférence des religieux quand il faut conduire un pèlerin à l'Alverne.

Le départ est fixé à 6 heures.

Nous aurons onze kilomètres à faire par de rudes montées.

II

## SUR LA ROUTE

Je dis la messe de bonne heure.

Tout ici a l'air antique et tout semble improvisé: les ornements ne sont pas préparés, il faut attendre le servant, l'autel même n'est pas prêt. L'église est en réparation, et c'est une circonstance atténuante.

J'aurais rêvé de monter l'Alverne à pied, de gravir la sainte montagne comme le Séraphique Père et ses compagnons, et c'est une humiliation pour moi de ne pouvoir le faire, à cause de l'état de ma santé.

Comme compensation la voiture est de très humble apparence, et le cheval est encore plus chétif. Le cocher sent le besoin pressant de m'expliquer que le gouvernement, pour les fins de la guerre, a mobilisé les meilleurs chevaux, et qu'il ne reste, pour faire le service civil, que ceux inaptes au service militaire. Je com-

prends facilement la chose, moi qui suis un pauvre réformé.

Nous traversons la petite ville; il est plus tard qu'il n'a eté convenu, et déjà tout est activité. En passant devant une boutique de forgeron, j'écoute avec plaisir un duo marteau et enclume.

Bientôt se dessine à l'horizon une ligne que les images ont rendue familière à mon cœur; d'ailleurs mon conducteur me la désigne: c'est la sainte montagne, c'est l'Alverne!

Mes yeux s'y fixent. Comment dire ce qui se passe dans mon âme à cette première rencontre? Après un moment de muette et respectueuse contemplation, où tout parle au dedans, sans bruit de parole, j'ouvre mon bréviaire: je veux emprunter l'hymne séculaire, l'hymne sainte si souvent chantée pour saluer le séraphique Mont:

"Salut, ô Mont Alverne, ô vous qui contenez dans vos flancs les mystères de la Croix du Christ, d'où sortent les privilèges du salut éternel, alors que François tend toutes ses facultés à l'étude de la lumineuse Croix!

"Plein de dévotion, cet homme s'est retiré dans les antres solitaires de cette montagne;

pauvre, contempteur du monde, mortifié, se privant de sommeil, dépouillé de tout, mais tout ardent, il donne là tous les soupirs de sa ferveur!

"Il s'est enfermé seul en lui-même pour exhaler et lancer bien haut son esprit, telle une flèche.

"Brisé de douleur, il pleure sur tous les gestes de la Croix, et pour son âme affamée, il réclame tout le fruit de cet arbre sacré!

"Il vient à lui le Roi, vêtu d'un Séraphin, couvert du voile des six ailes. Il porte et la paix et la guerre, car, des traits de merveilleuse puissance sortent de la croix où il est attaché.

"Le serviteur voit son Rédempteur, impassible de gloire et souffrant par amour, Lumière et splendeur du Père, d'aspect si touchant et si humble, et il entend une tendresse de paroles qu'il n'est pas donné à la bouche humaine de redire.

"La cime de la montagne s'incendie d'un feu miraculeux, que les contrées voisines peuvent voir; mais plus brûlant et plus irradié encore, est le cœur de François, transformé par les divines ardeurs de l'amour; et son corps

lui-même est orné des prodigieux stigmates, que l'amour y a sculptés.

"Qu'il soit glorifié le Crucifié qui ôte les péchés du monde! Il le bénit et il le loue celui qui, maintenant crucifié avec Lui, porte les plaies de la Croix, François, que le Christ s'est uni par un pacte tel qu'il n'en est pas de plus fort au monde!"

Pendant que je me suis laissé ravir par cette extase d'emprunt, la route a fui. Et maintenant, je regarde, et je regarde encore autour de moi. C'est bien toujours ce chemin qu'a suivi le Pauvre d'Assise, mon Père, c'est ce panorama qu'il a eu sous les yeux. Les hommes peuvent bouleverser les minutieux détails des petits sanctuaires, et on le regrette, mais ils ne peuvent rien changer à ce grand sanctuaire de la nature, où tout reste immuable et impassible devant les siècles qui passent et s'enfuient.

J'interroge chaque contour, chaque grande roche, et je le ferai souvent durant ces jours bénis: "N'avez-vous pas vu le Père que mon cœur aime? *Num quem diligit anima mea. vidistis?*"

Nous avons dépassé depuis longtemps les

quelques maisons sur la route, et nous sommes dans la solitude. Le pauvre vieux cheval n'en peut plus; il s'arrête de temps en temps, essoufflé. Je voudrais descendre, pour le soulager, mais mon cocher ne le souffre pas; il tient a conserver sa réputation, ou peut-être celle de son cheval. Entre temps, il le fouette si cruellement, qu'il me fend l'âme. Parfois, il le cingle un peu au-dessus du sabot; l'animal paraît très sensible à ces coups. Je n'avais jamais vu auparavant exercer cette cruauté, et ne l'ai pas revu depuis. Il arrive que, lassée et résignée, la pauvre bête se laisse battre sans qu'en apparence une fibre s'émeuve en elle.

A gauche, sur une lande, bien maigre pourtant, voici un pâtre et ses moutons. Tout en surveillant ses brebis, il tresse de la paille à chapeaux, et je pense, en le regardant, à ce que diraient de ce petit métier tant de gens qui, au Canada, trouvent qu'il ne vaut pas la peine de travailler pour ne gagner qu'une piastre par jour!

Mais voici des agneaux que l'on porte au marché. Chères et innocentes petites créatures! Ah, je compris la compassion qu'en avait

le Séraphique Père. Les pauvres bêtes sont pelotonnées dans une grande serviette, où leur captivité est assurée. Celui-ci est porté derrière une voiture, d'autres sont suspendus de chaque côté du dos d'un âne. Leur tête sort de la serviette et leur bêlement est navrant. Je puis en caresser un au passage.

Comme saint François, j'aurais voulu pouvoir le racheter, le délivrer de la mort, l'échanger avec mon manteau. Mais, mieux que le prix de mon échange, j'emportai une plus vive compréhension de l'âme de mon Père et du trait si touchant qui se répète plusieurs fois dans sa vie.

Une autre rencontre : celle des mulets du couvent de l'Alverne. Ils sont sept ; quelques religieux les conduisent. Les aumônes qui devront nourrir et les religieux et les pèlerins nombreux qui visitent l'Alverne doivent être d'abord quêtées, puis transportées au sommet de la montagne déserte. Les frères quêteurs réunissent dans les hospices les provisions recueillies, et la caravane des mulets va les chercher pour les monter aux pauvres de Jésus-Christ et aux pieux pèlerins.

C'est un problème que la sustentation de

tant de monde dans cette solitude; le troupeau de mulets me révèle un peu comment on le résoud.

Nous voici à la Beccia ou hospice pour les dames; pour le moment, j'ignore encore ce que c'est. Là, s'arrête la voiture. Le chemin est désormais si à pic que les voitures n'y ont pas accès; il faut faire le reste du trajet à pied, à dos de mulet, ou en traîneau royal que tirent les beaux bœufs de l'Alverne. Ce dernier mode de transport n'est pas pour moi. Je suis heureux de prendre le premier et de faire à pied, tout au moins ce qui reste du chemin conduisant au Mont béni!

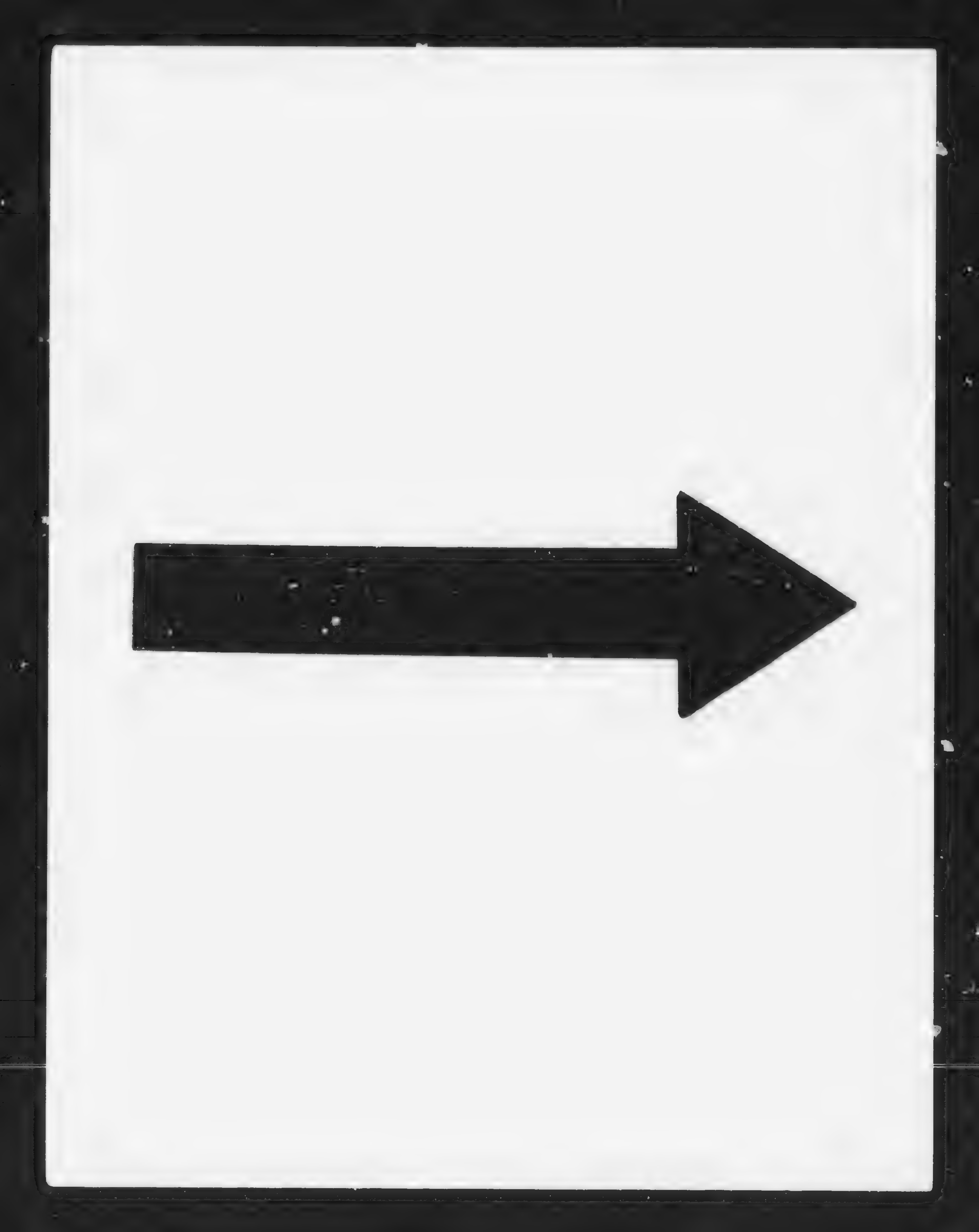
## III

## L'ENTREE

Le dos courbé, tirant du pied, je gravis lentement la pente de 485 mètres que me conduira au couvent. Je suis seul, le cocher donne ses soins au pauvre cheval qui doit en avoir besoin.

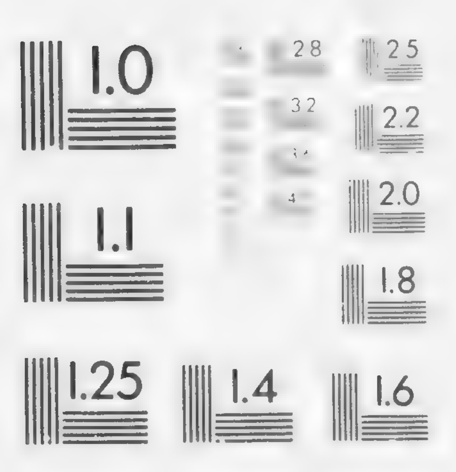
Je monte et, tout en contemplant le panorama, j'arrive à une petite chapelle, à l'angle du chemin.

Sont-ils charitables ces bons Pères! Ils ne ferment pas une porte sans laisser à portée de l'œil pieux ou curieux une petite ouverture grillée par où on peut voir l'intérieur. Tout sur la sainte montagne doit me parler de saint François, et je veux tout interroger. Je regarde donc à l'intérieur de la chapelle, puis je lis les deux doubles distiques inscrits de chaque côté de la porte; ils m'apprennent qu'ici se trouvait le grand chene où les petits oiseaux se rassemblèrent pour faire fête de tout leur



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2






APPLIED IMAGE Inc

ramage au bienheureux François, lorsqu'il vint à l'Alverne pour la première fois.

Je prie, me rappelant ces gracieux souhaits de bienvenue. A son tour ne semble-t-elle pas être là, cette petite chapelle, avec son poétique souvenir, pour souhaiter encore la bienvenue au pèlerin de l'Alverne?

Je gravis ce qui reste de la montée, et j'arrive à la porte arquée qui appuie sa voûte sur deux massifs de rochers. J'entre, puisque la porte grande ouverte semble m'y inviter, et je me trouve dans une cour assez compliquée et qu'il serait long de décrire; d'ailleurs je ne connais pas encore la nature de toutes ces constructions. De toutes les portes que j'aperçois, je ne saurais dire quelle est la porte d'entrée du couvent proprement dite; je dois même avouer qu'après dix jours je suis parti sans le savoir, tellement on entre et on sort de tous les côtés! Entré au couvent par l'église, j'en suis sorti par l'église.

Je me dirige donc vers la construction qui, visiblement, est l'église. Traversant la grande place où s'élève la statue de saint François aux colombes, j'admire en passant cette œuvre d'art moderne: François, ému de compassion

à la vue de douces colombes qu'un enfant va vendre au marché, les lui demande.

Le jeune homme lui en a cédé une que le saint presse amoureusement sur son cœur, mais, insatiable dans sa douce charité, il demande encore l'autre. L'enfant, par sa physionomie expressive, dit assez qu'il lui en coûte de se dessaisir de son bien. Une gracieuse grille de fer forgé, faite de roses et de lis, entoure le groupe.

J'entre dans la grande église et m'agenouille sur ce pavé foulé par tant de pèlerins. Mon âme dit au Bon Dieu toute sa reconnaissance: je suis à l'Alverne!

Je reviendrai visiter en détail cette église; on ne m'en laisse pas, pour le moment, le loisir. Un charitable religieux, informé de mon arrivée, ou m'apercevant dans la nef, vient me chercher et m'introduire dans le couvent.

Sa première sollicitude a pour objet de me réconforter par une tasse de café. Mais, à cette heure, la "caffetaria" est fermée et, plutôt que d'aller à la recherche du frère qui en est chargé, il trouve plus expéditif de m'introduire à l'infirmerie.

Venant d'Amérique, la cuisine de cette in-

firmerie et l'infirmerie elle-même, cela me parut une vision de l'antiquité. Dans l'âtre d'une grande cheminée de grosses bûches brûlaient, nonchalamment, sous un grand chaudron pendu à la crémaillère. Autour du feu, quelques pots de terre étalaient leur rondeur ventrue; se chauffait à ce feu un bon vieux frère, assis et les mains croisées sur son bâton noueux. Les âges en passant semblaient avoir accroché là des souvenirs. Il y avait, se voisinant: l'antique lampe à huile allongeant son bec pour en faire sortir la mèche fumeuse, la lampe à pétrole, et le plus moderne bec d'acétylène.

Il me sera donné de visiter plus tard cette infirmerie, si bien comprise, cette pharmacie où les grands vases de porcelaine antique ont été faits spécialement pour elle, puisqu'ils portent le blason de l'Ordre, et même de consulter. sur mon cas, le frère médecin, qui a la science d'un docteur, sans en avoir le titre. Pour aujourd'hui je me contente de prendre, à la cuisine de l'infirmerie, le médicinal café que m'offre la charité hospitalière.

On me conduit de là dans la cellule qui doit être le lieu de ma solitude, pendant la retraite spirituelle que je viens faire à l'Alverne. Elle

est spacieuse, et contient deux lits, mais, malgré les fenêtres qui permettent à l'air d'entrer, la semaine précédente a été si pluvieuse, que la moisissure semble l'avoir toute envahie; elle sent le champignon.

C'est dans cette cellule que je ferai connaissance avec le plus aimable personnage de l'Alverne.

Quel pèlerin est passé, ces dernières années, à l'Alverne, sans y avoir connu le bon Père Samuel Charon? (1)

Le Père Samuel est l'expression vivante de l'hospitalité franciscaine. Il a su conserver la courtoisie française, qu'aimait tout particulièrement notre Séraphique Père, faite de sincérité, d'ouverture, de gaieté, de franchise, et avec cela, il a su s'adapter le velouté, la souplesse, l'ondulé, la délicatesse de la politesse italienne, qui vous berce de flatteries et vous encense de superlatifs. Imaginez ce que peut donner le doux alliage de toutes ces qualités réunies: vous avez le Père Samuel! Avec cela, il connait l'Alverne, je ne crains pas de le dire,

---

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, le Bon Dieu a appelé à la récompense son fidèle serviteur.

mieux que personne. Tout le monde veut l'avoir pour guide. Sa plume a décrit toutes les nuances de l'Alverne, et sa mémoire est une source historique de premier ordre.

C'est lui qui sera tout à la fois le directeur spirituel de ma retraite (le mot *spirituel* lui convient doublement) et mon guide dans mes visites aux nombreux sanctuaires de l'Alverne.

Quand on a connu aussi intimement le Père Samuel, on ne le quitte plus, et si on est obligé, par la rigueur du destin, de redescendre les pentes de l'Alverne, où l'on voudrait toujours rester, eh bien! on emporte le Père Samuel dans son cœur!

IV

## LA CHIESINA

L'Alverne, on le sait, c'est la sainte montagne où notre Séraphique Père saint François reçut les Sacrés Stigmates. Mais l'Alverne est tout un petit monde de piété, c'est un musée céleste. On ne peut ni tout comprendre, ni tout voir en passant; il faut y séjourner, il faut y méditer. Aller tout droit au lieu béni où se tenait le Père Séraphique quand le Christ lui imprima les plaies de sa Passion, prier là, même avec ferveur, et puis s'en revenir, ce ne serait pas avoir fait un pèlerinage à l'Alverne. Ce serait l'Alverne rapetissé, amoindri, et il est grand!

Nous commencerons notre pèlerinage par la Chiesina, ou petite église, dédiée à Notre-Dame des Anges. C'est un sanctuaire entre tous vénérable, une précieuse et sainte relique: c'est la chapelle bâtie du temps de saint François et par les ordres exprès de la Très

Sainte Vierge, qui voulut bien en déterminer la forme et la dimension, dans une vision dont elle favorisa son Serviteur.

François fit part à son ami et bienfaiteur, le comte Orlando, celui-là même qui lui avait donné l'Alverne, de la vision qu'il avait eue et du désir de la Très Sainte Vierge de voir s'élever là un sanctuaire en son honneur. Orlando fit bâtir la petite église. Elle mesure 9 mètres de longueur sur 5 mètres 15 de largeur. C'est donc là que pria notre Père, là que, avec ses compagnons privilégiés, il récitait les heures canoniales; c'est là que, après avoir reçu les Sacrés Stigmates, et près de quitter l'Alverne pour la dernière fois, il entendit la sainte Messe, et fit à tous les plus tendres adieux.

Il me semblait entendre cette voix chantante du Héraut du Grand Roi, psalmodiant les louanges divines et priant la Vierge bénie qu'il aimait tant. Il me semblait entendre les échos de ses adieux qui arrachent les larmes:

"A Dieu, à Dieu, à Dieu, frère Massée,
A Dieu, à Dieu, à Dieu, frère Ange,
A Dieu, à Dieu, à Dieu, frère Sylvestre,

A Dieu, à Dieu, à Dieu, frère Illuminé.

"Restez en paix, fils très chers, Dieu vous bénisse, fils bien aimés. A Dieu, je m'éloigne de vous, mais je vous laisse mon coeur. Moi je m'en vais avec la petite Brebis du Bon Dieu, et je m'en vais à Sainte-Marie des Anges, et ici je ne reviendrai plus.

"Moi je pars, à Dieu à tous! A Dieu, Mont, à Dieu, à Dieu, Mont Alverne, à Dieu, Mont des Anges, à Dieu, très cher. A Dieu très cher frère faucon. Je te remercie de la charité dont tu as usé avec moi. A Dieu, à Dieu Sasso Spicco, désormais je ne viendrai plus te visiter. A Dieu, Rocher, à Dieu, à Dieu, Rocher qui dans tes flancs m'a reçu, le démon restant frustré dans son attente. Désormais nous ne nous reverrons plus. A Dieu, Sainte Marie des Anges, je vous recommande mes fils que voici, ô Mère du Verbe Eternel!"

Il me semblait les entendre encore ces adieux répétés qui me disaient tout ce que François avait aimé ici, où de si grandes grâces lui avaient été faites.

J'aimais à y venir prier, à dire la sainte Messe là où mon Père Séraphique avait luimême prié et assisté au divin Sacrifice.

La table robbiane qui surmonte le maître-autel est des plus gracieuses. Elle représente l'Assomption de la Très Sainte Vierge, d'après une ancienne tradition selon laquelle Marie, montant au Ciel, détacha sa ceinture et la laissa à la terre, en la personne de saint Thomas. François, dans l'attitude de l'extase, fait pendant à saint Thomas, et regarde la Vierge entourée d'Anges. Saint Bonaventure et saint Grégoire le Grand, de chaque côté, contemplant aussi la glorieuse Assomption. Des Anges en adoration entourent le tabernacle.

D'autres tables robbianes ornent ce petit sanctuaire; l'une représente la Nativité de Jésus où, à côté de la Sainte Vierge et de saint Joseph, se tiennent saint François et saint Antoine de Padoue; l'autre représente la Sépulture de Notre Seigneur. Dans les soubassements de l'un et de l'autre sont représentés des saints. Les corniches supérieures sont ornées de têtes de chérubins.

Les religieux viennent faire là tous les jours leur prière du soir, et, dans la formule consacrée, entre un chant pieux que volontiers, j'en suis sûr, aurait adopté saint François,

quitte à se taire au dernier couplet et à l'écouter seulement. Oh! que j'aimais à le chanter avec mes frères de l'Alverne, et que de fois ne l'ai-je pas chanté depuis, en cette mélodieuse langue italienne.

*Vi adoro ad ogni momento*
*O vivo pan del Ciel*
*Gran Sacramento.*
Je vous adore à tout moment,
O vivant Pain du Ciel,
Grand Sacrement.

*E sempre lodato sia*
*Il nome di Gesu*
*E di Maria.*
Et toujours qu'il soit loué,
Le nom de Jésus,
Et celui de Marie.

*E sempre sia lodata*
*La Regina del Ciel*
*Immacolata.*
Et toujours qu'elle soit louée,
La Reine du Ciel
Immaculée.

*E sempre sia lodato*
*D'Assis' il Seraphin*
*Stimmatizzato.*
Et toujours qu'il soit loué,
D'Assise le Séraphin
Stigmatisé.

Un incident inspiré par l'orgueil national s'est déroulé autour de l'autel de la Chiesina.

Cet autel n'a rien de remarquable. Dans un de ses nombreux pèlerinages, Mgr Etienne Potron, franciscain de la Province de France et grand bienfaiteur de l'Alverne, s'offrit à faire donner un bel autel à la Chiesina. Il avait déjà fait un cadeau semblable à la chapelle stigmatine, où le gracieux autel porte ses armes. Mais cette fois, il mit une condition à son don, c'est que l'autel serait dessiné et exécuté en France.

L'Italie refusa le don offert à cette condition.

Pendant ma retraite, un jour que je priais là avec tout le recueillement que m'inspirait un lieu si saint, un prêtre pèlerin vint y dire la messe. Il était entré avec son petit servant, et son chien les avait suivis.

Le petit servant: un chérubin! Mais qu'il était sale!

Rarement j'ai vu des mains aussi noires à un blanc, rarement j'ai vu un déguenillement pareil. Et je me disais: Dieu regarde la beauté des âmes. Que de soies et de velours sont entrés ici, couvrant des âmes moins candides. Je finis par aimer la parure de mon chérubin!

Plusieurs fois on a tenté d'agrandir, pour le service des pèlerins, l'enceinte de la Chiesina, mais mal en advint à ceux qui voulurent changer les dimensions déterminées par la Reine des Anges, à qui ce sanctuaire appartient.

Pour avertir les futurs Gardiens de bien se garder de tenter de tels agrandissements, une inscription y rappelle cette parole des psaumes: "*Terminum posuisti quem non transgredientur*: Vous avez vous-même posé la limite qu'on ne dépassera pas."

Deux tableaux ornent le petit sanctuaire; l'un représente la rencontre de saint François avec le comte Orlando, l'autre, la consécration de l'église.

Sous l'autel de la Chiesina est enterré le comte Orlando. Oh, comme je le trouve bien là! C'est le plus glorieux monument auquel il eût pu rêver. Son château n'est plus qu'une ruine, mais ici les pèlerins continuent à affluer, et les enfants de saint François, toujours reconnaissants, bénissent le nom et la mémoire d'Orlando. Qu'il repose là doucement, drapé dans l'habit du Tiers Ordre franciscain, en attendant la résurrection glorieuse.

V

## LA GRANDE EGLISE

Ne pouvant pas agrandir la petite église, la Chiesina, il fallut songer à en bâtir une grande; l'affluence croissante des pèlerins l'exigeait.

Une vieille inscription nous apprend qu'elle fut édifiée par le noble chevalier Tarlato di Petra Mala et la comtesse son épouse, Jeanne de Santa Flora, en 1348. La mort vint surprendre les pieux fondateurs, qui cependant pourvurent à la continuation de leur oeuvre, par un testament en due forme. Mais, déjà à cette époque, les héritiers contestaient les legs pieux et trouvaient des juges bienveillants. Les travaux restèrent en suspens et ne purent être achevés qu'en 1459, plus de cent ans après, par les Consuls des Drapiers de Florence, que les circonstances avaient honorés du titre de Protecteurs de l'Alverne. Leurs armes — une brebis tenant une banderole sur-

montée de trois lys dans un lambel — se voient au coin de l'église qui regarde la place. Ce retard dans la construction de l'édifice explique, comme pour bien d'autres constructions, le manque d'unité de plan. Mais nous ne faisons ni une étude historique, ni une étude archéologique; nous accomplissons un pèlerinage.

Rien ici qui ait rapport aux Stigmates de saint François, ni au séjour qu'il a fait sur l'Alverne. Toutefois pourrions-nous, dans un pèlerinage à la sainte montagne, ne pas donner toute notre attention à la grande église?

Faisons-en rapidement le tour.

Elle contient plusieurs tables robbianes d'une grande beauté.

Peut-être les lecteurs, qui ont entendu répéter plusieurs fois cette expression de "tables robbianes", seraient-ils bien aises de savoir au juste ce que signifie ce terme.

Della Robbia est le nom d'une famille d'artistes fameux, qui surent créer un art nouveau, resté comme leur apanage. Ils surent modeler la terre cuite, lui donner un vernis, et plus encore lui donner une vie que personne n'a pu surpasser, et presque pas su imi-

ter. Ces vastes tableaux en céramique sont des poèmes. A Assise, le R. P. Dom Frangipani, bénédictin, curé de San Pietro, — un poète lui aussi — en me recommandant d'admirer de tous mes grands yeux les travaux des artistes immortels, m'en expliquait la provenance: Della Robbia contemplait, le soir, la profondeur de l'azur étoilé, et, du bleu de l'azur et du blanc des étoiles, il pétrissait ses admirables tables, qui ont traversé les âges et affronté toutes les intempéries des saisons, sans se ternir, sans s'altérer. Elles nous font revivre l'idéal de beauté que ces artistes avaient conçu: le Père Eternel dans sa jeune éternité; le Verbe fait chair, qui naît ou qui meurt, dans la grâce de son humanité; la Vierge Marie, dans le rayonnement de sa joie ou l'effacement de sa douleur; les Saints, et saint François surtout, dans le ravissement de leurs extases; les chérubins, dans leurs multiples expressions, toujours nouvelles.

L'Alverne est très riche en ces oeuvres d'art, elle en possède douze.

La grande église en contient plusieurs dont deux surtout sont très célèbres, et à bon droit, car elles sont très expressives: l'Annon-

ciation et la Nativité du Christ. Elles sont comme abritées par un édicule qui surmonte l'autel où elles sont placées.

La première, très sobre en personnages, ne contient que la Vierge et l'Ange; au-dessus d'eux une colombe, figure du Saint Esprit; dans un des coins supérieurs le Père Eternel, entouré d'Anges; entre les deux personnages principaux, un vase d'où émerge un lis.

Les figures sont blanches, le fond d'azur. Dans le soubassement, la réponse de Marie à la salutation angélique: *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum Verbum tuum.*

La Nativité lui fait pendant. La table se compose de 900 pièces. La Vierge y est à genoux, les mains jointes, devant le Divin Enfant. Le Père Eternel, le Saint Esprit, les Anges sont en admiration devant l'abaissement du "Verbe qui s'est fait chair de la Vierge Marie."

Ce sont là des prodiges d'art, dans lesquels la beauté s'est pétrifiée sur la terre. Oui, ce sont toujours nos mystères divins qui ont donné à l'art humain sa plus haute expression; et rien d'étonnant, puisqu'ils puisent le beau à sa source première qui est Dieu.

L'Ascension de Notre Seigneur forme elle aussi une belle oeuvre. Le Christ Rédempteur et triomphant se détache sur le fond d'azur, les pieds posés sur la nue qui va le dérober aux yeux de ses Apôtres, les mains étendues pour bénir. Les personnages, qui, en bas, contemplent la glorieuse montée au Ciel, sont vivants d'expression. Comme plusieurs autres compositions, celle-ci est enrichie de nombreuses têtes de Séraphins ailés, et elle est entourée de guirlandes de fleurs et de fruits.

Nous n'oublierons pas une autre composition, celle de Notre-Dame du Refuge. J'ai tenu à célébrer la Messe à cet autel le jour de Notre Dame du Perpétuel Secours, l'équivalence de ces titres de la Vierge satisfaisant ma dévotion. L'Enfant Jésus, debout sur les genoux de sa Mère, bénit qui vient la prier.

Il y aurait de grandes pages à écrire, si nous voulions nous arrêter devant chacune des inscriptions qu'ont fait mettre ici l'une ou l'autre famille bienfaitrice de l'Alverne, s'il fallait nous arrêter devant chaque noble blason qui rappelle le passage et la bienfaisance

d'un riche. Ces blasons sont nombreux, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'église; il y en a dans les cloîtres, sur la place. Plusieurs ne sont plus lisibles. Inconstance et infidélité des choses humaines! On a placé là un blason que l'on estimait glorieux, afin qu'il rappelât à la postérité une famille, un nom; et dans sa vieillesse, le blason a perdu la parole, a perdu la mémoire de qui l'a porté!

Mon Dieu, vous seul inscrivez en traits ineffaçables nos noms au livre de vie, vous seul ne perdez point la mémoire de nos actions sur lesquelles vous aurez à nous juger!

Si nous ne pouvons nous attarder devant tous ces documents de pierre, nous ne pouvons du moins ne pas aller voir le grand reliquaire aux belles portes de bois doré. On eut bien de la difficulté à les ouvrir, un moment même, je crus devoir renoncer à contempler les trésors qu'elles me cachaient jalousement.

La persistante humidité des jours passés ne s'était pas contentée d'humecter le pavé comme d'une gluante rosée, elle avait aussi fait renfler ces vieilles portes, dont le bois, depuis longtemps, se croyait mort. Notre persévérance tenace eut un bon effet. Les

portes cédèrent enfin. Hélas, l'humidité était venue jusque là déposer une irrespectueuse mousse blanche sur les vénérables reliques. Le grand reliquaire pourra du moins s'aérer maintenant. Mais, navré, mon guide répétait : Non, depuis que je suis à l'Alverne, non, jamais, je n'ai vu une humidité pareille.

Puis-je passer sous les grandes orgues sans féliciter et remercier le R. P. Vigilio, qui les fait vibrer et pleurer, prier et tonner, et qui remplit l'âme de l'église de l'âme de son orgue, rempli lui-même de l'âme du P. Vigilio!

## VI

## LA CHAPELLE DES STIGMATES

Mais hâtons-nous de rendre visite au lieu le plus vénérable de ce Calvaire franciscain!

Nous irons d'abord solennellement en procession, puis nous y ferons une visite intime, où notre amour et notre dévotion scruteront mieux tous les détails.

Deux fois par jour la communauté se rend processionnellement au lieu vénéré de la Stigmatisation: après les Vêpres, le jour, après matines, la nuit.

En tout temps de l'année, les religieux sont revêtus du manteau.

La procession se met en marche après Vêpres au chant de l'hymne si plein de vie et qui devient ici plus vivant encore: *Crucis Christi Mons Alvernae.* Sortant de l'église majeure, on tourne à droite et, après avoir passé devant un petit autel dédié à Notre Dame des Douleurs, on s'engage dans un long

couloir qui conduit à la chapelle stigmatine. Quand on y passe, pour la première fois surtout, mais bien souvent encore dans la suite, on jette un coup d'oeil sur les fresques qui ornent le mur intérieur, cherchant à deviner les scènes diverses de la vie de saint François qu'elles représentent. Ce coup d'oeil fugitif ne suffira cependant pas; il faudra y revenir, passer de l'une à l'autre fresque et les méditer, tout comme l'on fait aux stations. D'autant plus que pour le moment l'esprit est partagé entre les attraits de la peinture et ceux de la poésie que l'on chante.

Pendant la nuit cette procession est peut-être plus impressionnante. La Croix et deux flambeaux clignotants ouvrent la marche; de distance en distance une chandelle dans un falot éclaire piteusement, plus recueilli encore si possible, le long sillage des religieux, récitant le *Miserere*. Au retour on chantera les litanies de la Très sainte Vierge, que l'on terminera à genoux, dans la grande nef de l'église majeure.

La procession passe devant maintes chapelles, incline un peu à droite, traverse la cellule qu'occupait saint François lors de la stig-

matisation, et arrive enfin dans le cher sanctuaire. La communauté se range dans les stalles qui règnent tout autour, tandis que les novices, eux, se sont placés près de la grille qui couvre l'endroit précis où se tenait le Père Séraphique, alors que, descendant du ciel, le Christ, porté sur les ailes d'un Séraphin, le marquait des signes de notre Rédemption.

Pendant l'entrée, on a entonné l'antienne *Coelorum candor splenduit.* Qu'il fait bon la chanter ici!

La candeur des cieux a resplendi,
Un nouvel astre a lui,
Le béni François brille lui-même,
Lui à qui apparut le Séraphin,
Le marquant de plaies,
Dans les mains, les pieds, le côté,
Alors qu'il veut porter la croix,
Dans son coeur, sur sa bouche, et dans ses oeuvres.

Et les petits novices, qui font l'office d'acolytes, de chanter le verset en désignant du doigt l'endroit que nous venons vénérer ici:

Seigneur, vous avez ICI marqué votre Serviteur François,

Des signes de notre Rédemption.

Avec quelle ferveur, prosternés dans une

attitude suppliante, on s'unit au prêtre qui dit:

PRIONS.

Seigneur Jésus-Christ, qui, voyant le monde se refroidir, afin de r chauffer nos coeurs du feu de votre amour, avez renouvelé dans la chair de Notre Bienheureux Père saint François, ici même, les stigmates de votre Passion; accordez-nous miséricordieusement que, par ses mérites et ses prières, nous portions constamment notre croix et nous fassions de dignes fruits de pénitence. O vous qui vivez et régnez avec le Père dans l'unité du Saint Esprit dans tous les siècles des siècles Ainsi soit-il.

Et chacun vient baiser la terre près de l'endroit de la Stigmatisation, comme la frange de ce lieu trois fois saint!

La procession s'en retourne.

Qui dira ce qui s'est passé dans l'âme, dans l'âme franciscaine surtout?

Elle aussi a eu comme une vision; elle a revu dans cet instant de bonheur la scène qui s'est passée là il y a sept siècles.

Au matin de l'Exaltation de la Sainte Croix de l'an 1224, François, dès l'aube, était sorti de sa rustique cellule, pour prier, avec plus de ferveur, si possible, devant la croix dressée au pied d'un grand hêtre. Là, plus épris

que jamais de l'amour de Jésus Crucifié, il le priait de toute l'ardeur de son âme, de lui faire sentir, plus vivement, les souffrances qu'il avait éprouvées par amour pour nous, quand, sur le Calvaire, il donna sa vie pour le salut des hommes. Le martyre ne lui avait-il pas été prédit? Il le désirait toujours plus ardemment, pensant ne pouvoir jamais assez souffrir pour Celui qui a tant souffert pour nous. Quelle intensité sublime devait avoir ces désirs de souffrance et ces élans d'amour, pour entr'ouvrir le Ciel et en faire descendre l'Amour crucifié!

En effet, dans les hauteurs du firmament, que blanchit l'aube matinale, il se fait comme une déchirure, et d'un vol rapide, il en descend un Séraphin, aux six ailes de feu: deux lui voilent la face, deux lui couvrent le reste du corps, les deux autres, étendues, servent à son envolée vers la terre.

La lumière qu'il projette est plus éblouissante que celle du soleil, elle illumine toute la montagne et l'irradie de ses feux.

Il arrête son vol au-dessus de François, ses ailes s'ouvrent, elles montrent le Christ crucifié qu'il porte, glorieux messager.

L'âme de François, à cette céleste vision, se pâme d'amour et de douleur. Son corps s'est dressé dans un élan extatique, ses bras se sont largement ouverts à l'instar de ceux du Dieu qu'il contemple.

Il y a alors un coeur à coeur intime entre le Maître et le serviteur. Personne ne saisit les accents de ce colloque divin. François ne le révéla pas de son vivant. Parlèrent-ils des excès de l'amour ou des excès de la haine? A tant d'amour divin, l'homme, hélas, répond par tant d'ingratitude. Mais à quoi bon conjecturer!

S'il ne nous est pas donné de savoir ce qui se dit dans cette céleste entrevue, nous savons du moins ce qui s'y fit. Dardant des rayons de flamme sur le corps de François, Jésus, de ses plaies divines, forma des plaies aux membres de son fidèle amant. En lui il se reproduisait souffrant, ses mains perforant ses mains, ses pieds perçant ses pieds, son côté transverbérant son côté.

Quand le Séraphin, après une heure de ce travail mystique, de cette sculpture intérieure, où l'âme de François recevait l'impression profonde de la Passion de Jésus, de cette

sculpture extérieure, où les plaies se creusaient, où les clous se formaient; quand le Séraphin reploya ses quatre ailes pour recouvrir son trésor, et, d'un vol rapide des deux autres, rendit le Christ au Ciel, il en avait laissé sur la terre une reproduction vivante en François, désormais plus Séraphique que jamais.

Et c'est ici! Ici, que s'opéra cette merveille, en faveur de celui que je suis en droit d'appeler mon Père, mon Père Stigmatisé.

Y penser ici, n'est-ce pas une extase?

## VII

## VISITE PLUS INTIME

Avec la communauté il faut suivre la procession et s'en retourner avec elle, sans pouvoir s'arrêter à sa dévotion dans le sanctuaire que l'on est venu chercher de si loin. Fidèle, je reviendrai ainsi, et le jour et la nuit, avec mes frères de l'Alverne, gardiens de ces lieux bénis, mais en outre, combien de fois, durant mon trop court séjour, y reviendrai-je seul, soit pour dire la sainte Messe à l'autel des Stigmates, soit pour méditer près de ce rocher qui dit tant de choses à mon coeur.

Revenons à l'église stigmatine.

Plusieurs regrettent que l'on n'ait par gardé ce lieu vénérable tel qu'il était du temps de saint François. Ont-ils raison? Peut-être.

L'endroit a été si bien choisi par la divine Providence. Du haut de ce rocher coupé à pic, quel immense panorama! c'est une couronne de montagnes qui entourent l'Alverne

de tous les côtés comme pour lui faire la cour. Leur nuance varie du rose au violet, selon l'heure du jour ou la transparence de l'air. Du haut de ce rocher, il m'a semblé surtout qu'on voyait mieux le Ciel. Est-ce illusion des yeux? est-ce illusion du coeur?

Si donc ce lieu fût resté avec son âpre aspect, avec sa sauvage nature, avec sa roche nue, si le grand hêtre eût pu survivre, on pourrait dire avec raison et encore plus de vérité: "C'est bien ICI, Seigneur, que vous avez marqué votre Serviteur François les signes de notre Rédemption".

Cette conservation aurait-elle été possible? En serions-nous vraiment plus touchés? Ce lieu n'aurait-il rien perdu à ressembler tant à tous ceux qui l'entourent et qui, eux, sont demeurés dans leur état fruste et primitif?

L'Eglise ne place-t-elle pas les reliques de ses Saints dans des châsses savamment ciselées, ornées d'émaux, de pierres précieuses? Voudrions-nous que les ossements des Saints soient comme des squelettes abandonnés, que l'on pourrait palper à loisir? Non...! Ces os, en attendant une résurrection glorieuse, sont privés de l'âme qui doit les faire revivre.

et, en attendant l'éclat de cette gloire latente, ils ressembleraient trop à tous les autres, s'ils n'étaient enveloppés dans de la soie, et abrités sous de massives grilles, ou renfermés dans des urnes d'onyx ou de porphyre, ou dans de transparentes châsses.

Ainsi en est-il des lieux sanctifiés par le Christ béni, par sa sainte Mère ou encore par les Saints. Ainsi en est-il pour ce point précis de l'Alverne, où se tenait, embrasé de l'amour divin, le Père saint François, pendant que Jésus formait en lui les Stigmates, par le fer de sa toute-puissance. Je n'ai point re-regretté, quant à moi, de voir cet endroit plus honoré, abrité comme sous un dais royal, et que ma dévotion devine, alors que mes yeux ne peuvent le découvrir.

Avant de quitter l'Alverne, avec son Séraphique Père Stigmatisé, Frère Léon eut soin d'indiquer, avec grande précision, aux Frères qui restaient, l'endroit où se tenait le héraut de la Croix, au moment de la stigmatisation. Frère Léon avait été témoin oculaire du prodige; on le comprend et on l'admet facilement, quand on monte à sa cellule, dans l'infractuosite du rocher, là-haut, au-dessus de

la chapelle stigmatine. C'était un vrai point d'observation. Le Frère leur recommanda même de placer une croix à l'endroit si vénérable de la Stigmatisation.

On ne tarda pas cependant à sentir comme un besoin d'honorer mieux que par une simple croix, ce lieu qui devait rester si cher aux enfants de saint François. On y construisit une église dès 1263.

Il fallut nécessairement faire du nivellement et traviller le sol environnant, mais on ne peut douter qu'on respecta, avec le plus grand soin, le lieu indiqué par le bienheureux Frère Léon, puisque c'était en l'honneur de ce lieu et pour sa conservation que l'on entreprenait ce travail.

En entrant dans la petite église, on cherche, comme d'instinct, le lieu du crucifiement mystique de François; la recherche n'est pas longue. Devant l'autel, sur le pavé, se voit une légère élévation quadrilataire. Je m'approche sans crainte d'être dérangé; je suis seul maintenant, et je viens donner cours à ma dévotion filiale.

Une étoffe brodée couvre cette élévation. Je la soulève, je l'écarte entièrement. Elle

cachait une ouverture recouverte d'une grille de bronze aux harmonieux dessins, à travers les interstices de laquelle j'aperçois une plaque de marbre blanc, reproduisant en bas-relief la scène de la Stigmatisation.

Avec toute la tendresse de mon âme émue, je me dis: C'est là.

C'est là qu'était mon Séraphique Père.

A genoux, j'ai fait la découverte des quelques pieds de roche que les générations sont venues avant moi vénérer. Je me prosterne maintenant, la face contre la grille de bronze que je voudrais moins forte, afin de pouvoir appuyer mon front même et appliquer mes lèvres au rocher sanctifié.

Et là, je prie, je prie longtemps. J'ai tant à dire! Et tant de remerciements et de demandes se pressent sur mes lèvres!

Merci, ô mon Dieu, de la grâce qui m'est faite. Tant d'autres enfants de François, autrement fervents et zélés, ont vécu et sont morts sans voir l'Alverne. Tant encore vivront après moi, plus fervents et plus zélés, qui ne verront point l'Alverne!

Pourquoi ce bonheur m'est-il réservé?

Mon Dieu et mon Séraphique Père, je re-

connais votre bonté miséricordieuse et je la remercie.

Mais puisque j'ai ce bonheur, je dois ici prier pour ceux de mes frères et de mes fils qui ne l'auront pas.

O Père Stigmatisé, dans la chère France, que vous avez tant aimée, il y a des couvents déserts, d'où l'on a banni vos enfants, cependant fidèles, et précisément parce qu'ils étaient fidèles. Ayez pitié de leur dispersion, et, au milieu de la tourmente qui les éparpille, comme les feuilles au vent d'automne, gardez-leur votre esprit.

O Père Stigmatisé, par delà l'Océan, sur des terres que vous avez ignorées de votre vivant, mais que depuis vous avez appris à connaître et à aimer, là-bas, bien loin, dans le cher Canada, vous avez aussi des fils qui vous aiment et veulent faire fleurir, sous ces nouveaux cieux, la plante des Mineurs. Donnez-leur votre esprit.

Dans l'une ou l'autre France, vous avez aussi vos filles, filles de Claire, votre émule en héroïsme ; vous avez leurs bienfaiteurs dont la charité les fait vivre ; vous avez vos fils et vos filles, plus nombreux encore, qui vivent

sous la Règle de votre Tiers-Ordre. Je voudrais, ô Père, pouvoir vous nommer, penché sur cette grille de bronze, tous ceux dont est plein mon coeur reconnaissant!

O Père, bénissez-les de vos mains stigmatisées!

Si enfin je me relève, c'est que je me propose de revenir, pour recommencer et continuer ma prière, pour les fils dont je suis momentanément le Supérieur et le Père, pour ma famille naturelle si aimée.

J'ai le culte des fleurs. Qui en fera le reproche à un enfant de saint François?

La montagne, les jardinets des Frères m'en fourniront, certes, et j'y cueillerai la mousse et le lichen, mais ici?... Je m'approche de l'autel, et, aux bouquets qui l'ornent, je cueille de méditatives pensées. Chères fleurettes, vous viendrez avec moi au pays des neiges, porter avec son souvenir un doux parfum de l'Alverne.

## VIII

## LES CELLULES DE SAINT FRANÇOIS

Un instant figurons-nous l'Alverne tel qu'il était du temps de saint François. L'imagination n'a pas un grand effort à faire pour cela. En dehors des constructions, fort nombreuses, il est vrai, accumulées et enchevêchées selon les besoins du moment, sans plan d'ensemble, d'ailleurs impossible à dresser, ce sont encore les déchirures violentes des masses, les précipices sans fond, les grottes solitaires ménagées dans les infractuosités des rochers. Ces caprices violents de la nature avaient plu à saint François. Il put constater, en arrivant à l'Alverne, que les Frères qu'il y avaient envoyés en explorateurs, avant d'accepter l'offre si généreuse de son ami Orlando, ne l'avaient point trompé. A n'en pas douter, ils connaissaient les goûts de leur Père, lorsqu'ils lui avaient affirmé que la montagne était tout à fait propre à la contemplation.

Avec le bois de l'abondante forêt, les serviteurs du comte bienfaiteur avaient construit une cabane aux Frères; François, lui, s'était choisi, pour cacher ses mortifications autant que ses extases, une de ces cachettes naturelles que les bouleversements granitiques lui offraient.

Il en fit sa cellule.

Vénérable et sainte cellule!

Là, François, plongé dans une solitude plus profonde, livré à des mortifications plus grandes, eut du Seigneur de saintes et réconfortantes visions et de non moins réconfortantes promesses.

Allons la visiter!

Elle est aujourd'hui transformée en chapelle dédiée à sainte Marie Madeleine.

La pierre de l'autel de cette chapelle est une étrange pierre.

Une inscription, gravée sur une plaque de marbre qui forme le gradin supérieur, nous dit ce qu'elle est:

"Table sur laquelle le Christ s'assit et révéla à François beaucoup de choses, lui concéda de grandes grâces, et s'entretint plusieurs fois familièrement avec lui."

C'est en effet sur cette pierre, qui servait tout à la fois de table et d'oreiller au Pauvre François, que Notre Seigneur lui apparut souvent.

Un jour que, inquiet sur l'avenir de son Ordre, qu'il avait vu prodigieusement grandir, mais au sein duquel il percevait déjà le germe de décadence que porte avec elle, partout, l'humanité, il s'était écrié, révélant à son Dieu toute l'amertune dont son âme était abreuvée: "O Seigneur, qu'adviendra-t-il après ma mort, de cette Religion que votre bonté a confiée à un pauvre pécheur tel que moi? qui le réconfortera? qui l'encouragera? qui priera pour elle?"

Jésus lui apparaît et, s'asseyant familièrement sur la pierre, de sa véridique bouche lui fait les quatre promesses suivantes:

I—Les amis sincères de ses Frères et de l'Ordre, encore qu'ils fussent grands pécheurs, se convertiront et termineront heureusement leurs jours.

II—Les persécuteurs injustes de son Ordre seront manifestement punis et ne vivront pas longtemps, à moins qu'ils ne s'amendent.

III—Aucun Frère ne pourra demeurer en

sa Religion, vivant mal et en état de péché mortel, mais, ou il en sortira, ou, découvert et sa faute manifestée, il restera plein de confusion.

IV—L'Ordre subsistera jusqu'à la fin du monde.

Une cinquième révélation lui fut faite qu'il ne voulut point faire connaître.

Le Frère Léon, venant lui apporter quelque nourriture, François, exubérant de joie, lui dit:

"Chère petite Brebis du Bon Dieu, lave cette pierre, d'abord avec de l'eau, puis avec du vin, de l'huile, du lait et, enfin, verse-y du baume."

Frère Léon, tout accoutumé qu'il est aux exaltations extatiques de son Père, semble abasourdi par l'énumération qu'il vient d'entendre. Surtout, comment se procurer du baume en cette lointaine solitude?

"Si je t'ai dit de la laver avec du baume, c'est que Jésus-Christ est venu s'y asseoir!" lui dit François.

Quelle belle pensée d'avoir fait de cette pierre une pierre d'autel. Le Christ Jésus vient encore s'y asseoir.

J'aurais tant voulu célébrer, moi aussi, la sainte Messe sur cette pierre sacrée. Je le demandai, trop timidement peut-être, mais le refus fut si catégorique que j'aurais cru indiscret d'insister. On ne célèbre la messe à Sainte-Marie Madeleine qu'à certains jours.

Je comprends que les nombreux pèlerins pourraient avoir bien d'autres et peut-être plus capricieux désirs, et qu'il serait fort laborieux pour les pauvres Pères et Frères de les satisfaire tous. N'importe! ô vous, qui avez le bonheur de toujours demeurer sur la sainte Montagne, soyez condescendants pour les passants d'un jour, qui voudraient rapidement goûter à tous les bonheurs dont vous vous saturez; ils savent qu'ils ne reviendront plus, et vous, vous restez.

J'ai donc désiré vainement célébrer sur la pierre des promesses, et si, de l'Alverne j'ai remporté de doux souvenirs, j'ai aussi emporté le regret de cet échec.

C'est encore dans cette première cellule que François écrivit la célèbre bénédiction au Frère Léon, dont j'ai porté ailleurs.

Au trésor des reliques du Sacro Convento d'Assise, j'avais vénéré le précieux parche-

min qui nous conserve l'écriture de notre Père; ici, je demande à François de bénir encore, de cette si efficace bénédiction, tous ceux qui me sont chers.

La première cellule choisie par François ne parut pas encore assez solitaire ni assez discrète au Séraphique Patriarche. Il se sépara donc plus complètement de ses frères, demandant qu'on le laissât dans cet isolement destiné à voiler ses fréquentes extases. Seul, le Frère Léon pouvait approcher de la cellule, et encore, le Saint, dans son humilité, avait-il pris force précautions, pour cacher, même aux yeux de son intime ami et son confesseur, les grâces extraordinaires dont Dieu le favorisait. Mais Léon était tout à la fois religieusement discret et pieusement avide de contempler les dons de Dieu en son Père. Que de fois, dans ce lieu solitaire, ne surprit-il pas le Saint en extase, élevé de terre. Sachant qu'alors François était insensible à toutes les choses d'ici-bas, il s'approchait, et si le Saint n'était pas trop élevé au-dessus du sol pour qu'il pût atteindre et baiser ses pieds, il les baisait avec une effusion brûlante, murmurant en même temps avec humilité: "Mon

Dieu, ayez pitié de moi pécheur, et, par les mérites de cet homme consommé en sainteté, donnez-moi d'avoir part à votre miséricorde!" Si François, trop haut dans les airs, pouvait seulement être aperçu, Frère Léon s'agenouillait en dessous de l'extatique, et, avec non moins de ferveur, il redisait son humble prière.

C'est dans cette cellule encore que le Frère Léon vit son Père ravi et conversant avec un Etre mystérieux, que lui, pourtant aux yeux si purs, ne voyait pas. Mais il voyait le geste de son Père, fouillant dans son sein pour y trouver trois miraculeuses et symboliques boules d'or, qu'il offrait de bon coeur à Celui à qui, déjà, il avait tout donné: figure des trois Ordres saints que François tire de son coeur brûlant, pour les offrir au Coeur, plus brûlant encore, de son Maître.

C'est ici encore que François, coutumier du fait, ouvrant par trois fois le livre des Evangiles, tombe chaque fois sur la douloureuse Passion. Pour lui, c'est l'expression de la volonté de Dieu, que cette réponse de l'Evangile interrogé. Il comprend de plus en plus qu'il doit suivre son Jésus jusque sur la

Croix. *Quomodo fiet istud?* comment cela se fera-t-il? Le [illegible] lui-même lui répondra par l'impression des Sacrés Stigmates.

C'est ici enfin, qu'il répète à satiété cette sublime et profonde interrogation: "Seigneur, qui êtes-vous et qui suis-je?"

La réponse est laissée à l'Eternité!

## IX

## LA CHAPELLE DE LA CROIX

Cette seconde cellule, que saint François occupait lors de l'Impression des plaies miraculeuses, a été, elle aussi, convertie en chapelle. Elle est attenante à la chapelle stigmatine.

J'ai dit la sainte Messe à son autel, et mon charitable guide eut soin de venir me trouver, après le saint sacrifice, pour me faire les honneurs du petit oratoire.

Au-dessus de l'autel on voit une très belle et très expressive statue de saint François. Le Père stigmatisé est assis, à peine appuyé sur un quartier de roche, dans l'attitude de la douleur vive, pénétrante, que lui causent les plaies, célestes bijoux dont Dieu a orné ses pieds, ses mains et son côté. La position des mains surtout, autant que la contraction des traits, disent bien les souffrances qu'il endure.

Perché près de lui est le frère faucon.

Au-dessus de l'autel, et lui servant de gra-

din, est un reliquaire en noyer où se conservent trois reliques de saint François: une discipline de fer, à cinq branches, dont les chainettes sont terminées par des étoiles pointues; la moitié d'un bâton de montagne, sur lequel François, chancelant de faiblesse, s'appuyait; enfin, une partie de l'une de ses cordes.

Le P. Samuel prend soin de donner les plus minutieux détails sur ces précieuses reliques. Il est touchant de pouvoir vénérer l'un de ces instruments de pénitence, dont François usait envers son corps; et l'on sait avec quelle rigueur il traitait ce pauvre corps, au point de se croire obligé, à la fin de sa vie, de lui demander pardon des mauvais traitements qu'il lui avait fait subir.

Ensemble, au pied de l'autel, nous prions, pour gagner les indulgences attachées à ce sanctuaire.

Cette chapelle est toute petite, presque un simple passage, resserrée qu'elle est, entre le flanc du rocher, le précipice du mont, et la chapelle stigmatine dont elle forme comme le vestibule.

Une petite sacristie attenante dessert tout

ce groupe de chapelles: celles de la Stigmatisation, de Sainte-Croix, de Saint-Antoine, de Saint-Bonaventure, de Saint-Sébastien, d'autres encore.

Puisque nous sommes tout près, entrons de nouveau dans la chapelle des Stigmates. N'avons-nous pas promis d'y revenir souvent? le centre de notre attraction n'est-il pas là?

Nous n'avons encore rien dit de la merveilleuse table robbiane qui en fait le fond, et des non moins merveilleuses stalles qui en font le tour.

Ce Crucifiement est vraiment merveilleux. Et qu'il se trouve bien placé, en ce lieu où François venait prier au pied d'une croix, où François médita la croix, où François, par le Crucifié du Calvaire, devint le crucifié de l'Alverne!

Les paroles écrites au bas de la croix semblent bien s'adresser au pèlerin qui passe: "O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur." Autour du grand Christ, des Anges en pleurs expriment leur douleur de voir leur Roi dans l'ignominie de la mort. A ses pieds, debout, la très douloureuse Mère, et le

fidèle saint Jean. A genoux, deux sublimes penitents: près de saint Jean, saint Jérôme se frappant la poitrine d'un caillou; près de Marie, le Séraphique François. Les quatre personnages forment comme des vivants gradins à l'exaltation de la Croix du Fils de l'homme. Au-dessus de la Croix, la lune et le soleil, qui disent la douleur de la nature inanimée. Autour de cette croix, tout pleure: et les anges et les hommes et la nature même. Plus haut encore, un pélican, symbole de l'amour qui se donne.

Un double encadrement l'entoure, l'un de Séraphins aux expressions variées et touchantes, l'autre de fleurs et de fruits en festons.

Il faudrait des heures entières pour admirer les détails infinis de ce chef-d'oeuvre.

L'autel, à la fois simple et gracieux, de la chapelle des Stigmates, m'intéresse tout particulièrement.

Du côté de l'épître, j'y vois les armes de Mgr Etienne Patron, fils de la Province de France. Il fut un grand bienfaiteur de l'Alverne.

Cet autel fut exécuté par Orlandini, de Fiesole, d'après les dessins du P. David, francis-

cain. Mgr Potron en fit tous les frais, aussi lui laissa-t-on l'honneur de le consacrer.

Et maintenant, avec une patience qui ne doit avoir rien de méritoire, puisque j'éprouve une si intime jouissance, je fais le tour de ces admirables stalles, que j'examine soigneusement une à une. Suivant tous les contours des banderoles qui flottent, si légères, je lis, sans passer un iota, ces légendes qui me disent l'histoire des Stigmates, en me rappelant tous ceux qui ont apporté leur tribut à cette grande merveille de la grâce.

C'est un travail de marqueterie, où les bois, d'essences diverses, forment, par leurs nuances et par leurs découpures, de vrais tableaux.

Cette oeuvre d'infinie patience est due au Frère Léonard de Legnaia, qui est encore à l'Alverne. Il veut bien me montrer son très modeste atelier, d'où sont sorties ces merveilles, m'indiquer même les procédés qu'il emploie pour faire un art de sa science infuse.

En vingt-quatre panneaux, il a rangé, autour du lieu béni des Stigmates, les témoins les plus autorisés du prodige; les poètes qui l'ont chanté, les peintres qui l'ont reproduit. J'y vois sainte Claire, qui fit aux pieds

du Stigmatisé des chaussures qui lui permirent de marcher, sans que la pointe des clous miraculeux touchât terre, et mit, à la plaie du côté, un emplâtre, pour calmer la trop vive douleur; Claire qui, après la mort du Stigmatisé, put voir de ses yeux les plaies, essaya même d'arracher l'un des clous qu'elle eût voulu garder, et, tout au moins, trempa des linges dans le sang miraculeux qui coula sous l'effort.

J'y vois les compagnons de saint François, ses intimes, qui ont pu voir de leurs yeux ce miracle vivant. J'y vois les Papes qui ont donné l'infaillible verdict de l'Eglise à ce prodige céleste, dont il n'est plus permis à personne de douter. J'y vois les chantres inspirés, qui nous ont donné ces hymnes qui sont comme un écho des cieux. J'y vois le peintre immortel Giotto qui, de son pinceau plus mordant qu'un burin, plus délicat qu'un souffle, a laissé en nuances d'arc-en-ciel toute la vie de François à la postérité. J'y vois le poète florentin, le Dante, cette âme qui a vibré de toutes les passions religieuses et politiques de son temps, et qui, en quelques vers, a dit tout le poème de l'Alverne.

Nel crudo sasso, intra Tevere ed Arno,
Da Cristo prese l'ultimo sigillo
Che le sue membra du'anni portarno

Sur une roche nue, entre le Tibre et l'Arno,
Il reçut du Christ le sceau suprême (des Stigmates)
Que ses membres portèrent deux ans.

J'ai fini mon long tête à tête avec chacun des vingt-quatre panneaux, et je reviens m'agenouiller devant le carré de roche qui est le foyer de tout ce rayonnement. Je me suis rempli l'âme de liturgie, d'art et de poésie, et je voudrais pouvoir, dans un effort surhumain, faire revivre tous les personnages dont les images sont là.

Peut-être est-ce quand il n'y a plus personne à la chapelle stigmatine qu'ils sortent de leur cadre et viennent s'agenouiller tour à tour, là où je suis, les uns pour redire leur témoignage véridique, les autres pour chanter leur hymne ou leur antienne, tous pour glorifier encore le Stigmatisé, qui, là, reçut du Christ les signes de notre Rédemption.

X

## LE SASSO SPICCO ET LE LIT DE SAINT FRANÇOIS

Pour la seule beauté de cette nature sauvage, son calme et sa solitude, son éloignement du monde, François eût aimé l'Alverne. Mais de plus, il lui fut révélé que les larges fentes, les inexplicables bouleversements de ces roches énormes avaient été produits par le tremblement de terre et la commotion mondiale, au moment de la mort de Jésus sur le Calvaire. Ici, comme au Golgotha, les rochers s'étaient fendus de douleur à la mort du Créateur du monde. C'en était assez pour que l'amant passionné de la Croix aimât l'Alverne d'un amour encore plus grand et plus surnaturel. Il rechercha dès lors, et il aima plus tendrement, ces rochers qui avaient, par leurs déchirements plus profonds, clamé plus fort leur horreur du déicide.

Un endroit surtout eut ses préférences: allons-y!

Nous sommes un petit groupe. Le Père Vigilio nous accompagne, et deux dames nous suivent bientôt pour profiter des explications spirituelles et mystiques du R. P. Samuel. L'une des pèlerines parle français; c'est une grande voyageuse, elle a habité Paris et l'Amérique, tout Italienne qu'elle est.

Par des sentiers tortueux, par un long escalier de pierre, nous descendons dans le flanc de la montagne; nous allons au Sasso Spicco, ou Rocher suspendu.

Du temps du Séraphique Père, cet escalier n'existait pas. Il l'eût sûrement trouvé commode, en comparaison des obstacles qu'il devait traverser pour arriver à son but. Il n'en aimait que plus sa solitude d'un plus difficile accès.

Nous arrivons dans une immense fissure, au milieu de laquelle se tient, on ne sait trop comment, un immense rocher.

Il a près de 43 pieds de long, 13 pieds de large, 35 de hauteur, et surplombe le sol de 15 pieds. Cette masse n'adhère au reste de la montagne que par une toute petite partie, soit environ 6 pieds. Des expériences ont été faites, démontrant, qu'à part cette faible adhé-

rence, le rocher est parfaitement détaché sur toutes les autres faces. Un polytechnicien a fait le calcul du poids que pouvait avoir cette masse, et il a avoué qu'il ne pouvait comprendre comment elle pouvait se soutenir ainsi.

On pourrait à tout instant craindre un effondrement de ce rocher, et cependant, depuis des siècles, il reste là, ferme et immobile, alors même que les tremblements de terre, fréquents, agitent la montagne.

Le Sasso n'est pas plus facile à décrire, qu'il n'est facile à reproduire par l'image. Il faut l'avoir vu pour en comprendre même les photographies qui, ne pouvant être prises qu'au moyen d'une lumière artificielle, en éclairent le plafond, et en donnent une incompréhensible vision, plutôt qu'une image approchante.

François s'était laissé séduire par ce qu'a d'horrible cette menaçante roche; et se tenir en prières, sous sa masse, faisait ses délices. Il lui semblait être là près de Dieu. Là ses larmes coulaient, au souvenir de la Passion, comme l'eau tombe de la frange de verte mousse qui tapisse le flanc du roc. N'est-ce pas ce lieu que chante la prose de la Messe quand elle dit: "*Quaerit loca lacrymarum.* Il

recherchait les lieux propices aux larmes"?

Sous ce terrible plafond, appuyée aux parois du rocher, est une grande croix de bois, qui rappelle celle que François avait placée là pour y méditer — livre toujours plein de leçons pour lui — la Passion de son Divin Maître. La masse suspendue et l'espace qu'elle abrite sont comme le Gethsémanie de saint François.

Le Père Vigilio a apporté son kodak. Il voudrait prendre le Vicaire Provincial de la Province de France dans ce pittoresque fond, mais il faut compter sur la lumière, et la lumière — aurait-elle peur du "Masso"? — ne descend pas assez jusque là. Je dois remonter un peu les marches pour trouver un jour plus favorable.

Il faut que je le dise au Père Vigilio: non seulement sa photographie n'est pas une merveille, mais, par malheur, le R. Père l'ayant trop précipitamment lavée, elle ne s'est même point conservée. Puis-je compter que mon souvenir aura été conservé plus fidèlement dans la mémoire du photographe?

Je cueillis ici une verte mousse qui entrera plus tard dans ma "flore franciscaine".

En remontant, le P. Samuel me fait remarquer, entre les deux parois de la fente qui semble partager la montagne, un énorme quartier de pierre, tombé là, et immobilisé depuis en cette étrange position. C'était, me dit-il, le 12 janvier 1867, juste au moment où deux commissaires du gouvernement signifiaient aux religieux que, désormais, l'Alverne appartenait au Municipe de Florence. Le fracas et l'ébranlement que produisit l'immense roche en tombant dans ce gouffre ne manqua pas de faire impression sur les envoyés des spoliateurs.

Nous remontons à l'air libre ! Je sens une différence de température fort sensible en passant de cet encavement à la surface du sol.

C'est vers une autre grotte que nous nous dirigeons.

Traversant la galerie qui conduit à l'église stigmatine, après avoir donné un coup d'oeil, à travers les barreaux, à la chapelle de Saint-Antoine, Abbé, où se trouve une reproduction du saint Sépulcre, nous arrivons à une porte garnie de clous.

Déjà, plusieurs fois, en défilant processionnellement à cet endroit, j'avais jeté un regard, par une ouverture tout exprès pratiquée dans cette porte, vers l'entassement de rochers qui

n'est que la haute partie de la grande fissure que nous venons de visiter en bas. Cette fois je vais la voir de plus près.

On descend quelques marches, et bientôt l'on s'engage dans une caverne formée par ces énormes masses bousculées les unes sur les autres. Un escalier de pierre, plus long cette fois, et l'on se trouve dans une grotte sombre et humide. Mon charitable guide qui connaît, je ne dis pas son métier, ce ne serait pas bien, mais sa délicate fonction, a pris soin de se munir de quoi nous éclairer.

Que venons-nous voir ici?

Une grossière et très forte grille de fer rouillé est posée sur une roche plate, lisse, légèrement inclinée en avant: c'est le lit de saint François. Non pas la grille de fer, mais la roche nue. On a placé là cette formidable grille pour protéger la pierre, que la dévotion indscrète des visiteurs aurait bien vite ciselée. On l'a faite assez forte pour résister à l'humidité du lieu et à la puissance des bras tentés de la soulever.

C'est ici la chambre rustique de François. Il y était sans doute à l'abri des intempéries, mais l'humidité l'y attendait. Son lit de re-

pos était de facile entretien; il était loin d'être moëlleux.

Je m'empare de la petite mèche qui nous éclaire, car je veux parcourir tous les recoins, m'enfoncer tant que je pourrai dans la profondeur obscure qui continue la grotte.

O saintes murailles de pierre, me direz-vous tous les soupirs d'amour que vous avez entendus s'exhaler du coeur de l'hôte que vous avez abrité?

O lit de mortification, plus que de repos, me direz-vous toutes les larmes qui vous ont humecté, coulant des yeux brûlants de François?

Je touche avec dévotion votre rugosité, j'y appuie mon front, et je voudrais, en vous baisant, emporter, là-bas, quelque chose de vos secrets.

## XI

## L'ORATOIRE DE SAINT ANTOINE

J'ai passé à l'Alverne le 13 juin, fête de saint Antoine.

La nuit, la procession à la chapelle stigmatine a été plus solennelle. Au retour de la procession on a chanté le "Te Deum" et, au lieu de retourner par le chemin ordinaire, la procession est sortie par une porte latérale qui se trouve du côté de l'épître, et a longé le rocher dans l'espace laissé libre entre les murs de la chapelle et la montagne. Ce passage était éclairé par quelques bouts de bougies; c'était fort pittoresque au milieu de la nuit.

Par exemple, je ne puis vous dire par où on est sorti de là, à mons que ce ne soit par la porte de l'ermitage qui donne dans le couloir conduisant à la chapelle stigmatine.

Le matin, grand'messe solennelle. A l'Alverne, on a le culte du beau chant grégorien. Mais j'ai compris là l'immensité du sacrifice

qu'a imposé, en maints endroits, l'adoption de la nouvelle édition vaticane.

Des immenses armoires qui occupent le milieu du choeur, entre le monumental pupitre et l'autel, le petit frère novice, chantre de la semaine, avait sorti le graduel in-folio, en vieux parchemin, richement enluminé. Déjà, la veille, j'avais vu, admiré, même vénéré un peu, son frère l'antiphonaire, avec le grand D du *Dixit Dominus*, fait d'or, d'azur et de pourpre, aux dessins délicats, qui sont une poésie et un rêve, non moins qu'une prière. J'avais vu ces belles lettres gothiques, assez grosses pour qu'on puisse les lire du fond de chaque stalle, et j'avais fermé mon minuscule bréviaire pour lire, moi aussi, dans le grand livre où avaient lu mes ancêtres.

Je m'accoutumais vite aux abréviations, qui syncopent les mots et épargnent l'espace. Je suivais avec intérêt le jeu du mécanisme qui retient par des courroies et des poids la lourdeur des pages épaisses, j'admirais avec quel soin, pour ne pas maculer ces feuilles, que l'antiquité a transmises et que l'on doit transmettre aussi intactes à la postérité, on se servait, pour les tourner, d'une palette de bois.

Je contemplais ces livres, monuments aux couvertures ferrées comme des portes de castel, aux fermoirs massifs comme des pont-levis en miniature.

Le grand livre était donc ouvert pour la messe solennelle, quand arrive le maître de chapelle. Il chuchote un mot discret et bref à l'oreille du petit frère, et, comme une tente de pasteur qui décampe, le grand livre se ferme, un effort le descend et va le ranger sur sa tablette de repos. Il ne servira pas aujourd'hui.

J'ai compris : il faut se servir de la nouvelle édition du chant grégorien. Le dos souple du grand livre n'a pas gémi en se fermant, le fermoir a rejoint le bouton sans se permettre une plainte, je l'imiterai. Mais je me disais : cette spacieuse armoire, autour de laquelle règne une inscription qui invite au chant des divines louanges, elle est pleine de ces grands livres, accumulation patiente des copistes, trésor de miniatures et de grandes majuscules, dont il faut faire le sacrifice à l'obéissance et à l'unité ! Ils seront bientôt muets, parce qu'ils ont des nuances autres, des modulations divergentes.

Chers gros livres !

J'avais dit la sainte Messe ce jour-là dans la cellule de saint Antone, car saint Antoine a été l'hôte de l'Alverne, et voilà pourquoi sa fête y est encore plus solennelle.

C'est après le Chapitre Général de 1230, et après avoir assisté à la translation des restes de saint François, qu'Antoine vint à l'Alverne pour y travailler, dans la solitude, à la composition de ses sermons. Le Pape l'avait dispensé de tous les offices de l'Ordre, pour lui donner tous les loisirs nécessaires à cette composition. On offrit au prédicateur, dont la réputation était acquise, mais dont plus encore la sainteté était connue, d'habiter la cellule même qu'occupait saint François lors de la Stigmatisation. L'humble fils, s'en estimant indigne, refusa de l'habiter. Alors, on lui en prépara une autre, hâtivement faite de branches et de terre. C'est à cet endroit, un peu en contre-bas de la cellule de saint François, que s'élève, juste sur le bord du précipice, la chapelle de saint Antoine.

Elle est très proprette et on voit qu'elle a dû être restaurée assez récemment.

La statuette qui est au-dessus de l'autel est de toute beauté, c'est un vrai bijou!

Quelques pèlerins, attirés sans doute sur la sainte montagne par la fête de saint Antoine, assistèrent à la messe. Pendant que, après avoir célébré, je faisais mon action de grâces, je vis la manoeuvre d'une dévote personne qui faisait, entre les assistants, une petite collecte, pour offrir à saint Antoine un plus gros cierge. Chacun y alla de sa piécette, et la bonne dame revint bientôt allumer le cierge à l'autel du Saint.

Un autre porta au grand Thaumaturge une recommandation écrite.

Tout mon temps étant à ma retraite spirituelle, je continuai mon action de grâces jusqu'à ce que, tout le monde étant parti, je fus seul dans le petit oratoire. Alors, à mon tour, m'approchant de l'autel, en ce lieu qu'Antoine avait sanctifié de sa présence, je lui recommandai, en ce jour de sa fête, tous nos amis, en particulier nos tertiaires de Montréal, qui lui sont si dévoués; je spécifiai nommément les Tertiaires de nos fraternités anglaises, si dévots à leur "St. Anthony".

A mon tour, je pris ma plume et, sur une carte de visite, j'inscrivis la quintessence de mes demandes, puis, apercevant un petit coeur

brodé qui s'ouvrait comme une petite bour
et qu'une âme pieuse avait laissée là en
frande au bon saint Antoine, j'y glissai
courte supplique.

Y est-elle encore? ou les anges l'ont-ils e
portée dans le Ciel auprès de saint Antoine?

Au cours de la semaine il y eut une mes
chantée dans le petit oratoire. Je ne ma
quais aucune des cérémonies religieuses,
n'eûs pas voulu manquer celle-là. Je suivis
communauté. Il ne pouvait y avoir place pou
tous dans un si petit oratoire. Je me blott
dans l'escalier qui y conduit, et toutes les ins
tances pour me donner une meilleure place n
purent m'arracher de mon petit coin, d'où j
pouvais voir l'autel du divin sacrifice.

La Scola des chantres, ouvrant la porte qui
de l'oratoire, donne sur un petit balcon sur
plombant le précipice, se tient là, chantant
cette messe en plein air en même temps qu'en
plain chant.

Ah, la pittoresque messe! Je compris
mieux alors les coutumes traditionnelles qui,
à l'Alverne, font chanter la messe, à certains
jours de fête, successivement à l'oratoire de
Saint-Antoine, à celui de Saint-Pierre de la

Penna, de Saint-Bonaventure, de Sainte-Marie Madeleine et de tant d'autres petits sanctuaires dont l'Alverne est si riche!

## XII

## LE BIENHEUREUX JEAN

La communauté de l'Alverne a toujours compté de fervents religieux. Le Séraphique Père avait spécialement demandé, dans sa sollicitude pour la sainte montagne, où il avait reçu tant d'insignes faveurs, qu'on ne mît là que de fidèles observateurs de sa Règle et des gardiens vigilants de son esprit. Lorsqu'à travers les siècles le relâchement a tenté de s'introduire, la Providence vigilante a su émonder l'arbre de ses branches mortes, et, au besoin, faire des changements plus profonds encore.

Parmi les religieux saints, il en est cependant qui ont brillé d'une sainteté plus éminente et, parmi ces derniers, un surtout mérite une mention spéciale: c'est le bienheureux Jean de l'Alverne. Le nom de l'Alverne s'est en quelque sorte identifié avec le sien, car c'est sur la sainte montagne qu'il passa les plus longues années de sa vie. C'est là, sous

le maître-autel de l'église majeure, qu'il repose.

Jean, de la noble famille des Elizée, naquit à Fermo; il entra très jeune dans l'Ordre des Frères Mineurs et mourut sur l'Alverne en 1322.

Il ne peut être question de raconter ici sa vie de missionnaire de la Toscane et de saint ermite.

Deux sanctuaires lui sont dédiés que nous allons visiter.

D'abord sa cellule, ou mieux l'oratoire que l'on a élevé au lieu où se trouvait sa cellule de planches, de branches et de terre, et que le Bienheureux occupa trente années. Cette construction sommaire ne pouvait durer longtemps après lui. On construisit donc une petite chapelle à cet endroit sanctifié par la longue vie d'un Saint, et par toutes les apparitions nombreuses dont il fut favorisé. Si Jacob avait dressé un autel sur la pierre qui, lui servant d'oreiller, avait aussi porté le pied de l'échelle angélique s'élevant jusqu'au Ciel et par laquelle montaient et descendaient les Anges, à bon droit on a élevé ici cet oratoire. Les Anges y sont souvent descendus pour conver-

ser familièrement avec leur émule. La Reine des Anges elle-même y faisait ses apparitions. Rien d'étonnant que François, lui aussi, qui, bien souvent, doit descendre sur son Alverne tant aimée, se soit montré à son fils et imitateur fidèle. Dans une de ses visions saint François lui dit: "Demande-moi la faveur qu'il te plaira et je te l'accorderai." Et Jean lui demanda: "Qu'il vous plaise, ô très glorieux Père, de me laisser toucher vos Stigmates, non pas que j'aie le moindre doute que vous les ayez reçues, mais par dévotion et pour en retirer de la douceur spirituelle." Il put toucher — avec quel respect! —, il put baiser — avec quelles indicibles consolations! —, les plaies de son Séraphique Père. Sur une planche, on lit cette inscription: "Ici était la très pauvre cellule qu'habita le Bienheureux Jean de l'Alverne. C'est ici que, s'entretenant avec la Mère de Dieu et avec les Anges, il demeura trente années de sa vie occupé à méditer la Passion de Jésus-Christ et à la pleurer, faisant une rigoureuse pénitence pour les péchés et les folies des mondains pleins d'aveuglement."

Remontons un peu en pleine forêt, au milieu d'arbres gigantesques, et allons faire vi-

site à l'oratoire du bienheureux Jean. On l'appelle la chapelle du Hêtre, "Cappella del Faggio".

Dans cette partie plus luxuriante de la forêt, il y avait, du temps du Bienheureux, au XIII siècle, un hêtre énorme qui semblait avoir trois pieds distincts se réunissant en un tronc puissant. Jean y voyait-il une figure de la Très adorable Trinité? Toujours est-il qu'il aimait à venir prier près de cet arbre, sous lequel il avait placé une croix.

Le mystique contemplatif, accoutumé à jouir presque sans interruption des faveurs divines et des colloques célestes, fut éprouvé de Dieu. Durant sept ans il fut privé de toute consolation sensible et plongé dans une désolante nuit. Il n'en persévéra pas moins dans l'oraison et la pratique de toutes les vertus.

Un jour qu'il s'était assis, l'âme lasse plus que le corps, à l'ombre du grand hêtre, Jésus lui apparut. Jean, sevré depuis si longtemps de la présence sensible de son Maître, s'élança vers lui, mais, pour activer plus encore le saint désir. la vision s'éloigne. Jean fait un nouveau bond. Comme un oiseau que poursuit un enfant, Jésus apparaissait toujours

plus loin que n'était Jean. Et Jean pleurait... et Jean se lamentait. Il protestait de sa fidélité, de son amour. Après ce que l'on a appelé si poétiquement "la Promenade", "Passeggiata", Jésus, s'arrêtant sous le hêtre, se laissa atteindre. L'épreuve était finie! Jean put lui baiser les pieds, et même, sur l'invite divine, il put, avec un indicible bonheur, poser ses brûlantes lèvres sur la plaie du Coeur de Jésus. Cet instant d'extase le récompensa, le dédommagea bien amplement de ses longues années de souffrance.

La vision avait depuis longtemps disparu que Jean sentait encore l'odeur du parfum divin que Jésus avait laissée après lui. La vision avait disparu et la forêt gardait encore une lumière diffuse, sillage éthéré du Soleil de Justice.

Par respect pour cet endroit, on l'a entouré d'un petit mur et, dans cet enclos que foula le pied divin, nulle végétation n'ose croître. A la place du hêtre, qu'une tempête déracina, on a depuis élevé ce petit oratoire. La porte en est fermée, je me contente donc de regarder à l'intérieur par le charitable guichet coutumier.

Pendant que je suis encore sur la petite marche de la porte, je lève la main: la branche d'un acacia, planté hors de l'enceinte murée, se penche gracieusement et m'offre une grappe de ses jaunes fleurs que je cueille.

La Chiesina, que j'ai assidûment fréquentée, fut aussi le témoin de grâces nombreuses accordées au bienheureux Jean. Pendant qu'il célébrait la sainte Messe Notre Seigneur lui apparut, dans l'attitude qu'il avait lors de la descente de la Croix.

Saint Laurent, que l'on vénère tout particulièrement à l'Alverne, le favorisa aussi, dans la Chiesina, de plusieurs apparitions. Dans l'une d'elles, le saint Diacre lui apparut portant le gril, instrument de son martyre, et lui dit: "O Frère Jean, grâce à cet instrument de tortures, je jouis au Ciel d'une grande félicité, et voilà pourquoi l'Eglise m'honore avec tant de solennité."

Finissons notre pèlerinage de ce jour à son tombeau.

Le corps du bienheureux Jean de l'Alverne se trouve sous le maître-autel de l'église majeure. Les bienveillants sacristains font les préparatifs nécessaires, allumant respec-

tueusement les cierges. Pour moi on a enlevé les tapisseries et les voiles qui cachent le saint corps.

A genoux, je demande au bienheureux Jean quelque chose de son grand amour de Jésus.

O vous, qui, de vos yeux, avez vu si souvent notre divin Maître, donnez-nous, tout au moins, de le contempler dans les cieux!

## XIII

## LES RUINES DU CHATEAU D'ORLANDO

Aujourd'hui nous allons faire une longue promenade. Nous irons aux ruines de l'ancien château du comte Orlando Cattani, qui donna l'Alverne à notre Père. Ce sera encore un pèlerinage au Père Séraphique.

Il fait beau.

Le Père Samuel a pris son gros bâton et nous voilà en route.

En chemin, nous passons devant une petite ferme, et le Père s'arrête un instant, pour consoler une pauvre mère en pleurs. Elle a perdu, tout récemment, son fils, religieux franciscain. C'est notre mère, comme disait saint François, puisqu'elle nous a donné son fils pour frère!

Le P. Samuel, je le comprends assez, trouve de consolantes paroles, ou fait l'éloge du cher défunt. Je ne puis me mêler à la conversation, n'ayant pas le don des langues. Je m'en dé-

dommage en caressant une brebis qui est venue, d'elle-même, chercher cette caresse en m'offrant sa douce tête et son dos laineux.

L'antique castel des Cattani n'est qu'une ruine. Il n'en reste que deux pans des murailles latérales et la voûte cintrée de la porte méridionale. Ce devait être la porte principale. François a donc passé sous cette voûte qui menace ruine; nous y passons aussi avec une certaine vénération.

Ces ruines sont bien propres à nous inspirer des réflexions.

Au XIIIe siècle, c'était un château féodal plein de vie, plein de force, sur son promontoir qui le protégeait de tous les côtés. Il avait affronté victorieusement plus d'un assaut, il devait en affronter encore. C'était la puissance.

Dans la montagne voisine, repaire de voleurs, vient d'arriver un pauvre, nu-pieds, sans aucune ressource; il faut que le château lui fournisse quelques ouvriers pour lui bâtir une humble cabane.

C'était la faiblesse.

Aujourd'hui le château est en ruines. On l'a sapé, et le temps a fait le reste. De toute

sa grandeur, il ne reste qu'un lamentable vestige. Où est la puissance?

Aujourd'hui, malgré les mille persécutions de l'enfer, l'Alverne est encore peuplé de saints religieux, les monuments s'y sont multipliés, et chaque coin de terre, chaque roche est devenue saintement historique. Où est la faiblesse?

C'est de là-haut que l'on vient ici. Et ce n'est pas pour y honorer les élégantes dames qui, montées sur les haquenées, vont, le faucon au poing, faire la chasse. Ce n'est pas pour y recevoir les chevaliers hardis revenant des croisées, non plus que jouvenceaux galants. Quelles traces y ont-ils laissées?

Nous venons ici parce que Orlando fut le bienfaiteur de François, le généreux donateur de l'Alverne. C'est la grande trace qu'il a laissée, lui, dans l'histoire. Sa mémoire s'est immortalisée de la renommée du Pauvre d'Assise stigmatisé.

Dans ces ruines que nous parcourons, plutôt tristes de voir cette gloire effondrée, nous devisons sur cette gracieuse donation d'Orlando. Nous nous rappelons la délicate attention du bienfaiteur qui se met tout entier à

la disposition de François et de ses Frères. Il prétend que, près de son opulente demeure, rien ne doit manquer aux pauvres de Jésus-Christ. Ne se contentant pas de s'informer de leurs besoins, il porte souvent des provisions aux Frères pénitents dans les antres de la montagne.

Et quand François lui fait l'honneur de venir lui faire une visite, quelle joie, quelle fête au château! C'est l'envoyé de Dieu qu'on reçoit.

Orlando, c'est le modèle et le précurseur de tant d'autres généreux bienfaiteurs qui, dans la suite des âges, se montreront encore et toujours dévoués, fidèles aux enfants de saint François.

Délicat pour ses bienfaiteurs, François fut toujours d'une extrême reconnaissance pour son ami le comte Orlando. Nous ne saurions dire toutes les expressions de cette séraphique reconnaissance, mais, au milieu de ces fières et tristes ruines, il en est qui nous reviennent à la mémoire, rafraîchies par l'aimable conteur qu'est le Père Samuel.

Avant que de quitter définitivement l'Alverne, François va dire un profond merci à

Orlando. L'Alverne lui est devenu, depuis le 24 septembre, infiniment plus cher, et sa reconnaissance pour le comte a grandi en proportion. Orlando a été informé par les Frères du prodige arrivé.

Quelle dut être l'effusion de ces deux coeurs amis!

François qui, par l'inspiration divine, savait ne devoir plus revenir à l'Alverne, qui avait fait à la sainte montagne des adieux si touchants, dut en faire de non moins tendres et véhéments à son gracieux bienfaiteur. Du côté d'Orlando, une vénération nouvelle naît dans son coeur pour le Saint que Dieu vient de grandir encore par l'impression des sacrés Stigmates. Il l'a aimé dans la simplicité de sa prédication, dans l'éclat de ses miracles, mais combien plus l'aime-t-il dans la sublimité du crucifiement!

Trois intéressantes reliques: un verre, une écuelle et une serviette, dont François se serait servi dans le château du comte Orlando, se conservent dans un beau reliquaire à la sacristie de l'Alverne.

Ces ruines du château des Cattani nous en rappellent d'autres. François, l'humble et le

pauvre, avait partout des amis, même chez les grands de ce monde, qui admiraient son détachement et appréciaient la grandeur et la noblesse de ses sentiments. Dailleurs François avait toujours gardé sa distinction.

**Le château, c'est celui de Montaguto; cet autre ami, c'est le seigneur Albert Barbolani.**

Au retour de l'Alverne, cheminant à petites journées, le Stigmatisé s'arrêta à Montaguto.

Dans le coeur de l'ami dévoué est né un saint désir. Sa piété s'ingénie. Il a fait promptement faire un nouvel hab. au Frère François, et, sous prétexte que l'hiver approche, que ses infirmités sont plus grandes, il proposa au Saint Stigmatisé d'échanger son pauvre habit pour un meilleur. François comprit-il que son ami tenait à s'approprier cette bure qui avait vu la clarté du Séraphin, qui avait été déchirée par le rayon mystique qu'avait fait la plaie à son coeur? En douter, il nous semble, serait méconnaître l'esprit perspicace de François. Dans son humilité et sa reconnaissance, il se prêta à la sainte ruse de son ami.

Cette pauvre bure devint le trésor du féo-

dal donjon. Le seigneur fit envelopper cette relique, si précieuse à ses yeux, dans une riche étoffe de soie brodée d'or, et la plaça dans la chapelle domestique du château. Durant trois siècles ses descendants gardèrent soigneusement ce pauvre habit comme leur plus cher héritage.

En 1502, la ville d'Arezzo s'étant révoltée contre la république florentine, le seigneur de Montaguto, François, fut mis à la tête d'un corps d'armée pour aller châtier les rebelles, mais lui, au lieu de combattre les Arétins, passa de leur côté et fit avec eux cause commune. Le Gouvernement florentin voulut châtier le transfuge : il s'empara de ses terres et fit raser le château de Montaguto.

Le saint habit du Séraphique Père fut transporté à Florence dans l'église du couvent de Saint-Sauveur, chez les Franciscains. Cette translation donna lieu à de grandes solennités, dans lesquelles la noblesse, la magistrature et le peuple rivalisèrent de zèle pour honorer le Patriarche des Pauvres. Plus tard, en 1571, les Observants ayant obtenu un couvent dans l'intérieur de la ville, ils y transportèent l'insigne relique. C'est là, au couvent de Tous les

Saints, *Ognisanti*, qu'en 1913, le 12 août, on en fit la reconnaissance, et que, de nouveau, on déploya le vénérable habit, en présence du Vicaire Général de Florence et du Rme Père Pacifique Monza, Ministre Général de l'Ordre, et de Mgr Razzioli. C'est au couvent de Tous les Saints que j'eus le bonheur de la vénérer, dans son reliquaire qui fut déposé dans mes bras.

Un second témoignage de la reconnaissance de saint François pour la famille du comte Barbolani, témoignage salutaire mais un peu lugubre, celui-là, c'est le privilège *dei lumini* ou des lumières.

Quand quelque membre de la famille devait être bientôt appelé, par notre soeur la mort, à comparaître au tribunal du juste Juge, de mystérieuses lumières apparaissaient au-dessus du château.

Charitablement averti, chacun se demandait: est-ce moi? suis-je prêt? Céleste avertissement qui faisait, à la prière de François, une exception bien appréciable au redoutable imprévu dont le Maître de la vie a fait la règle générale: "Soyez prêts, parce que vous ne

savez ni le jour ni l'heure où le Fils de l'Homme viendra."

Du haut des ruines du château d'Orlando Cattani, nous promenons notre pensée, notre regard. Notre pensée, vers ce lointain de l'histoire tout rempli de François, notre regard, vers le lointain des horizons qui nous semblent encore parler de lui. De Montaguto, le Séraphique Père passe à Anghiari, où il fait dresser une croix, car la croix plus que jamais est sa vie. C'est durant ce trajet de l'Alverne à Assise que le Frère Léon vit une croix l'or précéder le Saint et refléter les délicates nuances de l'arc-en-ciel.

Voyez là-bas: une imbécile maison moderne, avec son toit rouge, est venue se braquer tout près des ruines du château. Elle est un nonsens. Mais taisons-nous, et soyons contents qu'il n'y ait que celle-là.

Nous ne pouvons quitter la petite agglomération qui forme le hameau de Chiusi sans voir sa petite chapelle. Ce sont nos Pères de l'Alverne qui la desservent, mais il n'en est point de résident. La clef de la chapelle est déposée chez un bon vieux ménage. L'homme est absent, il travaille aux champs, nous le ren-

contrerons au retour. La bonne vieille est assise au coin d'un petit feu qui se meurt, autour d'elle une poule et ses petits poussins.

Vision de paix!

Vision des anges qui s'en vont près des ruines qui croulent!

Vision de la vie qui se renouvelle, perpétuant le passé et préparant... quel avenir?

## XIV

## LA MONTAGNE

On ne saurait croire que François, amant passionné de la nature, et qui s'en servait si bien pour s'élever à Dieu, soit continuellement resté au fond de sa première ou de sa seconde cellule, ou encore dans l'encavement du Masso spicco ou dans la grotte qui lui servait de lieu de repos. Il a dû parcourir cette belle forêt de l'Alverne. Ici, plus librement encore qu'ailleurs, il a dû crier aux échos de la montagne son amour pour Dieu et sa peine de ne pas le savoir aimé comme il le mérite. Il a dû s'entretenir avec ses grands arbres de la fôrêt, priants inlassables, dont les grands bras tendus vers le Ciel font entendre, au moindre souffle de l'esprit, des gémissements inénarrables. Il a dû monter à la cîme de la montagne, et de là, contempler le vaste panorama qui se déroulait autour de lui, en louer le Seigneur, qui est admirable dans les altitudes.

Allons demander à la montagne les secrets qu'elle a gardés, allons faire parler ses échos.

Je m'assieds au pied d'un grand pin, sur le bord d'un ravin, face à l'intérieur de la forêt, et je laisse errer mon esprit, des hautes branches qui semblent se perdre dans la nue, à la petite mousse qui se cache dans le sol. Troncs énormes qui avez vu passer les siècles, rejetons vigoureux qui préparez l'avenir, que vous êtes beaux dans la tranquille majesté de votre vieillesse ou dans la svelte souplesse de vos jeunes ans! Plus que ma poitrine soulevée par l'air vivifiant, mon âme respire les parfums aromatiques de la forêt: le baume du pin, qui se mêle à l'odeur douce de la violette, à la senteur de tout ce composé de fleurs et d'herbes que triture sous ses doigts de gaze le zéphir qui passe. Je reste là longtemps, oubliant volontiers qu'il y ait un monde en dehors de celui-ci. La cloche du monastère qui sonne les vêpres peut seule, de sa voix qui commande, me tirer de cette contemplation.

Pour voir la montagne, je devrai revenir un autre jour.

Cette fois, je marche. Je vais je ne sais où. Je suis seul et je prends le sentier qui me

parait le plus capricieux. Il me conduit sur le bord de l'abîme. Je crains le vertige, et cependant je veux m'approcher tout près du vide pour en sonder la profondeur, jouir de toute son horreur. J'aperçois, aux flancs du précipice, les plus hautes branches des arbres qui ont pu trouver une fente, un dé de terre où plonger leurs racines, et qui se sont accrochés aux flancs de granit; au fond, les grosses roches qui ont dû rouler sous l'effort convulsif d'un tremblement de terre, des quartiers de roc qui se sont détachés de la masse.

Il est un de ces blocs granitiques qui a son histoire: c'est le rocher de "Fra Lupo".

Qu'on se figure un immense coin à fendre le bois et dont la pointe serait piquée en terre. Tel est l'aspect de cette roche, dont la surface forme une plateforme émergeant du précipice.

Il paraitrait que, lorsque saint François vint sur l'Alverne, un fameux brigand, cruel et rapace, régnait en maître sur la montagne dont il avait fait son domaine. On l'avait surnommée "le Loup". Il ne vit pas d'un bon oeil l'arrivée des hôtes nouveaux sur son territoire, et il se proposa bien de leur rendre la vie impossible. Il ne craignit pas d'aller jusqu à

François et de chercher à l'intimider par ses insultes et ses menaces.

François s'était déjà accoutumé aux loups, surtout aux loups de cette espèce. Il fit tant, par sa douceur et son humilité, par ses prières et ses mortifications, qu'il convertit "Fra Lupo" qui, par son repentir et sa pénitence, devint le doux "Fra Agnello".

Le bandit converti vécut saintement dans les exercices de la vie monastique, contre-pied de ses premières occupations.

Cet îlot rocheux, qui se dresse dans le vide, servait de prison aérienne à ce maître en déprédations. Par un pont-volant, qu'il retirait ensuite, il faisait passer ses victimes sur la roche isolée, et les tenait là, dans cette prison au grand air, jusqu'à ce qu'ils payassent rançon et acceptassent ses dures conditions. Devint-elle aussi une roche tarpéienne d'où il précipitait ses victimes?... L'histoire ne le dit pas.

En tout cas, le "Sasso" a gardé le nom terrible de "Fra Agnello" avant sa conversion, c'est le "Sasso di Fra Lupo".

C'est en compagnie de mon charitable guide que je monterai à la "Penna", "La Plume".

C'est le plus haut point de l'Alverne. Le Père me dit que son altitude, rectifiée par des calculs précis, est à 1283 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Pour la tranquillité du touriste pèlerin, on a scellé dans le rocher un solide balcon de fer, du haut duquel on peut contempler le panorama. Le P. Samuel a eu soin d'apporter une lunette d'approche. Mais d'abord usons de nos yeux naturels et remplissons-les à satiété de cette immensité.

C'est une riche couronne de montagnes, riche de sa beauté naturelle, faite de lumière et d'ombre et de nuances qui se fondent et se succèdent; c'est l'incomparable vallée qui s'étend de l'Alverne aux hauteurs de l'horizon; ce sont des villages et des hameaux, semés comme des perles, et des bosquets semés comme des émeraudes, au milieu d'un filigrane de sentiers, de petits chemins, de routes qui courent et serpentent.

Après m'être rassasié d'étendue et d'ensemble, je veux jouir des détails, et c'est alors que vient à mon aide la puissante jumelle du Père Samuel; les maisons lointaines s'approchent, les coins de terre cultivés se pressent au pied

de l'aride rocher, et on est étonné de ne plus les y voir quand les verres ont fini de créer l'illusion qui les rapprochait.

Le Père Samuel a l'enthousiasme encore plus méridional que moi. Breton et Maçonnais qui a vécu à Marseille, volontiers, "avec un peu d'imagination confusément", du haut de la Penna il verrait la Cannebière.

Près du balcon de fer il y a une chapelle dédiée au Prince des Apôtres. Devant la porte, qui est efrmée, nous faisons une prière au Patron de la Province de France. Cette porte est blindée pour la protéger de toute avarie. Cela n'a pas empêché les pèlerins de replier le blindage pour déchiquer le bois, qu'ils emportent comme un souvenir de Saint-Pierre de la Penna.

Après avoir joui de la vision que nous a donnée la Penna, nous descendrons un autre jour au pied de la montagne. Nous irons faire parler l'écho!

Amusements d'enfants? ou rimes de poètes? Les deux peut-être, car nous restons de grands enfants et d'incorrigibles poètes, le P. Samuel et moi:

C'est qu'en toi tout résonne,et c'est la "Voix des choses"
Qui de toi sort partout: joyeuses ou moroses,
N'importe! on les ouït sans être las jamais,
Sous la vaste coupole, asile de la paix.

(P. Samuel)

Le Père me conduit à un endroit, au pied de la montagne. où cet écho est multiple tout à la fois et puissant.

On crie!

On crie de saintes choses: "E Viva Maria!" pour que l'Alverne nous redise:

—"E Viva Maria!'

—Ah! Ah!

Pour que l'Alverne nous redise:

—Ah! Ah!

L'Alverne nous a parlé.

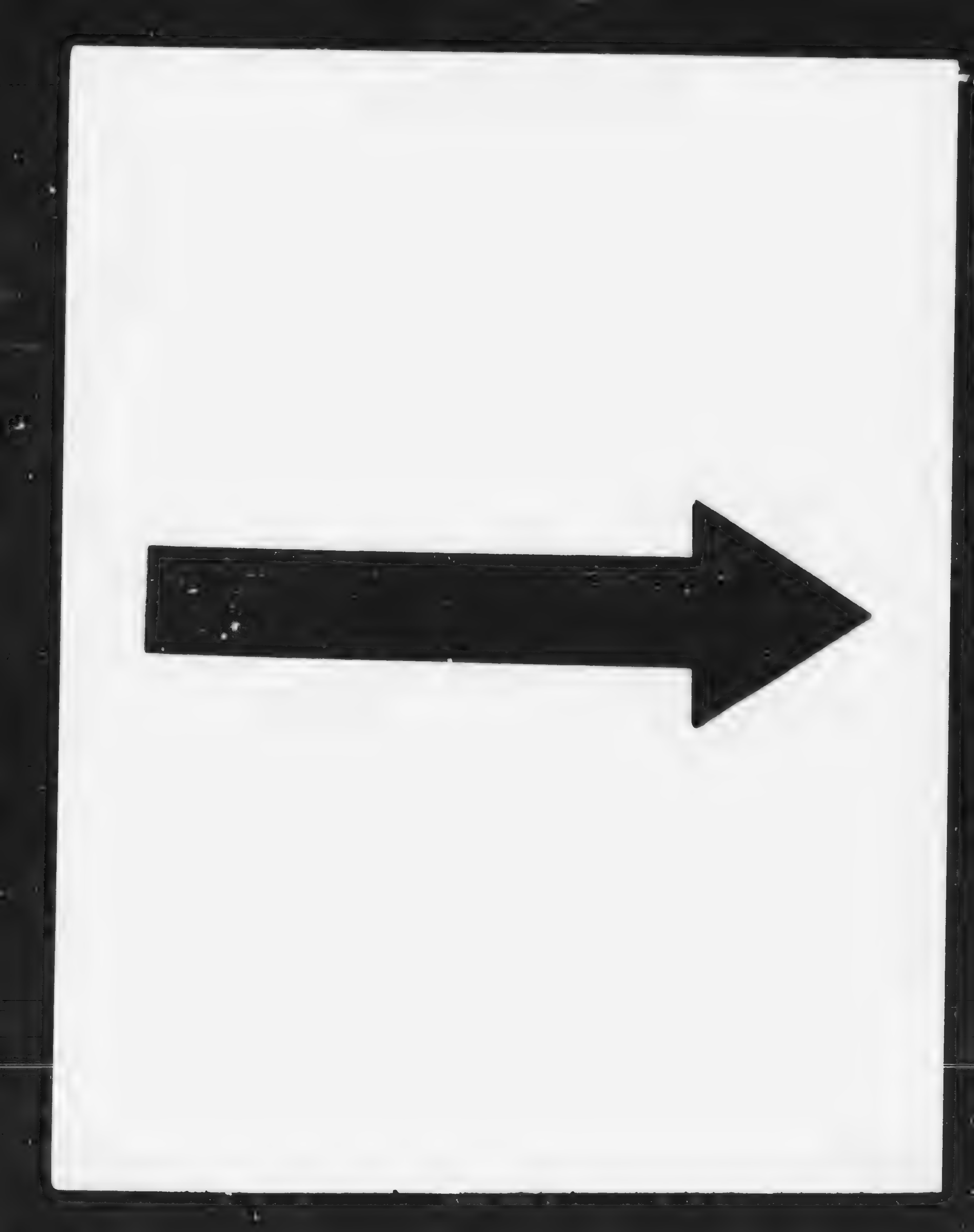
Naïve joie!

Avançons encore un peu, en tournant. Voici. me dit le Père, "la Ruée du Diable'.

—La Ruée du Diable?

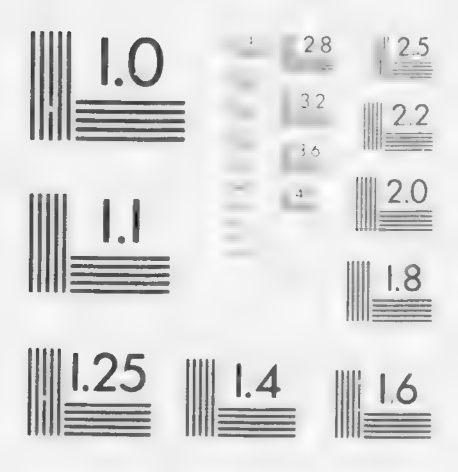
Descendant de l'Alverne. je vois une longue traînée de roches. de gros cailloux. de fragments de rochers. entassés. bousculés, comme si, du haut de la montagne, une immense décharge de pierres avait été lancés dans la plaine.

Un jour, le Diable, furieux de toutes les



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2






APPLIED IMAGE Inc

victoires que remportait sur lui le bienheureux François. se serait vengé sur la nature inanimée, et. dans une infernale ruade, aurait ainsi causé cette bousculade de roches qui ressemble à un tumultueux torrent pétrifié.

Les historiens de saint François nous parlent, en effet, de ces infernales rages roulant des quartiers de roches, du haut de la montagne. avec un fracas terrifiant. Serait-ce à la "Ruée du Diable" qu'ils feraient allusion?

## XV

## LA CELLULE DE FRERE LEON

"Après la sainte Messe, vous irez, me dit le R. P. Samuel, faire votre action de grâces à la cellule du Frère Léon." C'est avec bonheur que j'ai obéi au directeur spirituel de ma retraite.

La sainte Messe célébrée à l'autel des Stigmates, je sortis par la petite porte d'à côté, indiquée par le R. Père, et je grimpai, c'est le mot, à cette idéale cellule. Comme me l'avait bien dit le Père, c'est un bel endroit pour remercier le Bon Dieu de tous ses bienfaits: on peut s'enfoncer dans la petite grotte, on peut se retourner et contempler la vaste vallée et les montagnes, et redire avec le Prophète: "*Laudate Dominum de coelis, laudate eum in excelsis.* Louez le Seigneur du haut du Ciel, louez-le du haut de la terre: louez-le, montagnes et collines!"

Il avait lui aussi bien choisi son endroit,

le Frère Léon, et il faut le féliciter de son bon goût.

Dans la fissure du roc il a su arranger sa petite cellule et se faire comme un nid de colombe dans l'anfractuosité. Là, il a donné cours à son amour de la prière et de la contemplation. Une autre pensée encore avait dirigé son choix. Elevé environ de trente pieds audessus de l'endroit où son Séraphique Père venait prier, il était assez loin pour que celui-ci ne puisse se plaindre, et il était parfaitement bien placé pour voir et entendre l'extatique. Cette cellule était son observatoire. Quand François exhalait son âme brûlante dans des soupirs d'amour, dans des plaintes sublimes, Léon entendait, et de son mieux s'unissait à son Père. Heureuse indiscrétion, qui a été si précieuse pour l'histoire, et nous vaut de connaître maints détails qui eussent été, sans elle, à jamais perdus.

Frère Léon fut surtout un des témoins irrécusables de la vérité des Stigmates. Il put indiquer avec précision le lieu où se tenait François, lors du divin prodige, et l'on voit que la chose lui fut facile, quand on se rend compte de la position de sa cellule relativement

à l'église stigmatine. Frère Léon, le confident, l'intime, le confesseur de François, vit très souvent les plaies miraculeuses. C'est lui, en effet, qui changeait tous les jours, les vendredis exceptés, les linges imbibés d'un sang rouge et vermeil qui répandait un odorant parfum. En soignant les plaies il pouvait les contempler à loisir, et parfois il les pressa sur son coeur. Alors, quelque chose de si pénétrant et de si doux envahissait son âme que de ses yeux coulaient des larmes de tendresse. Que François lui laissât cette filiale liberté, nous pouvons le croire, quand nous savons quelle confiance il avait en la simplicité de son Frère Léon, qu'il n'appelait familièrement que "Pecorella di Dio", "La petite Brebis du Bon Dieu".

Même après sa mort, François aparut à son disciple privilégié, en une étrange vision : son visage était rayonnant d'une céleste gloire, mais il était pourvu de puissantes et lumineuses ailes, et armé d'ongles dorés, crochus, comme des serres d'aigle. Léon, joyeux, mais étonné de l'étrangeté de la vision, en demanda l'explication à son Père. Les ailes, lui fut-il répondu, symbolisent la promptitude du se-

cours apporté à ceux qui l'invoquent; les redoutables serres sont la puissance que Dieu lui a donnée contre les démons, les Frères infidèles à leurs serments et les persécuteurs de l'Ordre.

Au fond de la grotte, qui n'est d'ailleurs pas très profonde, il y a une table de pierre. creusée dans le milieu. On s'est demandé si Léon, qui était prêtre, y aurait dit la sainte Messe. servie par le Frère François. qui était diacre. Ce sont des conjectures. de simples questions. qu'inspirent les circonstances et la présence de cette table à une hauteur qui serait à peu près celle d'un autel. Personne ne peut répondre.

Je m'attarde longtemps dans cette délicieuse retraite, je me donne l'illusion que j'en suis l'ermite. Je ramasse des écailles du rocher qu'a effrité le temps, je cueille des échantillons de toutes les fleurs et tigelles variées que je puis y rencontrer, et je ne redescends que lentement et à regret les cinquante-sept marches du tortueux escalier.

Je retraverse la chapelle stigmatine, non sans m'être arrêté un instant encore à l'en-

droit que le Frère Léon nous désigna, et qui est le centre de l'Alverne.

En passant dans la longue galerie, je remarque la grande croix du fond. Une croix de bois bien simple et qui doit être souvent remplacée, à en juger par les entailles qu'on lui fait. Elles sont toutes fraîches, c'est hier peut-être, ou ce matin même, que quelque pèlerin a sorti son couteau et a taillé dans la croix un morceau pour lui, pour sa femme, ses enfants et toutes ses connaissances. Le bois de la croix est toujours précieux.

Je vois — j'allais dire j'admire — des inscriptions souvent répétées: "Défense d'écrire son nom sur les murs." Tout autour, c'est un rayonnement de noms de toutes sortes, il s'en trouve — comme un défi — sur la plaque même de l'inscription prohibitive. Cette mode n'est pas nouvelle. On découvre dans les catacombes mêmes de ces noms écrits sur les murs en vieux caractères grecs. Ce sont, eux aussi, des monuments de graphique chrétienne.

C'est une obsession! J'ai envie à mon tour d'écrire mon nom! Je résiste. L'an prochain, le badigeonneur aura, sous sa blanche chaux,

un nom de moins à effacer, car tel est le sort de cette gloire humaine!

Je regarde encore les peintures de la vie de saint François. Elles occupent toute la muraille du fond. La température de l'Alverne les a détériorées et plusieurs fois on a dû les restaurer, avec plus ou moins de succès. Elles ne sont pas une merveille, mais elles racontent la vie de saint François. Elles sont déjà belles, de ce qu'elles parlent de notre Père!

Enfin voici, à l'entrée de la galerie, la chapelle de la Compassion de Notre Dame.

Toutes ces chapelles ont leur histoire, qui raconte qui les a fondées et pourquoi, et quand; plusieurs sont des sépulcres de famille, mais il faudrait une mémoire que je n'ai pas pour retenir tout cela.

Celle-ci me touche tout particulièrement à cause de son titulaire. La table robbiane qui surmonte son autel nous représente la Vierge affligée, pleine d'une immense douleur, soutenant sur ses genoux le corps inanimé de son doux Fils. A droite saint Jean, en arrière saint François, saint Longin, peut-être saint Paul; à gauche sainte Marie Salomé, saint An-

toine de Padoue et le bon saint Jérôme, toujours se frappant la poitrine.

Il faut passer devant cette chapelle lorsqu'en procession on se rend au lieu des Stigmates.

Or il se trouve. comme en plusieurs autres endroits, qu'il y a, avant d'y arriver, une barrière de fer. fortement scellée au sol, et qui. à cet endroit. oblige la procession à distancer les rangs. Elle peut être pour cela très utile; elle a aussi son inconvénient, pour les étrangers surtout, particulièrement pendant la nuit. J'en sais quelque chose.

C'était par une belle nuit de juin, sous un ciel étoilé. Pendant que je récitais le *Miserere*. que je sais par coeur, je me permis, en passant sous le péristyle de l'église majeure, d'où sortait la procession, de lever les yeux vers le firmament si beau:

Sur le vaste horizon quand la nuit fut venue,
A l'heure où tout chagrin dans un rêve s'endort,
Le regard de l'enfant s'éleva vers la nue,
Il contemplait l'azur semé de perles d'or;
Les étoiles au ciel formaient une couronne...

Imprudent! je me heurtai brutalement à l'inflexible barre de fer. Du coup. je fus ramené. du zénith perlé des cieux. à la réalité des obstacles de la terre.

## XVI

## VISITEUR ILLUSTRE

Depuis sept siècles, combien de pas ont foulé le sol sacré de l'Alverne! En ces derniers temps on comptait une moyenne de 60,000 pèlerins par an. Ce n'est pas mon intention, à propos du visiteur que je veux signaler, de rappeler tous les autres visiteurs illustres, mais n'en devient-il pas plus vénérable et plus saint, le Mont séraphique, qui s'est vu visité par tant de Saints? n'en est-il pas plus glorieux d'avoir vu tant de personnages venir l'honorer?

Après saint Antoine, dont nous avons visité l'oratoire, saint Bonaventure vint aussi à l'Alverne. En souvenir de cette visite, après la canonisation du Saint par Sixte IV, on lui dédia un petit oratoire, tout près de celui de la Croix ou seconde cellule de saint François, juste en contre-bas du rocher de la Stigmatisation. C'est sur le Mont Alverne que le Doc-

teur séraphique composa son sublime ouvrage *Itinéraire de l'Ame à Dieu.* L'endroit où Dieu était venu à l'âme du séraphique Patriarche pouvait bien découvrir au Séraphique Docteur le chemin de l'âme à Dieu.

Sur son ordre, on fit fondre une cloche qui existe encore au clocher de l'Alverne. Elle porte la pieuse inscription : Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum. Ora pro nobis, Beate Francisce.

Les martyrs du Maroc, avant leur départ pour la mission lointaine, montèrent à l'Alverne. Saint Louis, saint Thomas d'Aquin, saint Bernardin de Sienne, saint Jean de Capistran, saint Jacques de la Marche, saint Séverin, saint Didace, saint Roch, saint Vincent Ferrier, saint Léonard de Port Mource, saint Benoît Joseph Labre, y vinrent à leur tour.

Quel beau pèlerinage de Saints à la sainte Montagne ! Les Bienheureux y sont venus encore plus nombreux.

Plusieurs ne se contentèrent pas d'y passer, ils y firent de plus ou moins longs séjours. Quelques-uns y remplirent les charges de supérieurs.

Plusieurs Papes y sont venus durant leur cardinalat.

On a eu soin de me montrer, à l'hospitalité des évêques, la chambre et le lit qu'avait occupés Léon XIII, lorsqu'il fit son pèlerinage à l'Alverne étant encore évêque de Pérouse.

Cardinaux et évêques y sont venus en grand nombre. Je suis heureux d'apprendre à l'Alverne que le Cardinal de Cabrières, évêque de Montpellier, mon diocèse d'origine, y est venu autrefois en pèlerin. Deux évêques martyrs des dernières persécutions de Chine, Mgr Fogolla et Mgr Fantosati, sont venus vénérer le lieu du martyre de leur Père avant d'endurer eux-mêmes la glorieuse mort.

Les grands de la terre sont aussi venus à l'Alverne: l'empereur Henri VII, des Reines, des Ducs et des Duchesses, surtout les Grands-Ducs de Toscane.

Une plaque commémorative rappelle le pèlerinage que fit à l'Alverne, en 1904, la Reine Mère Marguerite de Savoie.

Les Généraux de l'Ordre sont venus nombreux, et c'était comme une tradition, qu'une fois au moins durant leur généralat, les successeurs de saint François vinssent s'agenouil-

ler sur le Calvaire Séraphique. C'est la grande visite que nous attendons aujourd'hui.

En effet, le Réverendissime Père Pacifique Monza, qui vient de déposer sa charge au Chapître Général qui s'est tenu dernièrement à Rome, monte demander à l'Alverne quelques jours d'un repos spirituel. Il doit arriver vers 1 heure ou 1.30 heure. On l'attend depuis quelques jours déjà, mais la température est froide sur les hauteurs de l'Alverne, et craignant avec raison pour la santé de l'illustre vieillard, on a retardé son ascension.

C'est le moment de la récréation.

Tout le monde aujourd'hui s'est réuni pour la prendre sur "Il Piazzale", sur la Place. Chacun devise et jase autour de la statue de saint François aux colombes, ou assis sur la margelle du puits; mais surtout le parapet de pierre qui borde la place et donne vue sur le chemin d'arrivée est garni de religieux. On attend.

Le Révérend Père Gardien, le R. P. Vicaire, quelques autres religieux sont allés à la rencontre du Révérendissime Père. Ah! voilà! Au tournant de la route escarpée, deux

beoufs majestueux apparaissent, portant sur un traîneau l'illustre visiteur.

Il ne pouvait être question pour lui, à son âge —il a 72 ans — de gravir à pied cette rude montée; on a donc, sur un traîneau, aménagé une grande chaise, où a pris place l'ex-Ministre Général de l'Ordre. Un religieux le protège des ardeurs du soleil du midi en tenant au dessus de lui une ombrelle.

Qu'elle est belle, dans sa majestueuse simplicité, cette ascension!

Les nobles bêtes que sont les boeufs alverniens semblent avoir conscience du poids qu'ils portent; ils sont lents, graves, et, la tête penchée, ils sont — j'allais dire pieux. Un traîneau sur un chemin rocheux de montagne ne saurait avoir l'allure du traîneau gracieux sur une glace vive, comme nous le voyons en notre pays de neige. Composé de lourdes pièces de bois, qui traînent et cahotent sur les dures pierres du chemin, il lui faut la lenteur et la gravité de la marche des boeufs pour ne pas briser son précieux fardeau!

Nous avons la route juste en face de nous et le spectacle est si imposant que je ne puis m'empêcher de dire: quel dommage qu'on ne

puisse pas prendre une photographie de cette triomphale et si simple arrivée. On est de mon avis. On se met à la recherche du P. Virgilio, qui, malheureusement, n'avait point pensé d'avance à la belle plaque qu'il pourrait obtenir. On le trouve. Il se hâte, il court chercher son instrument. Il arrive, non pas avec son petit kodak, qui ne serait pas suffisant, mais avec son appareil sur pied. Il faut tirer le trépied, visser l'instrument, des préparatifs sans nombre... Et pendant ce temps-là les cloches du campanile sonnent à toute volée, unissant leurs quatre voix d'airain pour fêter l'illustre visiteur qui monte. La cloche de saint Bonaventure, la plus petite, fait des efforts pour mieux se faire entendre, se faire remarquer, s'il est possible, du successeur du Séraphique Docteur, et lui dire ses souhaits de bienvenue. Et pendant ce temps les boeufs ne cessent de monter avec leur persévérante lenteur, si bien que, quand tout est prêt à l'appareil photographique, il est trop tard! Le Révérendissime Père est arrivé à la porte d'entrée, il est descendu du rustique traîneau. Avec leur bouvier, les boeufs entrent seuls, traînant un véhicule vide!

Le Révérendissime Père traverse à pied "Il Plazzale", pour se rendre à l'église majeure, saluer le Maître Souverain de l'Alverne.

Au passage le P. Vigilio a essayé de le croquer, mais ce n'était plus cela! Je ne sais s'il a réussi, il ne m'a pas montré l'épreuve.

Quelques jours plus tard le Révérendissime Père voulait bien encore me recevoir avant mon départ et me témoigner de nouveau sa paternelle bonté, me redire qu'il bénissait de tout coeur ses enfants du Canada des trois Ordres, et tous nos charitables bienfaiteurs.

Encore quelques mois, et celui que Pie X honorait de toute sa confiance en le plaçant à la tête de l'Ordre séraphique, l'appelant de Venise, où il l'avait connu et apprécié, où il l'avait eu comme directeur de conscience, Benoît XV l'honorera de l'Archiépiscopat comme le digne couronnement d'une vie toute d'humilité et de sainteté et d'un généralat non moins humble et non moins saint.

## XVII

## UNE VISITE AU COUVENT

Le couvent de l'Alverne est compliqué plus que je ne saurais dire. Les constructions s'y sont ajoutées les unes aux autres dans le cours des siècles et suivant les besoins. Pas d'unité de plan. Un labyrinthe.

Je sais, par exemple, pour l'avoir parcouru souvent pendant mon court séjour, que le corps principal, où se trouvent les religieux, se compose d'un vaste quadilataire, mais j'ai eu toutes les peines du monde à m'orienter. Pour ma consolation, il paraît que je ne suis pas le seul, et que beaucoup d'autres avant moi y ont perdu la tramontane!

Le côté du carré qui paraît être le plus ancien et qui est le plus original, est celui qui longe le choeur et qui y conduit.

Le cloître qui le traverse est directement sous les tuiles du toit que l'on voit à travers la charpente. De chaque côté sont les cellules;

elles ont un plafond qui ne couvre pas le couloir central.

On ne voit pas pareil agencement dans notre pays et je pense bien qu'on ne doit pas l'adopter, non plus. dans les constructions modernes, même en Italie.

C'était ce corridor que j'aimais le plus; son aspect pauvre. antique, me ravissait; lorsque j'y passais. la nuit ou le jour. je me demandais si je n'appartenais pas moi aussi au moyen âge!

Chaque porte de cellule est surmontée d'un médaillon en peinture, représentant quelque saint de l'Ordre. et au bas du médaillon, faisant le demi-contour, sont le nom et la légende de chacun. Bien que très anciennes, ces peintures sont généralement bien conservées.

J'ai fait, plus d'une fois, un délicieux pèlerinage à ces saintes images. dont je relisais les légendes comme un grand livre. Ah! non, je ne comprends pas ceux qui ont des yeux pour ne point voir et qui prétendraient. pour nous donner une vertu tout intérieure. dénuder nos cloîtres, nos réfectoires, les recoins de nos couvents, de toutes les images pieuses. les bannis-

sant plus impitoyablement encore quand elles sont plus naïves!

Ici, plus heureuses qu'ailleurs, ces figures de Saints ont regardé passer tous les âges et tous les religieux, sans passer elles-mêmes. Je disais une invocation à chacun de ces Saints, Martyrs ou Confesseurs, et je pensais, en même temps, à tous ceux qui s'étaient sanctifiés dans ces humbles cellules, qu'ils protègent depuis plus de cinq cents ans! Qu'elle doit être longue la théorie de ceux qui ont habité ces demeures du repos et de la paix!

La "caffetaria", que nous avions trouvée fermée à mon arrivée, m'a ouvert sa porte dès le lendemain, et j'y suis entré sans rancune. Elle se compose de deux pièces. La plus grande possède dans un coin un foyer, où, dans de respectables cafetières, s'infuse le cafe d'orge grillé, pour le petit déjeuner du matin. L'autre, plus petite, est meublée d'une table et, sur un pan de mur, d'un dressoir à casiers, où chacun trouvera sa tasse et la replacera, après usage et lavage, pour la retrouver le lendemain matin. Les étrangers sont probablement dispensés de laver eux-mêmes la pièce de vaisselle, mais je

n'étais pas étranger et j'ai tenu à me conformer à l'usage du couvent.

Le déjeuner consiste en une tasse de ce café de céréales, qui n'a point l'effet énervant du moka.

Le réfectoire proprement dit est très grand, la communauté ayant déjà compté cent cinquante religieux de famille, sans les religieux de passage. Il est voûté en anse de panier. Il a quatre ornements.

Tout à fait au-dessus de la table des supérieurs et garnissant tout le fond, une dernière Cène. A l'extrémité opposée, une belle Madone avec son divin Enfant. "Madonna della Consolazione". C'est une gracieuse table robbiane. Ce sont les deux premiers ornements.

Le troisième ornement, c'est la modestie religieuse des petits novices. Ils la gardent sans doute partout et toujours, mais elle me semble plus méritoire au réfectoire, où ces jeunes yeux, pleins de vie pourtant, des yeux de 15 à 20 ans, ne se lèvent jamais.... jamais!

Le quatrième, c'est la religieuse sobriété de tous. Qu'elle est édifiante!

Le mets par excellence à cette époque de l'année, c'était les champignons de la forêt.

Le temps avait été très propice à ces cryptogames.

L'un des Pères avait la spécialité de cette cueillette fructueuse. Il connaissait les endroits favorables, et surtout il connaissait les espèces, pour notre tranquillité de conscience.

Avec cela, je faisais, paraît-il, pitié à ces bons Pères. Etant au régime lacté, la blanche petite bouteille qu'on mettait devant moi tranchait de couleur avec la petite bouteille de vin qui était devant les autres. On me trouvait presque malheureux. Qu'on ne se scandalise pas; le vin est la boisson ordinaire en ces pays, où l'on sait en faire usage sans en faire abus. Le Bon Dieu lui-même, paternellement condescendant, a daigné multiplier le vin, pour ses Saints, quand ils n'en avaient plus. Et Marie elle-même n'a-t-elle pas employé son intercession pour obtenir de son Fils un tel miracle, le premier qu'il ait fait publiquement?

On me plaignait donc, et j'ai su que quelques-uns, par derrière ou par côté, m'avaient surnommé "Le Provincial au lait."

J'étais édifié de l'échange mutuel de la mie et de la croûte de pain, qui se faisait très gentiment en faveur d'un bon vieux Père, placé

près de moi. et qui était fort édenté. Il passait la croûte à un plus jeune. qui lui passait la mie. Or, un jour de fête, précisément en l'honneur du Révérendissime Père Pacifique Monza. qui était l'hôte de l'Alverne, on nous avait donné la permission de causer au réfectoire. pendant le repas. Le bon vieux crut devoir m'expliquer la raison de cet échange, craignant que je le trouve déplacé; il crut même bon d'avouer la cause présumée de la chute de ses dents.

—"Ah! je crois que c'est parce que j'ai fumé avant d'entrer en religion. Mes dents sont tombées parce que j'ai fait usage du tabac.

—Je m'étonne. lui dis-je, que votre nez ne soit pas encore tombé!"

Ah! le bon, le franc éclat de rire.

Le cher homme prisait. on l'a compris. Je n'aurais pas voulu. après cela. avoir à lui demander une prise, il aurait pu répondre à ma malice par une autre.

Ces bons Italiens, et ceux qui les fréquentent trop, prisent tous, voyez-vous.

Ils pigent volontiers dans les tabatières les uns des autres. ils s'offrent du tabac par politesse, et cette politesse souvent renouvelée fait que l'on contracte l'habitude de priser.

Mais il parait que les malins—le bon Père, que je ne nommerai pas, est de ce nombre—ont une tabatière à double fond, où, comme dit la vieille chanson:

J'en ai du fin et du rapé

Le fin, c'est pour les amis, le rapé.... on tourne habilement la tabatière, c'est pour les ....autres.

## XVIII

## LE CHOEUR

Partout ailleurs on passe, ici on séjourne.

A l'Alverne, les offices du choeur sont très réguliers, et le jour et la nuit, et très longs.

Le choeur a une belle ordonnance, sans luxe, ce qui ne conviendrait pas, mais de bon goût.

La lumière y est largement versée, les stalles sont spacieuses. Déjà, de beaux dessins du Frère Léonard de Legnaia y font très bon effet. A-t-il l'intention de continuer d'orner ainsi saintement et artistement, le fond de chaque stalle? Pour le moment on y admire une Assomption et, de chaque côté, saint Laurent, le protecteur du couvent, que l'on prie tous les jours, depuis que, miraculeusement, il a arrêté un incendie, et le bienheureux Jean, qui a illustré l'Alverne d'un nouvel éclat par sa sainte vie.

Au milieu du choeur, le grand pupître ou

lutrin, et l'armoire dont nous avons déjà parlé. Cette dernière, qui date, paraît-il, de 1509, nous donne, par ses inscriptions, de bonnes leçons de chant:

*Non clamor sed amor cantat in aure Dei.*

Ce n'est point le cri mais l'amour qui chante à l'oreille de Dieu.

Et encore:

*Tunc vox est apta chori,*
*Si cor consonat ori.*

La voix est apte au chant du choeur,
Si le coeur est en unisson avec la bouche.

C'est ici le centre actif de la prière continuelle.

Au milieu de la nuit, pour les matines, on est éveillé par la "battola".

C'est un bâton de frêne ou de hêtre, fendu en lamelles, jusqu'à la poignée. Ces lanières de bois, frappées les unes contre les autres sur la paume de la main font un bruit tout particulier, qui ne peut se confondre avec aucun autre, et que l'on retient comme malgré soi.

J'entends encore son rythme cadencé, parcourant les corridors:

Tic-tac—tic-tac-tac!
Tic-tac—tic-tac-tac!!

Tout le monde se lève.

On connaît peu les dispenses à l'Alverne. Et du haut du campanile la voix de la cloche, douce comme la prière elle-même à laquelle elle convie, envoie ses sonorités jusque tout là-bas, aux hameaux, aux villages, aux collines, aux montagnes, elles aussi conviées aux divines louanges du Créateur. Elle est plus impressionnante, cette voix du campanile, dans la solitude bénie de l'Alverne, au milieu de la nuit. Déjà chacun se glisse dans les corridors sombres; une petite lumière éclaire tout juste l'entrée du choeur. On baise la croix dressée à l'entrée, et on prend sa place en attendant le commencement de la psalmodie. Aux jours de fête, les laudes sont chantées. Aux jours de grandes fêtes l'office tout entier est chanté.

Après les matines, nous l'avons dit, on va en procession à la chapelle des Stigmates.

Tous les jours on chante une messe à 10 heures. Le chant grégorien y est bien exécuté. Nos Pères de l'Alverne n'ont pas lambiné dans l'obéissance due aux désirs, aux ordres du Souverain Pontife, et ces chants pleins de souplesse, et surtout autrement expressifs des sentiments dont ils sont les interprètes, n'ont rien

à envier à la musique, qui a son mérite, mais qui a aussi son rôle. Les artistes de l'Alverne savent lui donner la place à laquelle elle a droit, sans empiéter sur le plain chant.

Lse ornements employés aux jours des grandes fêtes ont gardé le cachet d'une certaine antiquité; ils sont les témoins de l'évolution subie par les vêtements sacrés au cours des siècles. Ce ne sont plus les aubes et les amicts parés, mais c'est la collerette mobile, qui marque la transition entre les ornements primitifs et les modernes. Quand on voit ces ornements pour la première fois et qu'on n'est pas au courant des changements successifs, on ne peut qu'être surpris.

Aux jours de grandes fêtes, les haut chandeliers que portent les acolytes, et la croix de procession elle-même, sont aussi habillés des soies brochées dont se composent les ornements des officiants.

Du choeur, passons à la sacristie.

Nous nous attarderions à de longues descriptions, seulement à examiner ses belles armoires, les bustes de Saints et les autres détails dont elle est remplie. Ce qui nous y amène surtout, ce sont les reliques de saint François.

Nous avons déjà parlé de celles qui proviennent du château des Cattani. Il nous reste à dire un mot d'une autre relique, plus précieuse encore. Je veux dire celle du sang des Stigmates de notre Père saint François. Elle est conservée dans un reliquaire d'argent.

C'est sur un morceau de drap blanc que l'on voit les taches du sang qui sortit de la plaie du côté. Ces taches sont restées d'un rouge vermeil.

Quand on se rappelle la couleur noirâtre que prend le sang humain quand il est desséché, on est tout saisi de lui voir ici cette couleur vive, comme s'il venait fraîchement de couler. Une pièce assermentée par des témoins oculaires nous apprend que, le 28 août 1901, ce sang se liquéfia miraculeusement et coula en gouttelettes aux yeux d'un religieux, le Frère Luigi Tecla da Castiglionsibocchi, d'un séculier, Signor Giacomo Collina de Faenza, de sa femme et de la Signorina Iride Piombanti. Comme si le Bon Dieu et saint François avaient à dessein choisi dans tous les rangs pour manifester le miracle.

Je vénère ces gouttes de sang avec foi et piété. Si on honore le rocher sur lequel se

tenait François au moment des Stigmates, quel culte ne doit-on pas au sang béni sorti du côté percé de notre Père! J'avouerai même que j'aurais souhaité voir cette précieuse relique avec sa chapelle à part, où elle serait habituellement exposée à la vénération des fidèles.

Je veux bien croire qu'aux jours de fête de saint François, celle des Stigmates surtout, elle est solennellement exposée, mais elle n'a pas, il me semble, le culte qu'elle mérite. J'aimerais à la vénérer ailleurs qu'à la sacristie.

En voyant cette relique du sang de saint François, je ne puis faire autrement que de penser à celle que nous possédons à Québec, et qui nous est venue, par l'intermédiaire du R. Père Léonard Hennion, du regretté Monseigneur Potron.

Sa Grandeur avait été un bienfaiteur insigne de l'Alverne, et c'est en témoignage de reconnaissance qu'on lui avait donné cette insigne relique. Il avait mis comme condition du don qu'il en fit à son tour, qu'elle ne serait jamais divisée, et qu'on la placerait dans un reliquaire précieux.

Elle est dans un reliquaire de belle facture, en vermeil, avec inscription d'émail; son

authentique est enfermée dans le pied même de la monstrance, qui porte une inscription rappelant l'illustre et généreux donateur.

Le couvent de Québec. consacré aux Stigmates Sacrés de Notre Séraphique Père, en est l'héritier reconnaissant.

Le couvent de Québec, c'est l'Alverne du Canada!

## XIX

## LES DEPENDANCES

Nous avons visité les parties principales du couvent. les églises. le choeur. la sacristie, le dortoir, le réfectoire, il nous reste encore à faire une tournée très intéressante aux diverses dépendances.

D'abord les hospitalités.

Je dis: les hospitalités. puisqu'on en distingue plusieurs: l'hospitalité extérieure, l'hosptalité intérieure. qui à son tour admet des subdivisions. L'hospitalité extérieure est celle où les dames elles-mêmes sont admises pour le jour; elles peuvent coucher à la Beccia, que nous visiterons avant de partir.

L'hospitalité extérieure. ou hôtellerie. est composée de six salles vastes. propres. aérées, et fournies d'un matériel suffisant pour servir 250 personnes à la fois. Aux jours des grands concours, on a donné déjà des repas à 2,000 personnes!

Plus intéressante encore est l'hospitalité intérieure.

C'est une belle et grande construction. Une large et longue galerie, que je voyais précisément de ma fenêtre, longe les différentes entrées. Je m'arrête volontiers devant des gravures françaises, relatant les tristes événements de la révolution et la mort du roi-martyr, appendues dans cette galerie de l'hospitalité.

Elle compte cinq salles aménagées selon les conditions sociales des visiteurs.

La salle des évêques. Ici fut reçu l'immortel Léon XIII, les deux fois qu'il vint à l'Alverne, alors qu'il était cardinal et évêque de Pérouse. Le bon Père Samuel a soin de me dire que, dans cette même chambre et dans le même lit, a été reçu, tout aussi bien, Monseigneur Adéodat Wittner, évêque de Milet, et Vicaire Apostolique du Chang-Ton oriental, mon condisciple au collège séraphique et au séminaire.

Voici la salle des Princes. Elle n'est pas très souvent occupée, mais Léopold 1er et Ferdinand III, Grands Ducs de Toscane, y ont été reçus, et je suppose que quelquefois il est de

bons amis qu'on fait passer pour Princes, et que l'on traite comme tels.

Je demande à mon guide de me montrer la salle où se passa la scène adamique décrite si originalement par Joergensen dans ses *Pèlerinages Franciscains*. Voici, devant nous, la grande cheminée où l'on fit la flambée pour sécher les habits de l'écrivain trempés par une pluie torrentielle. Si la salle des Princes est rarement habitée, celle des braves gens du peuple l'est souvent; ils peuvent y rester trois jours. En entrant, nous sommes à la fois suffoqués et aveuglés. Quelques hommes attablés fument un mauvais tabac qui me saisit à la gorge et me fait tousser comme une caverne. Notre visite est finie, impossible d'avancer.

Pour nourrir la communauté nombreuse et les pèlerins plus nombreux encore, on comprend qu'il faille toute une organisation et une sage administration. Il y a ici tout ce qu'il faut. Pour alimenter l'immense cuisine, il faut nécessairement des provisions.

Nous visitons la minoterie et la boulangerie. On est juste en train de moudre le blé, provenance des quêtes faites dans les environs. Il y a l'indispensable fabrique de macaroni et

de pâtes d'Italie. Il y a l'abattoir. Vû le grand nombre de repas à donner, l'Alverne a ses troupeaux. Les généreux bienfaiteurs, sachant quelle hospitalité les attend à l'Alverne, quand ils y vont, ont l'intelligence de l'aumône et donnent abondamment. Plus de cinquante agneaux viennent d'être donnés à l'Alverne par les pasteurs des environs; ils paissent dans les vastes prairies qui avoisinent la montagne, et attendent leur tour, pauvres innocentes bêtes, d'être appelés au sacrifice de leur vie pour la subsistance des Frères et des pèlerins.

En traversant le pré aux agneaux, j'y rencontre le R. P. Marc della Pietra, ex-Secrétaire Général de l'Ordre, qui, après le Chapitre Général, est venu se retirer quelque temps à l'Alverne, et y attendre le Révérendissime Père Pacifique. Dans un moment de loisir, le jeune religieux, qui a été honoré d'une importante charge dans l'Ordre, essaie de jouer... à saint François! Le jeu n'est pas facile et les petits agneaux qu'il appelle, qu'il invite, qu'il convie, le fuient à toutes jambes. Il est obligé de les poursuivre! Mais, plus agiles que lui, ils bondissent et ne se laissent point atteindre. Je lui

souhaite, en riant, un meilleur succès à la poursuite des âmes.

C'est un saint Frère tertiaire qui a soin du troupeau des agneaux. Il loge un peu avec eux, dans un pauvre appartement, au-dessus des étables, où nous allons le voir. Il est proprement installé. Auprès de la communauté, il jouit d'une réputation de sainteté; on l'appelle familièrement: Frère Job. Nous allons le voir pour nous recommander à ses prières, mais aussi pour le remercier du soin qu'il a eu de me fournir le lait, le lait qui me faisait tant prendre en pitié!

Il y a aussi les boeufs; les boeufs puissants pour le labour, pour le charroyage du bois dans la montagne et pour tous les autres travaux. Nous avons parlé des mulets qui, tous les jours, descendent et remontent chargés des provisions quêtées ça et là, pour les besoins du couvent.

En rentrant, après une longue visite aux dépendances, nous nous arrêtons devant la grande cheminée, que nous restons longtemps à contempler.

C'est une cheminée unique.

Nous sommes en été, et la cheminée est morte. Je regrette presque de n'être pas à

l'Alverne en hiver, non pour voir neiges et frimas, j'en vois assez au Canada, mais pour voir fonctionner la grande cheminée.

Il fait très froid à l'Alverne. A cause de l'altitude élevée, les hivers y sont très rigoureux, la neige abondante, et tout système de chauffage est inconnu. Non, pas tout système, il y a celui de la grande cheminée. Figurez-vous, dans une cave, une salle assez grande, dont le plafond irait en se rétrécissant jusque sur le toit de la maison, pour se terminer au-dessus du toit par une cheminée. Tout cela noir de suie! Nous entrons de plein pied dans ce local. C'est le chauffage central de la maison. Et en voici le fonctionnement. On amènera là les troncs d'arbres de la forêt dont on fait la coupe avec sagesse et intelligence, et, sur d'énormes chenets on les fera brûler. Vous ne comprenez pas encore comment la maison va être chauffée? Chacun viendra ici avec sa petite chaufferette de terre et, entrant de son mieux dans cette chambre où la fumée vous aveugle, où la chaleur vous rôtit, avec des pincettes de fer tâchera de trouver quelques bons charbons qu'il placera sur la cendre de sa chaufferette, qu'il arrangera avec précaution

et qu'il recouvrira de cendres. On devient habile dans cet art. Chacun emportera dans ce vase de terre un peu de feu pour vingt-quatre heures!

Et le bon bois brûle, il envoie sa chaleur par la cheminée pour chauffer les vents de la forêt, pendant que les pauvres religieux grelottent près de leur chaufferette de terre, où quelques charbons ont assez à faire de se conserver eux-mêmes chauds sous la cendre.

S'ils avaient un chauffage à eau chaude, direz-vous, ils ne dépenseraient pas plus de bois et seraient mieux chauffés.

Sans doute!

Mais ne le leur dites pas, ils ne connaissent pas mieux, et sont d'ailleurs contents de leur sort. Peut-être aussi que leur pauvreté vous demanderait de faire les frais de l'installation!

Le Père Samuel, lui, a un autre système de chauffage: pendant qu'il est à matines, il met un cailloux sur sa chaufferette et, quand il revient avec les pieds comme deux glaçons, il met le caillou dans son lit, à ses pieds, sans quoi il serait incapable de les réchauffer jamais.

Il y a divers systèmes de chauffage!

## XX

## L'ERMITAGE

Il est à l'Alverne un petit paradis dont je n'ai pas encore dit un mot, dont je n'ai pas seulement laissé soupçonner l'existence. Je ne l'ai moi-même visité que vers la fin de mon séjour. C'est l'ermitage.

C'est presque un lieu secret. On peut passer et repasser devant sa porte sans le soupçonner le moins du monde.

L'institution est déjà ancienne. On nous montre en effet l'enclos maintenant inhabité où se trouvaient les cinq cellules destinées autrefois à cinq religieux prêtres choisis par le Ministre Général parmi ceux qu'il estimait les meilleurs dans l'Ordre, et qui menaient là une vie toute de solitude et de prière. L'institution a pu avoir des viscissitudes, mais de nos jours encore, il y a, à l'Alverne, mais non plus au même endroit, un petit ermitage où quelques religieux, cinq ou six, mènent une vie plus

retirée encore, et toute consacrée au lieu béni des Stigmates. Ces religieux ont là une vie de communauté à part, sauf pour les repas, qu'ils vont prendre au réfectoire commun.

On m'a fait les honneurs du petit ermitage, Tout y est pauvre, plus pauvre encore qu'ailleurs: un petit jardinet, quelques cellules, quelques appartements, un tout petit choeur.

Ce choeur est situé au fond de la chapelle stigmatine comme une tribune fermée, et seule une ouverture en forme de petite fenêtre le fait communiquer avec la sainte chapelle.

Pendant que les religieux de la communauté, et le jour et la nuit, disent le saint Office à l'église majeure, les ermites le disent ici, au-dessus de la cellule de saint François, juste à l'endroit où le Séraphique Patriarche disait lui-même ses sublimes laudes à Dieu. La pensée est vraiment touchante, elle est riche de symbolisme.

Quand la procession arrive, la nuit, l'un des ermites a ouvert la porte de fer ouvragé qui ferme l'entrée des chapelles au bout de la galerie conduisant à l'église stigmatine, les fanaux sont allumés, l'église est éclairée. Le

matin, à la petite sacristie tout est préparé. les autels sont disposés; l'un des ermites, le Frère Léonard, entretient tout dans une parfaite propreté.

C'est ce bon Frère Léonard, l'artiste de l'Alverne. qui me montre le petit ermitage, dont il est un des heureux habitants. Il sort tous les vases sacrés précieux qui sont à l'usage exclusif de la chapelle des Stigmates; il sort les nombreuses reliques conservées à l'ermitage. Nous nous comprenons un peu et d'ailleurs le P. Samuel se fait l'interprète de nos sentiments et de nos pensées autant que de nos paroles.

Je donne à ce bon saint Frère un scupule dont je ne me suis pas encore repenti. Je lui dis que c'est un péché mortel d'avoir tant de reliques alors que d'autres couvents, ceux du Canada surtout. n'en ont pas, ou si peu! J'accentue et j'aggrave la faute en lui rapprochant sous les yeux deux reliques différentes du même Saint. Il comprend mon envie légitime, mais le bon Frère ne peut disposer à son gré des trésors sacrés de l'ermitage. Il me le dit et je ne puis que l'approuver.

Nous nous arrêtons longtemps à son atelier

de découpure. C'est là qu'il fait les admirables dessins dont s'est illustrée déjà sa chère église des Stigmates, qu'il entretient avec tant d'amour, et le grand choeur où ses quelques figurines en font désirer d'autres.

Il m'explique ses procédés, avec pièces à l'appui, me révèle le secret de la composition dont il remplit les traits de scie nécessaires au dessin.

Nous nous laissons meilleurs amis que jamais, j'en aurai bientôt la preuve.

Il est dans le couvent un autre ermitage encore, qui l'est de fait sans en porter le nom: c'est le noviciat. L'entrée du noviciat est sacrée. Aussi n'aurais-je jamais espéré avoir l'honneur d'y être introduit.

Tous les jours et à chacun des exercices de communauté, j'avais sous les yeux l'édifiant spectacle de ces douze jeunes gens, dans la prime fleur de la jeunesse, la plupart ne dépassant pas de beaucoup les seize ans canoniques. La modestie des yeux des novices de l'Alverne est légendaire, elle est une tradition, et bien que, au jardin du noviciat, les jeunes plants soient annuels, qui a vu les novices d'il y a vingt ans, croirait les revoir dans ceux d'au-

jourd'hui. Grâce à une possession d'eux-mêmes et à une vigilance qui est presque de l'héroïsme à cet âge si tendre, jamais on ne peut les surprendre levant les yeux de terre, ou les détournant du livre qui les retient. Les offices du choeur comme les cérémonies solennelles, auxquelles ils donnent leur concours, sont exécutés avec une intelligence et une adresse qui témoignent de leur bonne volonté autant que de la parfaite éducation religieuse et liturgique qu'ils reçoivent.

Le Révérend Père Maître des novices vint m'inviter à visiter le noviciat. Les chers novices, que je n'avais vus que dans la réserve et la retenue des exercices réguliers, m'entourent maintenant. Les figures sont épanouies et je vois pour la première fois les yeux d'escarboucle de ces jeunes Italiens, d'autant plus brillants peut-être qu'ils sont plus modestes et plus retenus.

Bien que le noviciat soit au second étage, au-dessus de l'une des ailes qui forment le quadrilataire où se rangent les quatre-vingt-onze cellules des religieux de la communauté, à cause de la déclivité de la montagne, les novices ont leur petit jardinet de plain pied. Ils

cultivent surtout les fleurs autour des pieuses statues, et ils peuvent les cueillir pour leur oratoire, car ils ont aussi leur oratoire où se conserve le Très Saint Sacrement.

On me montre ici le plus gigantesque et le plus terrible réveille-matin que j'aie jamais vu. Que différent de la gracieuse battola qui nous éveille si gentillement en bas!

C'est une crécelle, mais une crécelle!! Une crécelle qui va du plancher au plafond. Les lames sont de vraies planches. La roue est activée par une corde qui s'enroule à l'une des extrémités et qui se termine par un gros poids. Lorsque, du corridor inférieur, l'excitateur, par la corde qu'il tire, lâche la détente, la machine fait un vacarme tel que, le voudrait-on, on ne pourrait rester au lit. Je n'ai entendu qu'un petit essai de la formidable machine,—on ne voulait pas mettre tout le monde en émoi,—j'en ai eu assez cependant pour apprécier ses services et comprendre son efficacité.

J'aime mieux le cliquetis cadencé de la battola.

Au noviciat on a conservé l'aimable et pieux souvenir du R. P. Marie-Albert O'Neill. J'en suis fort flatté, car le R. Père n'est pas seule-

ment pour moi un religieux de notre Province, mais il est encore un de mes premiers séraphiques de Montréal. Sa dévotion à la Sainte Vierge a charmé le bon Père Maître lui-même, tout dévoué à la Reine de l'Ordre.

Ermitage, qui êtes comme la consommation de la vie religieuse de l'Alverne, noviciat, qui en êtes le solide commencement, dans vos deux extrémités qui se ressemblent et qui se touchent dans les sommets spirituels, vous m'avez grandement édifié. Notre Ordre, grâces à Dieu, est encore et toujours une pépinière de Saints et le Jardin d'amour du Christ qui donna au monde saint François et le crucifia divinement sur l'Alverne.

XXI

## FRERE FAUCON

Un des derniers matins de mon séjour à l'Alverne, j'étais à peine entré en cellule, après l'action de grâces de la messe et la courte visite à la "caffeteria", que le P. Samuel vint m'y trouver et me dit: "Si vous voulez, nous allons voir le Frère Faucon, si cependant il a l'amabilité de se montrer."

En même temps il m'apporte le précieux et intéressant registre, où les religieux pèlerins sont invités à mettre un mot. Rien ne presse. Le R. Père me laisse la religieuse collection d'autographes.

Le Frère Faucon, c'est un oiseau.

Le Frère Faucon, c'est un faucon, quoi!

Pour comprendre ce doux titre de frère qu'on lui donne et pour comprendre aussi l'intérêt qu'on lui témoigne, il est nécessaire de nous rappeler un épisode de la vie de saint François à l'Alverne.

Pendant que saint François était à l'Alverne un faucon, qui avait lui aussi son nid dans les antres de la montagne, venait tous les matins éveiller le Saint, par son chant rauque et par ses cris. François, le doux ami des oiseaux, lui en était reconnaissant: il le nomma son frère. Frère Faucon, comme s'il eût été doué d'intelligence et rempli d'une tendre charité, retardait parfois l'heure du réveil de l'homme de Dieu quand celui-ci ét harrassé de fatigué, et que sa veille s'était prolongée fort avant dans la nuit. Et même alors, il ne l'éveillait que comme à regret, retenant son cri plus qu'il ne le poussait. François faisait les plus flatteurs éloges du Frère Faucon; il s'attacha saintement à lui, et quand, stigmatisé, il dut quitter l'Alverne pour la dernière fois, dans ses tendres adieux il n'oublia pas, nous l'avons vu, son Frère Faucon.

Le Frère Faucon comme le Frère Mineur a été fidèle à l'Alverne et ne l'a jamais abandonné. Les générations se sont succédé, Frère Faucon est toujours là. Il faut dire qu'on l'a toujours traité avec courtoisie. Jamais on ne lui a fait une chasse qui eût été une ingratitude, et même, dans les constructions, on a eu

soin de lui ménager sa demeure habituelle, tout près de la seconde cellule de saint François.

Nous allons donc voir le Frère Faucon, s'il veut bien se montrer.

Le P. Samuel me conduit sur le petit balcon du précipice. Nous nous asseyons sur les marches de l'escalier, ayant devant nous la grande vallée et plus loin les montagnes que nous contemplons du haut de cet idéal promontoire. Et nous attendons en causant.

Ah! voici voici!! Notre attente n'a pas été longue.

Frère Faucon, gentil et prévenant, tout comme autrefois, du temps de saint François, vient de sortir de son repaire, tout exprès pour nous, on dirait. Il décrit d'immenses cercles dans le vaste espace. Quand il passe près de nous, il se penche pour nous montrer l'envergure de ses ailes qu'il étale au soleil du matin. Il fait plusieurs fois le tour de cette partie de son domaine, puis il commence à s'élever plus haut dans les airs, dans une immense spirale, qui va, à nos yeux, toujours en se rétrécissant. Il monte, il monte à perte de vue. Nos yeux le cherchent et ne peuvent plus le voir; il s'est perdu comme un point dans l'espace.

A Dieu, Frère Faucon, je ne te reverrai plus!

J'ai été frappé de cette heureuse coïncidence, car, enfin, nous aurions pu venir là, trop tôt ou trop tard. Notre Père a pu accorder de plus grandes faveurs à d'autres, pour moi il m'a fait celle de me montrer son cher Frère Faucon, et je l'en remercie de tout coeur!

Puisque nous sommes ici, faisons une visite et une prière au Précipice de saint François. Plusieurs fois déjà, nous avons eu à prononcer ce nom, il est grand temps que nous allions visiter la chose.

Devant l'enfoncement du roc que l'on vient voir, pour lequel on a bâti cet étroit escalier, que l'on a entouré de ce balcon de fer, il faut nous rappeler encore un trait de l'admirable histoire du Père qui remplit ainsi le mont de la base au sommet.

François, amateur de la nature, dans sa recherche des lieux solitaires de sa chère Alverne, était parvenu non sans peine, en s'accrochant aux arbustes et en marchant sur les aspérités du roc, jusque dans cet endroit, d'où, comme nous maintenant, mais pas aussi com-

modément, il contemplait les beautés du site, et s'élevait, des beautés de la grande nature, jusque dans le sein de Dieu.

Le Démon, jaloux de la sainteté de François, torturé de son humilité et de son amour, crut qu'il lui serait permis de se débarrasser du serviteur de Dieu. Il se jette sur François qu'il tente de précipiter au fond de l'abime, où il espère le briser. François, surpris par cette violence, invoque le secours du Ciel, se cramponne à la roche où ses doigts miraculeusement s'enfoncent. Il peut se retenir au-dessus du gouffre, le rocher lui offre un asile. François faisait parfois allusion devant ses Frères à cette tentative infernale, pour en louer Dieu qui l'avait délivré.

Comme pour le Frère Faucon, François, dans ses adieux, eut un souvenir pour ce rocher du précipice qui "l'avait reçu dans ses flancs, le démon restant berné."

Je reviens dans notre cellule, pensant encore à mon condescendant Frère Faucon. Je remercie de tout coeur le bon Père Samuel, qui a eu ce matin la si bonne pensée de m'amener au Précipice voir cette merveille d'oiseau.

Devant l'humble table de notre cellule, où

déjà, préparant le départ prochain, j'ai rangé les cartes postales de l'Alverne, les fleurs que j'ai cueillies et que j'ai hâtivement pressées entre deux feuilles de papier à lettre, je suis en face du fameux livre où je dois laisser mes impressions.

Je m'édifie d'abord à la lecture des impressions des autres. Je parcours le livre avec bonheur, avec intérêt. Quelle variété! Variété de langues, de tours et de tournures; celui-ci en prose, celui-là en vers; celui-ci par quelques lignes, celui-là par de longues tirades; tous ont chanté les beautés mystiques de la montagne séraphique, et la plupart ont mis un mot gracieux à l'adresse des Pères si hospitaliers. Je m'arrête plus volontiers aux signatures que je connais, et dont quelques-unes me sont parfaitement familières. Ce sont celles de plusieurs religieux de notre Province qui, avant moi, ont passé à l'Alverne. Dans ces quelques mots, ou dans ces pages, chacun semble avoir laissé son portrait, que je suis si heureux de reconnaître.

Dois-je à mon tour, de ma propre main, tracer le mien?

Que d'hésitations!

Mes impressions?

Elles sont trop nombreuses, elles sont trop vives, pour les dire ici précipitamment. Et cependant, je ne voudrais pas désobliger, certes, ce bon Père Samuel, qui a été pour moi si plein de prévenance. Je ne voudrais pas faire croire, encore moins, que je suis avare d'un cri d'enthousiasme à l'égard de l'Alverne qui m'a ravi, ou d'un mot de reconnaissance pour cette hospitalité si paternelle.

Je dois, je dois écrire et je ne le puis!

Réservant pour un plus long loisir d'épancher toute l'abondance de mon âme, je n'inscris que cette phrase lapidaire, qui dit bien cependant mon état d'âme après ma retraite spirituelle à l'Alverne:

Là où Dieu parle,
L'homme se tait !

XXII

## LE DEPART

Plus heureux sont les jours et plus vite ils s'enfuient. Il faut penser au départ. Je fais ma tournée d'adieux, donnant à chaque sanctuaire, à chacun de ses souvenirs un long regard pour m'en remplir les yeux, un long trait d'amour pour m'en remplir le coeur !

Le matin j'ai célébré une dernière fois la sainte Messe à la chapelle des Stigmates, mais j'y reviens, et en passant je revois et Notre Dame de Consolation, et la série de peintures qui retracent la vie de saint François. Je m'arrête un instant à la fenêtre qui donne vue sur les fentes du rocher où se trouve le lit de saint François. Je m'agenouille devant la statue si expressive qui surmonte l'autel de la seconde cellule, mais je reviens surtout pour faire encore une halte auprès de l'endroit des Stigmates et redire à saint François toutes mes intentions.

De là même, il faut partir ! Je me prosterne une dernière fois et je baise ce pavé, je baise cette grille, je regarde la plaque de marbre qui couvre le lieu précis où se tenait saint François. Je demande au Père de me communiquer son amour et je laisse mon coeur là.

Je refais le chemin que je ne ferai plus. Repassant sous les regards de Notre Dame della Scala, la Vierge solennellement couronnée, qui a à sa droite saint Laurent, à sa gauche sainte Claire, je lui recommande mon voyage, tout mon pèlerinage terrestre. Salve Regina !

Je sors de la galerie pour passer près de l'endroit où était le grand hêtre, dans les branches duquel les bienheureux Conrad d'Offida et Laurent de Fabriano virent la douce Marie, Mère de Dieu, souriant maternellement et encourageant ainsi les fidèles gardiens de l'Alverne. Le hêtre n'est plus là, les arbres meurent, mais la Vierge Marie ne meurt pas, elle, et toujours elle est là pour sourire et pour bénir. Si elle bénit ceux qui restent, qu'elle bénisse celui qui passe ; que son sourire l'accompagne à travers la vallée de larmes.

Fertile en hêtres l'Alverne !

Je ne t'oublie pas non plus, hêtre à l'eau

miraculeuse qui, à ton pied, entretenais toujours une onde rafraîchissante, où le Stigmatisé venait laver ses sanglantes plaies.

Il n'est plus là lui non plus, mais une terre cuite, de petite dimension, rappelle le hêtre, l'eau, et le Séraphique Père.

Je passe devant la porte qui ferme l'accès du Sasso spicco, à qui j'envoie aussi mon adieu.

Du même pas, je longe la chapelle de saint Pierre d'Alcantara. Le grand ascète franciscain a, lui aussi, et à bon droit, sa place sur l'Alverne Séraphique, au-dessus de la première cellule de saint François. J'envoie le baume de mon coeur à la pierre des saintes Promesses, et je lui redis, en passant, tout mon vif regret de n'avoir pas pu réjouir et mon coeur et le sien en y refaisant descendre le Dieu qui l'a une première fois consacrée par sa miséricordieuse présence.

Je rentre au couvent et, en compagnie du cher Père Samuel, je vais présenter mes hommages, redire mes remerciements et proclamer le bonheur que j'ai éprouvé ici, au Rév. Père Gardien. A mon arrivée, il était absent. D'ailleurs, ayant à l'Alverne mon guide spirituel et mon sanctuariste en mon bon Père Sa-

muel, étant en outre en retraite et m'abstenant des récréations de la communauté, j'ai eu peu de relations avec le Rév. Père Gardien. Sa courtoisie charmante et sa grande charité pour les hôtes n'eurent pas besoin de longs jours pour se manifester. Au moment de le quitter il eut une agréable surprise à me faire. Me tendant une enveloppe il me dit: "Le bon Frère Léonard m'a dit que vous seriez heureux d'avoir pour vous cette relique de saint Pacifique, je suis heureux de vous l'offrir en souvenir de l'Alverne." Ce cher Frère Léonard, à qui j'avais donné des scrupules, avait eu la gracieuseté d'exprimer ma pieuse envie, et le non moins charitable Gardien venait de la combler. Le reliquaire et les lettres authentiques qui l'accompagnent sont si vieux, que le Saint n'était encore que Bienheureux lors de leur confection; elles portent en effet la date de 1789. J'exprime ma vive reconnaissance au Révérend Père et lui dis encore une fois la sainte impression que j'emporte de l'Alverne.

Je vais dire au revoir au Rév. Père Vicaire qui m'avait reçu en l'absence du R. P. Gardien.

Mais, surtout, sont expansifs mes adieux au R. P. Samuel. Il ne peut m'accompagner

jusqu'à la Beccia; c'est donc dans ce cloître antique que je lui dis mon éternel merci, mon au revoir au ciel. Il a encore quelque gentil mot, il fait ronfler quelques "Molto Reverendo", on s'embrasse avec effusion et, pèlerin qui passe, je laisse le pèlerin qui reste.

Le Révérend Père Marc della Pietra, ex-secrétaire général. veut bien m'accompagner. Ensemble nous traversons la grande église et, après l'adoration du Très Saint Sacrement, je descends la nef en regardant une dernière fois les tables robbianes de l'Annonciation, de la Nativité, celle "del Refugio".

Sur la Place, je dis un au revoir à la statue de saint François aux colombes et nous entrons un instant à la chère Chiesina. Adieu, chère petite église, vestibule du ciel !

Avant de passer sous la porte arquée je me tourne et donne un long regard à tout cet ensemble de constructions qui contiennent tant de choses pour l'âme franciscaine.

Il faut tout quitter; c'est encore la terre pour si sainte qu'elle soit !

D'un pas rapide, puisqu'on descend, nous arrivons jusqu'à la chapelle des oiseaux, où nous nous arrêtons une minute, et, tournant

une nouvelle pente du lacet, nous arrivons à la Beccia.

C'est l'hospitalité des dames. Elle est tenue par quelques tertiaires qui vivent là, en une pieuse société.

Je ne raconterai pas l'histoire de cette fondation, qui date de 1597. Sa nécessité est évidente. Les dames ne pouvant être reçues au monastère, on a bâti ici, à près d'un demi-kilomètre du couvent, une hospitalité où elles pourront être hébergées pendant leur pèlerinage.

L'une des tertiaires nous reçoit et nous fait visiter l'établissement, qui comprend de vastes dortoirs et quelques chambres, mieux aménagées, pour les personnes de condition. Une source abondante et fraîche donne l'eau à la maison, en cela plus heureuse que le couvent même, qui n'est alimenté que par des citernes.

Je visite et je questionne, je ne dirai pas avec une arrière pensée, mais plutôt avec une pensée d'avenir : je me demande s'il ne me sera pas donné un jour de conduire à l'Alverne un pèlerinage canadien... Il est donc bon d'être renseigné.

Ne craignez pas, vous serez proprement et

convenablement logées à la Beccia, chères pèlerines !

Mais en attendant la réalisation de ce projet, il faut mettre, hélas, un terme à mon pèlerinage qui s'achève.

Le cocher, le même, m'attend. Je lui avais indiqué le jour et l'heure où il devait venir me chercher. Il attèle devant nous.

Je dis un dernier adieu au R. P. Marc qui, pour le moment, personnifie toute la belle et sainte communauté de là-haut, accoutumée, elle, à voir partir.

Je l'embrasse, je monte en voiture et je pars !

Mais combien de fois ne me suis-je pas retourné vers la montagne séraphique ! Tout en descendant la route cahoteuse, comme le Père Stigmatisé je répétais mes adieux: Adieu, adieu, mont béni que je ne reverrai peut-être plus ! adieu, rocher sacré où le Christ Jésus crucifia notre Père ! Adieu, montagne sainte, que Marie honora de ses apparitions. Adieu, asile de la sainteté qui s'y est épanouie en luxuriante floraison ! Adieu, Frères toujours si hospitaliers et si franciscains ! Adieu, Frère

Faucon que je n'ai garde d'oublier ! Adieu ! tout ce qui là a ravi mon coeur !

Pensif, je regarde encore, je regarde souvent, l'Alverne qui s'éloigne, qui disparaît.

Nous voici de retour à Bibbiena.

## EPILOGUE

### ALVERNE !

Se souvenir, c'est revivre. Et quel intense bonheur de vivre à nouveau les jours heureux passés sur les séraphiques hauteurs de l'Alverne, de repasser une à une ces heures fugitives et bénies, et de revoir au fond de son coeur les lieux sanctifiés par le Patriarche des Pauvres, mon Père. C'est une réalité qui, vue ainsi de loin, a tous les charmes et la rapidité d'un rêve; c'est un rêve qui garde encore toutes les précisions et les reliefs de la réalité.

Ce souvenir qui donne une nouvelle vie à ce passé évanoui ne se limite pas cependant à donner le renouveau aux quelques jours qu'il m'a été donné de vivre à l'Alverne; plus puissante et plus étendue est sa magique influence. Il me fait revoir même les jours qu'y passa le Séraphique Stigmatisé. Cette montagne est son Thabor tout à la fois et son Calvaire. J'y cherche et j'y trouve sa gloire et sa douleur, son exaltation et son supplice.

Tout y rayonne, tout y pleure.

Mais dans la joie de l'extase et la jubilation de l'amour, ou dans le gémissement de la douleur et le cri de la souffrance, tout y est rempli de sa présence. L'écho semble répéter l'accent de sa voix, le sentier paraît encore garder la trace de ses pas, le sanctuaire, le parfum de sa prière. Tout nous dit que, pour lui, souffrir d'amour, se consumer de douloureuse compassion pour son Jésus Crucifié, est sa suprême félicité. Sa seule béatitude, il la trouve dans les larmes brûlantes de ses yeux, les coups meurtriers de ses macérations, la rigueur de ses jeûnes, la longueur de ses veilles, la dureté de sa couche et surtout dans les tortures intimes de son coeur. Que nous passions de la *Chiesina* au *Sasso Spicco*, de la cellule solitaire au lieu béni du sublime crucifiement, nous y entendons toujours les mêmes accents enflammés, nous y voyons couler les mêmes brûlantes larmes, nous y éprouvons les mêmes intensités de l'amour qui consume son coeur de Séraphin.

Alverne ! Montagne bénie, montagne privilégiée, montagne sainte, témoin des extases de François, témoin de ses pénitences, de ses pleurs, de ses chants d'amour, de son mystique

martyre. Montagne irradiée des feux du Ciel, des clartés du royaume de lumière.

Alverne ! Alverne ! qui pourra dire assez ta gloire, toi qui as vu la célèbre rencontre des deux chevaliers de l'amour dans leur gigantesque lutte : François aux prises avec le Christ béni, et qui voudrait, en amour, l'égaler si possible ! Tu es le champ clos de ce combat singulier et ta roche aride a vu, pour assurer sa victoire, le Rédempteur des hommes descendre du Ciel et venir sur les ailes de feu du Séraphin, percer de part en part de ses traits lumineux et brûlants le corps de son adversaire dans ce combat d'amour. Quelle autre cîme sur la terre fut jamais le théâtre d'un tel fait d'armes ? quel front de bataille vit jamais de tels rivaux dans l'affection qu'ils se portent, combattre à qui aimera le plus ? où se gagna jamais une telle victoire ?

Alverne ! Mont sacré ! Je ne m'étonne plus que les Pontifes et les Rois aient tenu à honneur de gravir tes pentes abruptes, que les peuples aient usé tes chemins. De tes hauteurs, on croit voir encore le Ciel ouvert darder ses flamboyantes flèches, on croit le voir encore celui qui, dans sa pauvreté, a rendu ces mas-

sifs rocheux plus précieux que les perles et les diamants.

Alverne ! Bienheureux ceux qui s'abritent dans tes flancs, y font leur demeure comme les colombes dans les creux du rocher. Bienheureux ceux qui te font encore vibrer des séraphiques cantiques, qui te vivifient de leur austère vie et qui te donnent la douce illusion qu'il est encore là le Patriarche des Pauvres qui t'illustra à jamais !

Alverne ! Bienheureux ceux qui font l'ascension de ton sommet, ceux qui passent, s'agenouillent dans tes sanctuaires, baisent les traces du Stigmatisé, pleurent et brûlent d'amour, se relèvent plus saints de leur dévote prostration, se sentent plus ardents à marcher au combat, plus forts pour la lutte, plus patients dans la persévérance, plus célestes enfin.

Alverne ! J'ai vu, j'ai touché, j'ai senti, j'ai compris tes grandeurs, tes merveilles, tes splendeurs et tes gloires. Et maintenant, je me souviens ; des yeux du souvenir, je te revois encore, et de la mémoire du coeur je revis de nouveau ton histoire, Alverne !

# Table des matières

## CORTONE



## L'ALVERNE

- AVX - PRES -
- SES - DE - AD. -
- MENARD - 29 -
- ST-VINCENT -
- MONTREAL -